



NAZIONALE
FONDO
DORIA
XVIII
406
BIBLIOTECA
VITTORIO EM. III
NAPOLI

VOYAGES

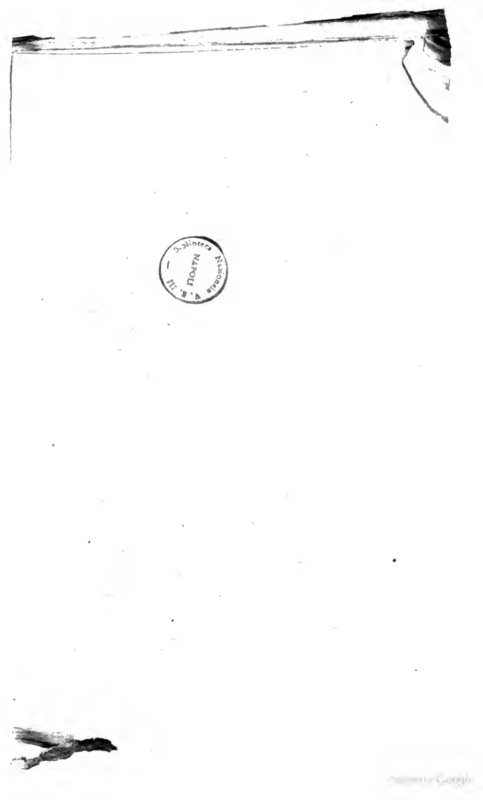
DANS L'INTÉRIEUR

DU BRÉSIL.

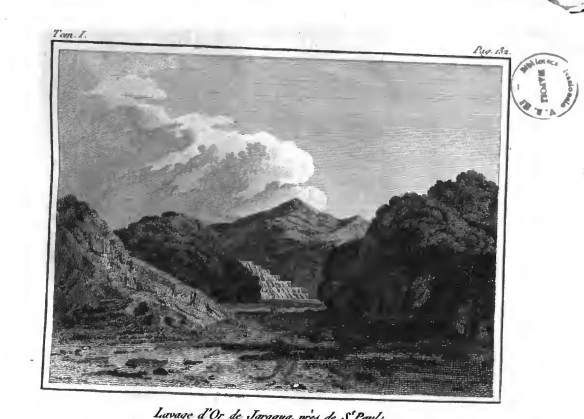
Digitized by Google



A. EGRON, IMPRIMEUR
DE S. A. R. MONSEIGNEUR DUC D'ANGOULÊME,
rue des Noyers, n. 37.



Biblioteca Nazionale NAPOLI V. E. III



Lavage d'Or de Jaragua près de S.t Paul.

VOYAGES

DANS L'INTÉRIEUR

DU BRÉSIL,

PARTICULIÈREMENT

DANS LES DISTRICTS DE L'OR ET DU DIAMANT,

Faits avec l'autorisation du Prince Régent de Portugal, en 1809 et 1810.

CONTENANT AUSSI

UN VOYAGE AU RIO-DE-LA-PLATA,

ET

UN ESSAI HISTORIQUE SUR LA RÉVOLUTION DE BUENOS-AYRES.

PAR JEAN MAWE.

TRADUITS DE L'ANGLAIS

PAR J.-B.-B. EYRIÈS.

Enrichis de Figures.

TOME PREMIER.

PARIS,

GIDE FILS, LIBRAIRE,

rue Saint-Marc-Feydeau, n° 20.

M. DCCC. XVI.

Digitized by Google

068286



Digitized by Google

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Le Brésil fut vu, pour la première fois, en 1499, par Vincent Yanez Pinçon, un des compagnons de Christophe Colomb dans la mémorable expédition qui révéla à l'ancien monde l'existence d'un monde nouveau. Ce navigateur, le premier Castillan qui ait passé la ligne équinoxiale, découvrit, suivant Herrera, une terre terminée par un cap auquel il donna le nom de Consolation, mais qui porte aujourd'hui celui de Saint-Augustin, et est situé sous le 9° de latitude sud. Le peu d'empressement des habitans à former des liaisons avec les Espagnols, détermina Pinçon à lever l'ancre avant la nuit, et à retourner au nord-ouest, en côtoyant le pays jusqu'à l'embouchure du fleuve des Amazones, après avoir cependant rempli la formalité

de déclarer qu'il prenait possession de cette terre nouvelle au nom de la couronne de Castille.

Comme cette première découverte du Brésil n'eut pas de suite, c'est à Pierre Alvarez Cabral, Portugais, qu'est demeuré l'honneur d'avoir fait connaître le Brésil aux Européens. Commandant une flotte destinée pour les Indes, il avait quitté Lisbonne au mois de mars 1500. Comme il voulait éviter les calmes fréquens le long de la côte de Guinée, sous la zone torride, il prit sa route à l'ouest, après avoir passé les îles du Cap-Vert, et navigua ainsi jusqu'au 24 avril. A sa grande surprise, il aperçut ce jour-là dans l'ouest une terre sous le 10° de latitude australe. Il s'imagina d'abord que c'était quelque île de l'Océan atlantique, opinion que partageaient alors la plupart des navigateurs à la vue d'un pays inconnu; mais en suivant la côte pendant plusieurs jours, il eut lieu de penser qu'un pays si étendu faisait par-

tie d'un grand continent, et cette conjecture se trouva juste. Quelques soldats que l'on avait fait débarquer rapportèrent que le pays était fertile, qu'il était couvert d'arbres, arrosé par de belles rivières, et que les habitans, qui leur avaient paru nombreux, étaient basanés et nus, et qu'ils avaient pour armes des arcs et des flèches. Le mauvais temps n'ayant pas permis d'entrer dans un port voisin, Cabral en fit chercher un autre plus commode. On en trouva un, où se voyant bien à l'abri, il l'appela Porto-Seguro. Alors il descendit à terre, fit célébrer la messe, prit possession du pays au nom du roi de Portugal, et, suivant l'usage, éleva une croix: ce qui fut cause que l'on donna au nouveau pays le nom de Terre de Sainte-Croix. Quelques habitans, attirés par ses présens et par ses caresses, ne firent pas difficulté d'apporter des rafraîchissemens à sa flotte. Deux bannis, tels que les flottes de Portugal en avaient toujours à bord, furent laissés sur

la côte pour apprendre la langue du pays, et s'informer de tout ce qui pouvait le faire connaître; et Cabral, après avoir envoyé à Lisbonne un vaisseau avec une relation des circonstances de son voyage, continua sa route pour les Indes.

Dès qu'Emmanuel, roi de Portugal, eut reçu l'avis de cette découverte, il engagea Americ Vespuce, qui était déjà allé dans le Nouveau-Monde avec les Espagnols, à aller examiner le pays dont sa flotte avait pris possession. Séduit par les promesses d'Emmanuel, Americ quitta le service d'Espagne, et partit de Lisbonne le 10 mai 1501. Il attérit au cap Saint-Augustin, et côtoya presque tout le Brésil jusqu'à la côte des Patagons; c'est-à-dire, depuis le 5° jusqu'au 17° de latitude australe; mais il ne retrouva ni le monument dressé par Cabral, ni le Porto-Seguro. Il descendit plusieurs fois à terre, et se convainquit pleinement que Cabral avait découvert un pays immense. Les habitans ne lui mon-

trèrent pas toujours des intentions pacifiques; il en prit trois avec lui, et apprit que l'on trouvait de l'or dans cette contrée, mais que les habitans n'en faisaient aucun cas. Il donna au cap Saint-Augustin le nom qu'il porte aujourd'hui, mais il ne désigna le pays en général par aucune dénomination particulière. Assailli par des tempêtes, il fut obligé de revenir en Portugal, où il arriva le 7 décembre 1502. Emmanuel, satisfait de ce voyage, voulut que Vespuce en entreprît un autre : celui-ci s'embarqua le 10 mai 1503. Son principal but, dans cette expédition, était de trouver, par l'occident, un nouveau chemin pour aller à Malacca. Battu par les vents contraires, il perdit un vaisseau, et se réfugia dans la baie de Tous les Saints. Il y fit bâtir un fort, et y laissa vingt-quatre hommes, avec des provisions et des munitions pour six mois. Ayant ainsi fondé le premier établissement portugais dans cette contrée, il chargea ses vaisseaux d'un bois

rouge propre à la teinture, très-abondant sur cette côte, et déjà connu en Europe, où il était apporté des Indes orientales. Vespuce donne, dans sa relation, à ce bois, le nom de *verzino*, par lequel Pinçon, qui en avait trouvé près de Paria, l'avait aussi désigné. Il fut de retour en Portugal le 18 juin 1504.

Le gouvernement portugais, alors entièrement occupé à la conquête des Indes orientales, qu'il devait perdre un jour, négligea extrêmement la nouvelle découverte en Amérique, qui, dans la suite, devait lui servir de refuge, et lui donner, à une époque plus reculée, les moyens de parvenir à un degré de puissance auquel il n'aurait jamais atteint en restant sur le territoire resserré qu'il occupait en Europe. Le pays nouveau, quoique les terres n'en parussent pas moins belles ni moins fertiles qu'elles avaient été représentées par Cabral, n'offrant pas en abondance, ni tout d'un coup, le métal précieux qui di-

rigeait toutes les entreprises des Européens en Amérique, on en regarda la possession comme peu utile; la cour de Lisbonne ne l'employa que comme un lieu de bannissement, et y fit transporter les criminels dónt on voulait purger le royaume, en leur sauvant la vie. C'était néanmoins les exposer à la perdre à chaque instant; car les naturels du pays, hommes d'un naturel farouche, fier, indomptable et féroce, voyant avec regret que des étrangers venaient s'établir chez eux, avaient pris les armes, et leur faisaient une guerre cruelle; il n'y avait pour les Européens vaincus ou surpris aucun quartier à espérer.

La cour ne se faisait pas beaucoup presser pour accorder des concessions immenses de terres à tous ceux qui offraient de former des établissemens; elle assigna même à quelques seigneurs des provinces entières, dans l'espoir qu'ils y rassembleraient des habitans, et engagea même le pays à ferme, pour un revenu assez mo-

dique. La terre coûtait d'autant moins à donner, que l'Etat n'y faisait aucune dépense. Malgré toutes ces facilités, la nouvelle possession ne prospérait pas, et n'attirait pas beaucoup de colons; il fallait se partager sans cesse entre la nécessité de se défendre et celle de défricher, par un travail assidu, des terres à la vérité très-fertiles, mais qui, néanmoins, demandaient de la culture pour fournir aux besoins de leurs possesseurs. On envoyait en Portugal des singes, des perroquets et du bois de teinture: ces marchandises ne coûtaient que la peine de les prendre, et se vendaient fort bien en Europe. Le bois de teinture était le principal objet de commerce: le nom de *brasil, bresil,* ou *breselje,* qu'il portait en Europe, et qui dérivait du mot radical *brasa,* braise, indicatif de sa couleur rouge éclatante, passa au pays; mais il ne fut d'abord donné qu'aux côtes depuis Para, dans le nord, jusqu'au Rio-Grande-de-San-Pedro, dans le sud,

et n'a, que beaucoup plus tard, désigné toutes les possessions portugaises en Amérique : les régions de l'intérieur portaient, dans les anciennes relations, le nom de Pays des Amazones, et même le nom de Paraguay était étendu à une partie des provinces du sud-ouest.

Cependant la nécessité rendit les colons industrieux : le fruit qu'ils retiraient de leurs travaux engagea d'autres Européens à les suivre; l'agriculture fit des progrès; la guerre que l'on avait sans cesse à soutenir contre les tribus des indigènes, obligea les colons de se partager en capitaineries : ce fut là le commencement de l'organisation politique. Dans l'espace de cinquante ans, on vit naître le long de la côte diverses bourgades, dont les principales étaient Tamaraca, Pernambuco, Ilheos, Porto-Seguro, et San-Vincente. Les avantages de ces nouvelles colonies firent enfin ouvrir les yeux à la cour de Portugal; elle sentit le tort qu'elle s'était fait en accordant

des concessions sans bornes, et entreprit d'y remédier.

Le roi commença par révoquer tous les pouvoirs accordés aux chefs des capitaineries; et, dans le cours de l'année 1549, il envoya Thomas de Souza au Brésil, avec le titre de gouverneur général. Souza avait ordre non-seulement d'établir une nouvelle administration, dont il emportait le plan, mais encore de bâtir une ville dans la baie de Tous les Saints. Il arriva au Brésil accompagné de troupes et de missionnaires, et fonda la ville de San-Salvador qui, jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, a été la capitale du pays. Souza eut à soutenir de longues et sanglantes guerres contre les naturels du pays; mais cela n'empêcha pas les villes de se multiplier. Les premières n'eurent que des fortifications très-simples, qui suffisaient pour les garantir des surprises des sauvages; mais bientôt l'apparition de diverses nations européennes dans les mers voisines, força

de songer aux moyens de se mettre à l'abri de leurs attaques.

Il y avait à peine cinq ans que Souza gouvernait le Brésil, lorsque les Français entreprirent d'y former un établissement. En 1555, Nicolas Durand de Villegagnon, chevalier de Malte, qui avait embrassé la réforme de Calvin, conçut le projet de former en Amérique une colonie de protestans: il le présenta à la cour sous la simple vue de faire un établissement français dans le Nouveau-Monde, à l'exemple des Portugais et des Espagnols, et obtint de Henri II trois vaisseaux avec lesquels il arriva au Brésil, et se fixa dans un lieu nommé Guanabara, près de celui où est aujourd'hui Rio-Janeiro. La discorde se mit parmi les colons; les catholiques et les protestans oubliant la charité chrétienne, se disputèrent sur le dogme, au lieu de vivre en paix pour consolider l'établissement: les attaques des Portugais, la famine, les incursions des sauvages, achevè-

rent la ruine de la colonie; il fallut l'abandonner en 1558.

Les Portugais, au contraire, s'étendaient chaque jour davantage dans le pays; les missionnaires faisaient de paisibles conquêtes parmi les nations indigènes. En pénétrant plus avant dans l'intérieur, on découvrit enfin de l'or, après lequel on soupirait depuis si long-temps: ce fut en 1577 que l'on trouva les premières mines de ce métal.

La catastrophe qui, en 1581, fit passer le Portugal sous la domination de Philippe II, roi d'Espagne, et qui amena la perte de ses possessions dans les Indes orientales, faillit aussi à lui enlever le Brésil. Les Hollandais, après avoir secoué le joug du monarque espagnol, cherchèrent à lui nuire dans tous les pays sur lesquels il avait étendu son sceptre de fer. Leurs vaisseaux commencèrent par venir faire des excursions sur les côtes du Brésil; ils connaissaient parfaitement la richesse et la

fertilité de cette vaste contrée : la plupart des grandes familles de Portugal y possédaient des terres ; ils y avaient introduit la canne à sucre, qu'ils avaient tirée de l'île de Madère, et la faisaient cultiver par des nègres amenés de la côte d'Angole. L'importance du Brésil commençait à se faire mieux sentir : ce pays prenait d'ailleurs peu de part aux dissensions qui agitaient l'Europe ; on y jouissait d'une profonde paix : aussi les gouverneurs ne s'y occupaient-ils que du commerce, et les soldats même étaient devenus trafiquans. Comme les indigènes habitaient encore à cette époque une partie des côtes, des commerçans hollandais, qui s'y étaient présentés pour traiter avec eux, en avaient été bien reçus, parce que, donnant leurs marchandises à bon marché, il y avait plus de profit à tirer d'eux que des Portugais. Ce commerce clandestin avait déjà disposé favorablement les naturels du pays en faveur des Hollandais.

Telle était la position des choses, lorsque leur flotte, commandée par Wilkens, parut devant San-Salvador en 1625. Les Portugais songèrent moins à se défendre qu'à sauver tout ce qu'ils purent de leurs richesses. L'amiral hollandais se rendit maître de la capitale. Le gouverneur n'eut ni le courage de se défendre, ni la prudence de se sauver. L'archevêque seul, don Michel de Texeira, entreprit de soutenir l'honneur de sa nation : il se retira dans un bourg voisin, s'y fortifia, et causa dans la suite beaucoup d'embarras aux conquérans; mais ceux-ci firent un butin immense, et s'emparèrent en peu de jours de la plus grande partie de la capitainerie.

Cette nouvelle répandit la consternation en Portugal : elle fut encore augmentée par l'opinion où l'on était que le gouvernement espagnol voyait sans peine les Portugais perdre un si beau pays, dans l'espérance que, n'ayant plus cette ressource, ils seraient plus souples et plus

soumis; mais le roi d'Espagne en jugeait bien différemment; il écrivit de sa main aux grands de Portugal, et les exhorta à faire tous leurs efforts pour recouvrer ce qu'ils avaient perdu. Une flotte de vingt-six vaisseaux aborda au Brésil. Les Hollandais, qui avaient déjà beaucoup souffert, capitulèrent le 10 avril.

Mais ils ne perdirent pas l'espoir d'être plus heureux dans une nouvelle tentative sur un riche pays, dont ils convoitaient sans cesse la possession. Ils y revinrent en 1630, s'emparèrent de Pernambouc et du pays d'alentour; et, malgré les obstacles que leur opposèrent les troupes espagnoles, ils s'étaient, en 1636, rendus maîtres des trois capitaineries voisines.

Ils voulurent alors tenter un dernier effort pour achever la conquête du Brésil; le comte Jean-Maurice de Nassau, qu'ils choisirent pour général, arriva à la tête d'un corps de troupes qui, jointes à celles qu'il trouva dans les possessions hollan-

daises, lui forma une armée considérable, dont la plupart des officiers connaissaient le pays. Il obtint des succès, et étendit les limites du Brésil hollandais jusqu'à Sereгippe, dans le sud, et à Seara, dans le nord; mais la compagnie des Indes occidentales ne sut pas apprécier le mérite de cet habile capitaine. Après l'avoir abreuvé de dégoûts, elle ne le soutint pas avec des forces suffisantes, et le remplaça dans le commandement par des hommes qui, ne s'étant jusqu'alors occupés que de commerce, ne rêvaient qu'augmentation de revenus; ils soulevèrent, par leurs exactions, les colons portugais et les indigènes, et facilitèrent aux Portugais la reprise entière de cette importante possession.

Une révolution avait arraché le Portugal à l'Espagne: cet événement avait rendu aux Portugais toute leur énergie; mais Maurice se défendait au Brésil. Un traité, signé le 23 juin 1641, conserva à chacun la possession de ce qu'il tiendrait au jour

de la publication, et les ministres des deux Etats devaient s'assembler à La Haye pour négocier une paix générale.

Des difficultés empêchèrent l'exécution de ces préliminaires; enfin, la mauvaise administration des nouveaux gouverneurs hollandais amena, en 1654, l'anéantissement de la puissance de leur nation au Brésil.

Les Français avaient de nouveau essayé, en 1612, de former un établissement dans ce pays: ce fut cette fois dans la partie du nord qu'ils choisirent l'emplacement de leur nouvelle colonie; ils y bâtirent la ville de Saint-Louis dans l'île de Maragnan; mais le projet était assez mal conçu: la France, peu tranquille dans son intérieur, ne pouvait s'occuper de possessions lointaines. Ces colons furent obligés d'abandonner le pays trois ans après (1).

Depuis l'expulsion des Hollandais, le

(1) Les Anglais aussi avaient voulu s'établir dans

Portugal est resté tranquille possesseur du Brésil. A la vérité Duguay-Trouin s'empara, en 1711, de Rio-Janeiro, dont les fortifications passaient pour inexpugnables: en onze jours cependant elles furent toutes enlevées; mais cette expédition ne causa qu'un tort passager à cette colonie, et rendit les Portugais un peu plus défians envers les bâtimens des autres nations européennes qui venaient relâcher dans leurs ports d'outre-mer.

La découverte des nombreuses mines d'or de la province de Minas-Geraes, vers la fin du dix-septième siècle, et celle des mines de diamans, dans les premières années du dix-huitième, forment les deux événemens les plus importans dans l'histoire du Brésil, qui n'est d'ailleurs remplie que du récit de quelques dissensions intes-

cette contrée : dès 1530, Guillaume Hawkins y était abordé, et en avait amené un prince à Londres; mais cette entreprise n'eut pas de suite.

Digitized by Google

tines, et des guerres contre les indigènes. En 1777, une brouillerie survenue entre les cours de Lisbonne et de Madrid menaça de rendre les frontières du Brésil le théâtre de scènes sanglantes: heureusement il n'y eut que quelques hostilités de commises, et les différens ne tardèrent pas à s'apaiser.

On sait qu'à la fin de 1807 la maison de Bragance, pour échapper au danger d'être rayée, au moins momentanément, du rang des dynasties régnantes en Europe, quitta Lisbonne, et alla se fixer à Rio-Janeiro. Cet événement, en transportant le siége du gouvernement du Portugal au Brésil, doit faire entièrement changer de face à ce pays: ce n'est plus une colonie qui obéit aux ordres d'une métropole, et qui, quelque florissante qu'elle puisse être, est, malgré la douceur des agens de l'autorité, dans une dépendance toujours désagréable; le Brésil est aujourd'hui un vaste empire qui possède son monarque dans

son sein, et qui, placé immédiatement sous ses yeux, ne peut que parvenir au plus haut degré de prospérité.

Les Portugais ont en général très-peu écrit sur les pays qu'ils possédaient hors de l'Europe : leurs historiens ont décrit les hauts faits des hommes qui s'illustrèrent par des conquêtes; des ecclésiastiques et des moines ont décrit les travaux des missionnaires qui gagnaient des âmes au ciel; mais on cherche assez inutilement, dans ces sortes de livres, une description exacte et détaillée des contrées dont il y est question : leurs auteurs s'étendent tout au plus sur les mœurs des sauvages, sujet curieux, mais qui pourtant ne procure pas une grande instruction; d'ailleurs la plupart des livres portugais ne sont guère connus hors de leur pays, et il y en a eu un si petit nombre traduit dans les autres langues de l'Europe, que ce n'est pas à cette nation que nous avons l'obligation du peu de connaissances que nous possédons sur le Brésil.

Simon de Vasconcellos, qui publia sur le Brésil un ouvrage intitulé : *Noticias curiosas e necessarias das Cousas do Brasil*, Lisboa, 1668, 1 vol. in-4°; et Sebastien de Rocha-Pitta, qui a écrit un livre ayant pour titre : *Historia da America portuguesa de o anno* 1500 *de su descobrimento are o de* 1724, Lisboa, 1730, 1 vol. in-fol., sont les deux écrivains les plus connus hors du Portugal. Leurs productions sont cependant bien loin de satisfaire la curiosité, et le second a un style si ampoulé et si emphatique, que sa lecture est rebutante; on ne peut donc pas puiser beaucoup d'instruction chez ces deux auteurs, et l'on ne doit pas en être surpris. Lorsqu'un gouvernement croit de son intérêt de prohiber la publication des renseignemens que ses sujets obtiennent sur des objets qu'il veut cacher, il est bien difficile d'apprendre quelque chose. Voilà ce qui a tenu si long-temps les nations européennes dans une grande ignorance de

ce qui concernait les possessions extra-européennes des Espagnols et des Portugais, tandis que la France, l'Angleterre et les autres puissances n'opposaient aucune entrave à ce que l'on publiât tout ce que l'on apprenait sur leurs colonies. C'est ce qui a fait dire avec beaucoup de raison à Lessing, célèbre écrivain allemand, que le monde ne devrait être possédé que par les nations qui le font connaître. Nous ne savons, ajoute-t-il, sur les possessions des Portugais en Afrique, sur le Brésil et sur l'Amérique espagnole, à l'exception de quelques fragmens que des voyageurs modernes ont eu l'occasion d'insérer dans leurs relations, que ce qui a paru sur ces pays, il y a plus de cent ans. Lessing fait cette observation au sujet d'un vieux livre qu'il déterra dans la bibliothèque de Wolfenbuttel, où il était oublié depuis bien longtemps. Ce livre, originairement écrit en espagnol, avait été traduit en allemand et portait le titre suivant : *Description du*

Brésil, dans une étendue de mille trente-huit milles, découverte par Maragnon y gran Para, par sa boussole exacte, ainsi que du fleuve des Amazones, qui est situé sous la ligne équinoxiale, et a soixante-dix milles de largeur à son embouchure, et du Rio-de-la-Plata, dont l'embouchure qui en a quarante-six, est à 36° au sud de l'équateur, etc.
Cette relation est de Pierre Cudena, voyageur espagnol, qui l'écrivit en 1634, à son retour du Brésil qu'il avait parcouru pendant long-temps. Il paraît qu'il la composa pour le duc d'Olivarez, à qui elle est dédiée, et qu'il voulut faire sentir à ce ministre quel dommage causait à l'Espagne la perte du Brésil, dont les Hollandais avaient alors conquis une partie. Ce petit livre, qui n'a été exhumé qu'en 1780, contient sur le Brésil des notions succinctes, à la vérité, mais précieuses; et lorsque Lessing engagea son compatriote Leiste à donner une nouvelle édition de la traduc-

tion allemande avec le texte espagnol, il rendit un véritable service à la science géographique; mais il est à peu près inconnu en France, et son utilité diminuera à mesure que l'on acquerra sur le Brésil des notions plus récentes. Dans ces derniers temps le gouvernement portugais, renonçant à la politique étroite qu'il avait suivie pendant si long-temps, permit la publication des ouvrages qui concernaient ses colonies. On a de Joseph d'Acunha, évêque de Pernambouc, un *Essai sur le commerce du Portugal et de ses colonies*, qui est excellent, et on trouve dans les *Mémoires économiques de l'Académie de Lisbonne* des morceaux très-instructifs sur le Brésil.

1. Les tentatives des Français et des Hollandais, pour s'établir au Brésil, ont fait naître des livres d'où a été tiré presque tout ce que l'on trouve sur ce vaste pays dans les ouvrages où il en a été question jusqu'à présent.

Jean de Lery, qui alla au Brésil en 1556, et qui en revint en 1558, nous a laissé la relation de son voyage. Elle porte pour titre : *Histoire d'un Voyage fait en la Terre du Brésil, autrement dite Amérique, etc.*, Rouen, 1578, in-8°. Elle donne de grands détails sur les nations sauvages, et traite aussi du climat et des productions naturelles du pays. On aurait peine à reconnaître aujourd'hui les cantons que décrit ce voyageur, puisque ce sont ceux où la présence des Européens a fait subir les plus grands changemens à l'état de choses.

Le Père Claude d'Abbeville, capucin, qui, en 1612, alla comme chef d'une mission à Saint-Louis-de-Maragnan, voulut faire connaître la tentation essayée pour planter la foi dans cette contrée lointaine, et à son retour en France, l'année suivante, en écrivit la relation intitulée : *Histoire de la Mission des PP. Capucins à l'île de Maragnan et terres circonvoisines, où il est traité des singula-*

rités admirables et des mœurs merveilleuses des Indiens, etc. Paris, 1614, 1 vol. in-8°. Le Père Claude entretient beaucoup son lecteur de détails de missions; il est très-crédule; on reconnaît cependant en lui un homme doué du talent de bien observer. Après la mission, les mœurs des sauvages tiennent la plus grande partie dans son livre, où l'on trouve aussi quelques bonnes choses sur le climat et les productions de l'île de Maragnan.

Le comte Jean-Maurice de Nassau, durant son administration, favorisa les arts de la paix. Ce fut alors que les naturalistes Pison et Marcgraf visitèrent le Brésil, et examinèrent les richesses de son sol. Leurs observations nous ont procuré, sur l'histoire naturelle et sur la géographie physique de cette contrée, des renseignemens très-importans (1). Le climat du

(1) *Historia naturalis Brasiliæ, in quâ non tantùm plantæ et animalia sed et indigenarum morbi, ingenia et mores describuntur*, etc. Lugd. Batav. et

Brésil est surtout décrit par Pison avec une précision philosophique, que, suivant la remarque de Robertson, l'on désirerait de retrouver dans les relations de plusieurs autres provinces de l'Amérique. Gaspar Baerle, plus connu sous le nom latin de *Barlaeus*, écrivit l'histoire de ce que les Hollandais ses compatriotes avaient fait au Brésil, sous le commandement du comte de Nassau (1). Ce livre, orné d'un grand nombre de figures et de plans de villes, offre beaucoup de particularités relatives à la géographie, à l'histoire naturelle et

Amst. 1648, 1 vol. in-fol., avec beaucoup de figures. Après ce titre, on trouve le suivant: *Pisonis (Guil.) de Medicinâ brasiliensi libri IV, de aëre, aquis et locis, de morbis endemiis, de venenatis et antidotis, de facultatibus simplicium. Marcgrafii (Georgii) Historiæ naturalis libri VIII, cum Appendice de Tapuyis et Chilensibus, etc.*

(1) *Gasparis Barlaei rerum per octennium in Brasiliâ et alibi gestarum sub præfecturâ Ill. J. Mauritii Nassoviæ comitis Historia.* Amst., 1647, in-fol. Cliviæ, 1648, in-12.

aux mœurs des sauvages; car le comte de Nassau envoyait de temps en temps des expéditions dans l'intérieur du pays. Il y a entr'autres la relation du voyage d'Elias Herkmann, qui est vraiment remarquable. Les lumières que les Hollandais avaient acquises sur le Brésil se trouvent répandues dans plusieurs ouvrages qu'ils publièrent dans le seizième siècle, notamment dans le *Voyage de Nieuhoff* qui avait visité ce pays (1), et dans l'*Histoire des Indes*, par Laet.

On trouve dans le Recueil de Debry les aventures de Hans Stade, qui passa un grand nombre d'années parmi les sauvages (2) du Brésil, et dans la collection de Hackluyt plusieurs relations de voyages

(1) *Nieuhof* (*G.*) *gedenkweerdige Brasiliaensche Zee en Lant Reize*.... Amsterdam, 1682, in-fol., avec figures. Il y en a un extrait en français dans l'*Histoire des découvertes des Européens*, t. VI, p. etc.

(2) *Stadius* (*Jo.*) *de Brasiliâ et provinciâ Rio-de-Plata*, troisième partie des grands Voyages.

anglais dans cette contrée (1). Enfin, le Dijonais Morisot a donné l'Histoire de la guerre du Brésil entre les Portugais et les Hollandais, et le Voyage de Roulox Baro chez les Tapuyes (2).

Tous ces livres ne concernent, comme on l'a déjà observé, que l'état ancien du pays. Plusieurs voyageurs, depuis la fin du dix-septième siècle, ont, en allant dans la mer des Indes ou dans le grand Océan, ou bien à leur retour, abordé à différens ports du Brésil, notamment à Rio-Janeiro et à San-Salvador. Leurs relations donnent les descriptions des lieux qu'ils ont vus ; et quelques-unes contiennent aussi des notions générales sur tout le pays. On peut ainsi consulter avec fruit La Condamine,

(1) Dudley, Hare, Hawkins, Lancaster, Pert et Cabot, Pudley, Reniger, Tenton, etc.

(2) Dans le recueil intitulé : *Relations véritables et curieuses de l'île de Madagascar et du Brésil.* Paris, 1651, 1 vol. in-4°.

Froger, Frezier, Bougainville, Cook, La Pérouse, Staunton, Barrow (1), Krusenstern, et plusieurs autres qu'il serait trop long de nommer.

Southey a fait paraître en anglais une Histoire du Brésil, pour laquelle il a consulté en Portugal un grand nombre de documens qui n'avaient pas été connus avant lui. On peut reprocher à ce livre une prolixité assommante : il est en 2 vol. in-4°, et contient par conséquent une foule de détails qui n'ont pas beaucoup d'intérêt; l'auteur insère des extraits entiers de relations anciennes, et en oublie cependant d'autres qui sont au moins aussi importantes. M. A. de Beauchamp a publié une Histoire du Brésil, qui paraît être un abrégé de celle de Southey, et dans laquelle il a fait entrer quelques extraits du Voyage

(1) Dans la traduction française du *Voyage de Barrow à la Cochinchine*, M. Malte-Brun a ajouté plusieurs renseignemens curieux et inédits sur le Brésil.

de Mawe, dont on offre la traduction au Public.

M. Mawe, minéralogiste habile, a eu le rare bonheur d'obtenir du prince régent, aujourd'hui roi de Portugal, la permission de visiter l'intérieur du Brésil. Muni de recommandations du prince et de ses ministres, il a parcouru les parties de ce pays fermées même aux Portugais, et les plus faites pour piquer la curiosité des Européens, surtout aujourd'hui que le Brésil est ouvert à tous ceux qui veulent y commercer ou y exercer leur industrie. Il est probable que depuis le séjour de M. Mawe, la face des choses y aura changé; mais son livre n'en sera pas moins le seul qui aura donné des notions étendues et exactes sur l'intérieur, avant l'époque où probablement les circonstances feront naître d'autres ouvrages qui fourniront des renseignemens plus amples (1).

(1) On doit aussi à M. Mawe un ouvrage sur les diamans et les pierres précieuses du Brésil.

On doit rendre à M. Mawe la justice de reconnaître qu'il n'a parlé que des choses qu'il a vues par lui-même, ou sur lesquelles il a reçu des renseignemens certains; il n'a pas voulu grossir son livre de particularités qu'il eût pu facilement compiler en consultant tout ce qui existait déjà sur le Brésil. On regrette qu'il ne dise rien du produit général des mines d'or; mais heureusement on trouve dans l'*Essai sur la Nouvelle-Espagne*, de M. de Humboldt, des détails qui peuvent suppléer à son silence sur ce point. Ce savant voyageur nous apprend que jusqu'à présent l'on n'a exploité, dans le Brésil, que des mines d'alluvion, et que l'on n'a pas été obligé de fouiller dans les entrailles de la terre pour trouver le métal précieux que l'on cherchait.

Le produit annuel de ces mines est de 30,000 marcs, dont la valeur s'élève à 4,360,000 piastres, ou 22,890,000 francs: ce qui est plus du tiers du produit total de l'Amérique.

Les terrains aurifères du Brésil sont connus en partie, ainsi qu'on l'a vu plus haut, depuis 1577; mais ensuite différens obstacles entravèrent la recherche de l'or: de sorte que l'exploitation des mines d'alluvion n'a commencé que sous le règne de Pierre II, en 1699.

L'or des colonies portugaises, enregistré depuis la découverte des mines du Brésil jusqu'en 1755, et venu en Europe, s'est monté à .... 480,000,000 piastr.
De 1756 à 1803 à 204,544,000
L'or non enrègistré à 171,000,000

855,544,000
ou 4,491,375,000 francs.

L'or et l'argent monnoyés ou travaillés, qui existent au Brésil, se montent à la somme de 120,000 millions de francs.

On verra dans le voyage de M. Mawe que l'or, ni même les diamans, ne contribuent pas à la richesse des cantons où on

les trouve; car ces lieux offrent souvent l'apparence de la pauvreté et du dénûment, et ce qu'il rapporte est parfaitement conforme à l'observation de M. de Humboldt, que le Choco, dans la vice-royauté de Santa-Fe, pays le plus riche en or, est celui où la disette se fait le plus habituellement sentir.

Cette particularité, qui nous surprend, nous Européens, tient sans doute d'une part au caractère des habitans du pays, qui, ne connaissant d'autre industrie que celle de chercher les mines, négligent l'agriculture et méprisent toute espèce d'occupation, et de l'autre au mauvais système d'administration publique. Les monopoles, les fermes, les prohibitions, les taxes exorbitantes, ont porté un coup funeste au Brésil, surtout dans les provinces de l'intérieur : le découragement y a été porté au comble, et de là au mécontentement il n'y a souvent qu'un pas. Les

habitans se plaignaient; des voyageurs ont même prétendu avoir observé parmi eux des symptômes qui pouvaient faire craindre une explosion. L'arrivée du souverain au milieu de ses sujets mettra sans doute un terme à leurs griefs.

La population du Brésil était, en 1812, d'environ quatre millions d'habitans, parmi lesquels on comptait quinze cent mille nègres; le dénombrement de 1798 avait donné un résultat de trois millions d'hommes. On ne doit pas être surpris de cette augmentation considérable : malgré les vices de l'administration, les institutions et les mœurs favorisent la population. Elle ne pourra, dans les circonstances actuelles, que faire les progrès les plus rapides; mais il est difficile de prévoir jusqu'à quel point elle s'élevera sur une surface aussi vaste que celle du Brésil, qui comprend toute la partie de l'Amérique méridionale, qui s'étend depuis 3° de lat. nord jusqu'à 35° de lat.

sud, et de 37° à 75° de longitude occidentale du méridien de Paris: ce qui fait plus des deux cinquièmes de ce continent. On peut évaluer la longueur du Brésil à cinq cent vingt lieues, et sa largeur à trois cent quarante.

Les montagnes y sont, depuis l'extrémité méridionale jusqu'au cap Saint-Roch, assez rapprochées des côtes; les ouvertures qu'elles laissent entre elles forment des ports vastes et sûrs. Depuis le cap Saint-Roch jusqu'à l'île de Maragnan, la côte est bordée d'un récif qui offre un môle naturel, comme dans la plupart des îles du tropique du grand Océan. Ces récifs, et des bancs de sable, rendent l'approche de la côte dangereuse. Depuis Maragnan jusqu'à l'embouchure du fleuve des Amazones, elle offre une suite de terrains noyés, couverts d'une forêt continuelle de mangliers. Ces parties basses sont les plus humides et les plus chaudes: le climat n'y est

cependant pas malsain; en général les chaleurs sont tempérées, toute l'année, par la brise de mer. La température est beaucoup plus douce dans les pays hauts et à l'extrémité méridionale, et le froid y est quelquefois assez sensible.

Le Brésil réunit donc tous les avantages de la zone tempérée et de la zone torride: ses productions sont aussi variées que les climats sous lesquels il est situé. Le sucre, le café, le coton, et une prodigieuse quantité d'articles moins importans, lui fournissent les moyens de faire un commerce très-actif avec les pays du nord de l'Amérique et de l'Europe. On y cultive avec succès le froment et toutes les plantes qui servent à la nourriture de l'homme; des forêts immenses d'arbres précieux et utiles couvrent encore les provinces de l'intérieur; des fleuves nombreux sillonnent de toutes parts sa surface; il est bien situé pour entretenir des relations avec les di-

verses parties de la terre : il ne lui manque donc rien de ce qui peut contribuer au bien-être de ses habitans, et leur assurer une prospérité durable.

EPITRE

Digitized by Google

ÉPITRE DÉDICATOIRE

DE L'AUTEUR ANGLAIS.

A SON ALTESSE ROYALE

LE PRINCE RÉGENT DE PORTUGAL,

PRINCE DU BRÉSIL, etc., etc., etc.

Monseigneur,

C'est sous les auspices de Votre Altesse Royale que j'ai fait dans l'intérieur de ses Etats du Brésil, un voyage dont ce livre contient le récit : c'est pour obéir aux ordres dont Votre Altesse Royale m'honora à mon départ de Rio-Janeiro, que je soumets aujourd'hui au Public.

Etranger à la partialité et à la prévention, je me suis efforcé de donner une relation claire et fidèle de ce que j'ai vu. En décrivant l'état actuel des mines et de l'agriculture dans vos Etats, j'ai pris la liberté d'indiquer quelques améliorations qui, dans mon humble opinion, tendraient à accroître les revenus de Votre Altesse Royale, et à multiplier les ressources

I. 1

du pays. Ce sont les principaux motifs sur lesquels repose mon espérance, que cet ouvrage, malgré ses imperfections, ne sera pas jugé indigne de la protection d'un Prince dont le bonheur consiste à augmenter celui de ses sujets.

Je ne puis, en cette occasion, qu'exprimer le vif regret que me fait éprouver la mort du Comte de Linarès, cet excellent Ministre de Votre Altesse Royale; sa bonté et sa générosité encourageaient avec un zèle que le vrai patriotisme pouvait seul inspirer, toute étude dont le bien public était l'objet: s'il eût vécu, j'eusse pu me flatter qu'il eût accueilli ce livre avec cette espèce de partialité affectueuse et bienveillante qui marquait sa conduite à mon égard. Privé de l'aide de ce noble personnage, je me trouve sans appui devant Votre Altesse Royale, sous la protection de laquelle je place cet ouvrage, comme un témoignage du profond respect avec lequel je suis,

De Votre Altesse Royale,

Le très-obligé et obéissant serviteur,

John MAWE.

VOYAGES

DANS L'INTÉRIEUR

DU BRÉSIL.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION. — TRAVERSÉE de Cadix au Rio-de-la-Plata. — Accident arrivé à l'auteur à Monte-Video. — Caractère des habitans. — Commerce. — Observations géologiques.

UN voyageur qui se hasarde à offrir sa relation au Public, est généralement encouragé par la persuasion qu'elle contient des choses nouvelles, instructives et intéressantes : c'est le cas où je me trouve; et je demande, avant de commencer mon récit, la permission d'en exposer le sujet au lecteur, afin qu'il aperçoive en quoi ce que je vais dire a droit de réclamer son attention.

Digitized by Google

J'eus l'idée, en 1804, de faire un voyage au Rio-de-la-Plata. J'avais pour but le commerce; mais ce n'était qu'un essai en petit. A mon arrivée à Monte-Video, le navire et sa cargaison furent saisis; je fus mis en prison, et ensuite envoyé dans l'intérieur, où l'on me retint jusqu'à la prise de cette ville par les troupes anglaises, sous les ordres de sir Samuel Auchmuty. J'obtins alors la permission de suivre l'armée, commandée par le général Whitelocke, qui fut envoyée contre Buenos-Ayres, et l'expédition reçut de moi tous les services qu'un séjour de deux ans, dans le pays, me mettait dans le cas de lui rendre. Cette entreprise terminée, j'allai à Rio-Janeiro. Une lettre d'introduction pour le vice-roi du Brésil, que m'avait donnée l'ambassadeur portugais à Londres, me valut la bienveillance de son frère, le comte de Linarès. Ce dernier venait d'arriver avec toute la cour; il me présenta au prince du Brésil comme une personne qui s'occupait de l'étude de la minéralogie, et qui désirait examiner le vaste champ qu'offraient à ses recherches les riches et immenses possessions de la maison de Bragance, en Amérique. Le prince eut la bonté de secon-

der mes vues. Non seulement il me fit remettre des lettres pour les fonctionnaires publics des divers endroits que je désirais visiter, mais il donna ordre aussi que j'eusse une escorte de soldats, et que l'on me fournît tout ce qui me serait nécessaire pour mon voyage. J'avais d'autant plus de raison d'être reconnaissant de cette généreuse protection et de cette munificence, que je savais qu'un décret interdisait aux étrangers la faculté de voyager dans l'intérieur du Brésil, et que jamais aucun Anglais n'avait commencé une semblable entreprise avec des moyens aussi indispensables pour son succès, que l'étaient la permission et la sanction du gouvernement.

Des observations faites durant ce voyage, sur le pays et sur ses habitans, forment la principale partie du livre que j'offre aujourd'hui au Public. Quelles que soient leurs imperfections ou leur mérite, elles se rapportent à un sujet extrêmement intéressant aujourd'hui, sous le point de vue politique et commercial; elles ont pour but de faire connaître les ressources naturelles d'une colonie qui, par un changement récent, semble destinée à devenir un empire, et en partie aussi de peindre

le caractère d'une nation qui est en ce moment la plus ancienne, et a toujours été la plus fidèle alliée de la Grande-Bretagne.

CONFORMÉMENT à mon dessein de visiter le Rio-de-la-Plata, j'obtins du roi, en 1804, une licence pour y aller sous pavillon espagnol, dans un navire que je fréterais pour mon compte : précaution que rendaient nécessaire la guerre que nous avions avec la France, et l'attente continuelle d'une rupture avec l'Espagne. Ma licence était spéciale et bien précise; elle protégeait, en cas de guerre avec l'Espagne, tout ce que j'avais à bord du navire espagnol, s'il venait à être pris par un vaisseau de guerre ou corsaire anglais. Je partis donc le 1er août 1804, et, après une traversée heureuse, j'arrivai à Cadix. Je fus obligé de m'y conformer aux réglemens coloniaux, qui exigent que toutes les marchandises destinées pour l'Amérique méridionale, soient débarquées et enregistrées à la douane, où, après avoir acquitté un droit, elles reçoivent une marque indispensable pour les faire passer comme étant du produit des manufactures de la métropole.

Durant mon séjour à Cadix, arriva le fatal

événement de l'attaque et de la prise, à la hauteur du Cap-Finistère, de quatre frégates espagnoles, par une escadre anglaise; la situation des Anglais qui se trouvaient dans cette ville devint extrêmement critique. Bientôt la guerre éclata entre les deux pays; le port de Cadix fut bloqué. Indépendamment de tous les désagrémens que ces tristes conjonctures m'attirèrent, je faillis d'être victime de la peste qui étendait alors ses ravages sur le midi de l'Espagne, et qui enleva près d'un quart des habitans de Cadix, de Gibraltar, et des autres villes de cette contrée. Les effets de ce terrible fléau se manifestèrent de toutes parts, et presque dans chaque famille; peut-être l'effroi qu'ils causèrent contribua-t-il aussi à le rendre plus désastreux. Je frémis encore en songeant que, de cinq étrangers, tous en parfaite santé, et réunis le samedi pour prendre du café, j'étais, le lundi de la semaine suivante, le seul vivant. Le progrès du mal fut si rapide, que trois moururent le quatrième jour. Je fus aussi attaqué de cette terrible maladie, à laquelle j'eus le singulier bonheur d'échapper (1).

(1) Il serait fastidieux de donner le détail de ma

La guerre ayant été formellement déclarée, le blocus rigoureux mis par les Anglais devant

maladie; mais un exposé succinct ne sera peut-être pas sans utilité pour ceux qui, à l'avenir, se trouveraient exposés à un danger semblable.

Les premiers symptômes que je ressentis, furent une lassitude extrême, de la pesanteur et un tremblement, accompagnés d'une forte fièvre, dont je m'aperçus en allant dîner chez un de mes amis. Je retournai chez moi, et je pris un grain de calomelas, usage que, depuis quelque temps, je pratiquais chaque jour. Cette précaution m'avait été suggérée par un habile chimiste de Londres, qui me fournit d'une certaine quantité de ce remède, pour en prendre régulièrement toutes les fois que je serais exposé à une contagion quelconque. Croyant néanmoins que ma maladie n'était qu'un mauvais rhume, je pris un peu de thé, et je me mis au lit; je passai une nuit agitée. Le matin, étant à déjeuner avec la famille espagnole chez laquelle je logeais, ma mine et mon aversion pour la nourriture excitèrent les craintes de la maîtresse de la maison, femme pleine d'humanité, et, pour me servir d'une phrase familière et bien expressive, femme toute mère; elle m'assura que j'avais la peste. Peu enclin à la croire, quoique empirant à chaque minute, j'augmentai ma dose de calomelas, et je bus copieusement du thé. Le lendemain, dans l'après-midi, j'écrivis au digne M. Duff, consul général, pour le prier de m'envoyer le docteur Fife, médecin anglais. Celui-ci étant venu

Cadix, me fit éprouver bien des difficultés dans les préparatifs de mon voyage. La mauvaise conduite de mon capitaine me suscita de nouveaux obstacles, et me donna lieu de concevoir sur son caractère et sur son habileté, des doutes que la suite justifia. Enfin, la cargaison, ayant subi les formalités nécessaires à la douane, fut embarquée, et nous mîmes à la voile dans les derniers jours de mars 1805.

me voir, confirma ce que la dame du logis avait dit; mais il ajouta que les symptômes étaient favorables. Il ne me prescrivit aucun remède, et me conseilla seulement de prendre du tamarin par intervalles, et du thé de menthe bien chaud, en grande quantité. Après une troisième nuit agitée, je trouvai que mon pouls battait cent trente pulsations, et le quatrième jour amena la crise de ma maladie. Le soir, je fus tout à coup saisi d'un mal extrême, dû à la grande quantité de liquide que j'avais prise; il fut suivi d'une transpiration abondante, qui ne cessa que lorsque de l'état de force où mon corps était auparavant, j'eus été réduit à une maigreur et une débilité excessives: alors je me rétablis promptement, et en six jours je pus sortir. Le docteur Fife m'assura que la tournure favorable que ma maladie avait prise, était due au calomelas dont j'avais fait usage d'avance, et ajouta que si j'eusse doublé la dose à la première apparence des symptômes, ses soins ne m'eussent probablement pas été nécessaires.

Notre équipage était entièrement composé de Génois et de Catalans, à l'exception du pilote, qui était Biscayen, et d'un bon matelot portugais. Je fus, comme je m'y attendais, arrêté par l'escadre qui bloquait le port; on me mena à l'amiral, qui, après avoir examiné mes papiers, me délivra un certificat, pour que les vaisseaux de guerre me laissassent passer sans obstacle, et me fournissent tous les secours nécessaires. Cette pièce me fut très-utile, ayant, peu de jours après, été accosté par *le Mercure*, frégate anglaise, et successivement par deux corsaires de Guernesey. L'un d'eux se conduisit envers moi de la manière la plus brutale; l'équipage n'était composé que de bandits. Je fus pendant près de deux heures exposé à leurs insultes et à leurs menaces; à la fin ils me laissèrent passer. L'autre, au contraire, appelé *le Tartare*, que je rencontrai à quatre lieues de Santa-Cruz de Ténériffe, fut très-poli; avantage inappréciable et très-rare.

Etant partis de Cadix par un vent d'est très-fort, qui ne nous permit pas de prendre une quantité d'eau suffisante, nous relâchâmes à Santa-Cruz de Ténériffe, pour compléter notre provision. Après avoir été examiné, j'obtins la

permission de descendre à terre. J'y ramassai quelques échantillons de minéraux ; ils étaient tous volcaniques et mêlés d'olivine et d'augite.

Nous continuâmes notre route au sud, et nous eûmes pendant quelques jours un vent alisé très-fort; mais ensuite nous éprouvâmes ces calmes si fréquens entre les 7° et 2e degrés de latitude, au nord de la ligne. L'ennui qu'ils nous causaient était un peu dissipé par la chasse que les bonites, réunies en troupes innombrables, faisaient aux poissons volans, au moins aussi nombreux. Notre pêche fut abondante, et notre lest consistant en sel, nous remplîmes nos barriques vides de bonites que nous salâmes. Pendant la nuit, la phosphorence de ces habitans de la mer rendait tous leurs mouvemens visibles; l'on croyait voir des brandons enflammés, lancés de toutes parts avec violence. Au bout de quinze jours environ, ces poissons nous quittèrent, à notre grand regret.

Fatigués et épuisés par la continuité des calmes, tandis que le soleil dardait à plomb sur nos têtes, un vent frais de l'est vint enfin nous soulager. Nous coupâmes la Ligne par le

25ᵉ degré de longitude occidentale, et nous eûmes une traversée heureuse jusqu'à l'embouchure du Rio-de-la-Plata. Long-temps avant de voir la terre, la couleur sale de l'eau, et le grand nombre d'oiseaux de mer, nous firent juger que nous étions entrés dans les eaux de ce grand fleuve.

Un vent impétueux du sud-ouest, appelé *pampero* dans ces parages, nous empêcha d'avancer; il souffla durant plusieurs jours, et nous obligea de mettre constamment en travers. Nous embarquions tant d'eau, qu'à chaque instant nos canots couraient le risque d'être enlevés de dessus le pont; un jour, par la bêtise et la négligence d'un matelot génois, la chambre fut tout à coup à moitié inondée. La bourrasque cessa enfin; un joli vent d'est souffla, et nous fîmes le plus de voiles que nous pûmes.

Après avoir couru au sud-ouest pendant deux jours, nous avons trouvé fond à trente-six brasses, et le second jour, à midi, nous avons eu connaissance des terres hautes de Maldonado, à la distance d'environ neuf lieues, et des îles de Lobos, à quatre à cinq lieues de l'avant. En passant entre la terre et cette île, le vent est devenu très-fort, et peu

de temps après nous nous sommes trouvés dans une position très-critique. La nuit était noire; le vent augmentait; les courans du fleuve étaient violens et irréguliers; nous avions le Banc-aux-Anglais au sud, et l'île Flores à l'ouest-nord-ouest. Le capitaine n'entendait rien à la navigation de ces parages; de sorte qu'au lieu de donner des conseils, je fus obligé de commander. Je fis mettre en travers, avec le moins de voiles, et les plus aisées à manier qu'il fut possible; on sondait sans cesse, et de deux heures en deux heures on virait de bord. La nuit était affreuse; des nuages épais et noirs, qui vomissaient des torrens de pluie, obscurcissaient la lune; des éclairs terribles, des coups de tonnerre épouvantables, ajoutaient à l'horreur de la scène; les lames, à cause du peu de profondeur de l'eau, qui n'était que de sept à huit brasses, ressemblaient à des brisans. Lorsque le jour parut, notre condition ne devint pas meilleure; une brume épaisse ne nous permettait de rien voir au-delà du bâtiment. L'opposition du vent et du courant rendait les vagues encore plus bruyantes. Le tonnerre diminua dans la matinée; mais la pluie et la tempête

continuèrent. Nous n'apercevions aucun objet distinctement; nous avions de chaque côté des rochers et des bancs de sable cachés; enfin nous nous approchions d'une passe qui n'avait pas un mille de largeur, et qu'un courant très-fort et très-variable rendait encore plus périlleuse.

Mes efforts continuels m'avaient presque épuisé, et cependant le capitaine et l'équipage étaient incapables de me laisser prendre un instant de relâche. Il semblait que le danger les eût privés de la raison; ils regardaient avec une apathie craintive et stupide tout ce qui se passait. Quelle différence avec l'activité et l'intrépidité infatigables que les matelots anglais montrent dans des occasions semblables! Je ne pouvais qu'être frappé du contraste. Nous embarquions souvent des lames semblables à des brisans, ce qui mettait dans la nécessité d'avoir constamment la sonde en mouvement. A onze heures du matin, voyant que la profondeur de l'eau diminuait très-rapidement, puisqu'elle n'était plus que de quatre brasses, d'un fond toujours très-dur, je jugeai que nous étions à l'extrémité du Banc-aux-Anglais, et, en conséquence, je fis aussitôt virer de bord et porter la bordée sur l'île Flores. La brume

nous empêcha de faire l'observation méridienne; mais, à trois heures après midi, le temps s'éclaircit, et nous eûmes le plaisir d'apercevoir Monte-Video à quatre lieues de l'avant. Cette vue rendit le courage aux matelots; ils commencèrent à agir avec plus d'intelligence. Nous mîmes toutes nos voiles dehors; mais le vent qui diminuait graduellement, et un courant très-fort qui venait de terre, nous forcèrent, dans la soirée, à mouiller à environ deux lieues du port. La nuit vint; elle fut accompagnée de fortes rafales, qui me firent rester assidûment sur le pont, car les matelots espagnols n'entendent rien aux soins que demande la garde d'un navire quand il est à l'ancre, et ils s'en dispensent volontiers. Aussi ne manquèrent-ils pas de m'accabler de mauvaises plaisanteries, moi et ma nation, à cause du dérangement que je leur causai lorsque je les éveillai pour mouiller une seconde ancre. Ils ne réfléchirent pas que si elle n'eût pas été prête avant qu'ils fussent redescendus dans l'entrepont, nous eussions probablement péri. Après avoir encore essuyé vingt-quatre heures de mauvais temps, nous entrâmes dans le port de Monte-Video.

Les difficultés que j'avais essuyées pour y

arriver semblaient me pronostiquer les désagrémens qui m'y attendaient. Notre destination était pour Buenos-Ayres; mais mon capitaine, qui, à Londres et à Cadix, m'avait assuré qu'il avait, pour la navigation du Rio-de-la-Plata, l'expérience d'un pilote, ne la connaissait pas du tout. Ce fut le motif qu'il allégua pour entrer à Monte-Video. Combien j'eusse été heureux de n'avoir à me plaindre que de son ignorance! Il fit sur mon compte, au gouverneur, un rapport irréfléchi et maladroit. Les matelots affirmèrent que j'étais Anglais, et déclarèrent en même temps que nous avions passé, sous pavillon espagnol, au milieu d'une escadre anglaise. C'en fut assez pour exciter l'avidité du gouverneur. Quoique j'eusse rendu service à la colonie en y apportant une cargaison composée d'objets dont on avait grand besoin, et qui tous avaient payé les droits à Cadix, il me fit arrêter; je fus envoyé prisonnier à bord d'un méchant petit bâtiment de guerre. Ma captivité fut très-rigoureuse. Quoique ma santé eût beaucoup souffert des fatigues du voyage, on me refusa tout ce qui pouvait servir à améliorer mon état. Je ne pouvais avoir que ce que les officiers qui demeuraient à terre me donnaient

en cachette. Dépourvu de lettres de recommandation pour Monte-Video, et privé des moyens de me faire connaître, j'eus le chagrin de voir mes marchandises saisies et mes papiers enlevés pour être examinés. On me somma de faire des déclarations, et de porter témoignage contre moi-même, à des hommes dont l'unique vœu était de découvrir un prétexte pour me trouver criminel. Après quelques interrogatoires et des examens très-sévères, on se convainquit que j'étais parfaitement en règle pour ce qui concernait la douane. On ne put trouver contre moi aucun motif d'accusation; mais on me soupçonnait fortement d'être Anglais, et cela suffisait pour me faire traiter avec toute la rigueur imaginable. Je n'avais pas d'indulgence à attendre du gouverneur ni de ceux qui l'entouraient; ma seule espérance, pour me tirer d'affaire, était dans le consignataire de ma cargaison, à qui j'avais écrit à Buenos-Ayres; mais son arrivée ne produisit aucun bien pour moi. Il se joignit à mes persécuteurs, sachant qu'en donnant caution on lui délivrerait la cargaison. Profitant d'une aussi belle occasion, il vendit mes marchandises, et en retint le produit,

sous prétexte qu'il ne pouvait me le remettre tant que je serais en prison. Cette conduite envers un homme qui avait compté sur son secours, et qui se fiait à ses promesses continuelles pour sortir de peine, prouve que c'était un de ces êtres lâches et abjects qui, dans la société, tiennent le milieu entre l'imbécille et le fripon.

Ma détention aurait vraisemblablement été longue, sans un honnête et obligeant citoyen de Lima, qui avait eu soin de moi pendant ma maladie à Cadix, et qui avait passé sur mon navire. Il était la seule personne que j'eusse la permission de voir. Il s'intéressa tant en ma faveur, qu'une dame âgée, avec laquelle il avait fait connaissance, se décida, en entendant mon histoire, à me procurer la liberté. Elle ne se donna pas de repos qu'elle n'eût trouvé deux cautions qui répondirent de moi pour comparaître quand je serais cité.

Le traitement que j'éprouvai dans ma prison est un des nombreux exemples de la tyrannie du gouverneur Pasqual Ruis Huidobro. Il est reconnu que sa conduite politique tendait entièrement à favoriser les intérêts des Français, et qu'il ne manquait aucune occasion de montrer son attachement à leur cause. Pour le prou-

ver encore mieux, je dirai qu'il faisait détenir dans une prison tous les matelots anglais pris sur des navires ; et, quoique la cour fût munie de grilles doubles et d'une forte garde, il leur en interdisait l'usage. Il ordonnait de les tenir, nuit et jour, enfermés dans une petite pièce dont on n'ouvrait la porte que lorsqu'on leur apportait à manger. Connaissant donc sa sévérité et son antipathie pour les Anglais, je me conduisis avec toute la circonspection possible; mais j'eus le malheur d'encourir son animadversion à l'instant où je m'y attendais le moins, et pour une offense qui n'était pas préméditée. Plusieurs placards, écrits à la main, avaient, par ordre du gouvernement, été affichés en divers endroits de la ville, pour inviter les matelots étrangers à entrer au service espagnol. Rentrant chez moi à minuit, j'aperçus une de ces affiches ; la pluie, qui tombait en abondance, l'avait en partie détachée du mur, et le vent l'agitait en tout sens. Curieux d'examiner le contenu d'un papier qui, durant le jour, avait attiré l'attention de beaucoup de monde, j'achevai de détacher l'affiche, et je l'emportai. Je fus aperçu par un vieil Espagnol nommé Diaz, qui fut tout fier de pouvoir me

faire du mal, quoique je ne le connusse nullement, et que je n'eusse rien fait pour exciter sa méchanceté. A sa requête, le gouverneur donna ordre de m'arrêter. On vint m'arracher de mon lit, et on me plongea de nouveau dans un cachot. Je n'appris que par ouï-dire les accusations que l'on élevait contre moi; elles étaient vagues, incohérentes: on ne me permit pas d'y répondre. Mon affaire fut soumise au vice-roi de Buenos-Ayres. Après six semaines d'une détention rigoureuse, on me rendit la liberté, en me faisant payer une amende de trois cents piastres. Mon avocat, aidé du citoyen de Lima et de la bonne dame dont j'ai déjà parlé, adoucit ma captivité; je reconnais avec gratitude que ces trois personnes firent tout ce qui dépendait d'elles pour rendre ma situation moins désagréable.

Durant le reste de mon séjour à Monte-Video, une autre aventure faillit à me coûter la vie. Etant à la chasse près du promontoire qui fait face à la ville, avec un capitaine américain et une personne établie à Monte-Video, nous fûmes rencontrés par quatre Espagnols. Un de mes camarades, qui s'entretint avec eux à quelque distance de nous, dit, en nous rejoignant,

qu'un de ces Espagnols avait juré que, s'il m'eût trouvé seul, il ne se fût pas fait scrupule de me tirer un coup de-fusil. Je me perdis à deviner la cause de ce propos sanguinaire, car je ne connaissais cet Espagnol que de réputation. C'était un capitaine de milice, qui, lorsqu'il montait la garde à la prison, se conduisait avec une extrême rigueur envers les pauvres Anglais.

Tandis que nous poursuivions notre course, ils arrivèrent au poste des Signaux, à trois mille de distance, et s'y rafraîchirent. Bientôt nous vîmes arriver un cavalier qui nous examina d'un air soupçonneux. Je lui parlai, l'ayant souvent vu auparavant. Il courut au poste des Signaux, et une heure après, cinq cavaliers en sortirent, galopèrent vers nous, nous entourèrent et nous demandèrent nos armes. Nous obéîmes. Un de nous ayant demandé la raison de ce traitement, on lui ordonna de se taire. Au corps-de-garde, nous apprîmes que nous avions été dénoncés comme étant des Anglais embarqués sur un corsaire, et descendus à terre pour faire sauter les magasins à poudre, tuer les bœufs, et piller les habitans. On laissa, après une longue explication, aller l'habitant de Monte-Video; mais l'Américain et moi nous

fûmes gardés à vue, et menacés comme espions. Enfin l'on nous fit comparaître devant l'officier; il nous reconnut, et nous renvoya à cheval à Monte-Video, en nous faisant accompagner d'une personne de confiance.

Le temps que j'ai passé à Monte-Video m'a mis à même de connaître cette ville. Située sur une colline peu élevée, à l'extrémité d'une petite péninsule, elle est entièrement entourée de murs, et assez bien bâtie. Sa population est de quinze à vingt mille âmes. Le port, quoiqu'il y ait peu d'eau, et qu'il soit entièrement ouvert au Pampero, est le meilleur du Rio-de-la-Plata. Le fond en est de vase molle et profonde. Quand le vent souffle pendant quelque temps du nord-est, les navires qui tirent plus de douze pieds d'eau sont souvent échoués pendant plusieurs jours : ainsi ce n'est pas un bon port pour les navires de trois à quatre cents tonneaux.

On voit à Monte-Video peu de bâtimens considérables. La plupart des maisons n'ont qu'un étage; le plancher est carrelé : elles sont peu commodes. Sur la place est la cathédrale, édifice assez joli, mais placé de travers. Vis-à-vis se trouve un autre édifice, dont la moitié

est occupée par le *Cabildo*, ou hôtel-de-ville, et l'autre par une prison. Les rues, n'étant point pavées, sont, suivant le temps qu'il fait, couvertes de poussière ou de boue. Dans les sécheresses, le manque d'un aqueduc se fait vivement sentir, puisque la source qui fournit l'eau est à deux milles de distance.

Les vivres y sont en grande quantité et à bon marché; le bœuf surtout y abonde, et, quoiqu'il soit rarement beau ou gras, il fait d'excellent bouillon. Cependant les meilleurs morceaux ne sont que passables, car ils ne sont pas du tout tendres. Le cochon n'est pas mangeable. La viande y est, au reste, en telle profusion que, tout autour de la ville, jusqu'à deux milles de distance, on rencontre des os et des morceaux de chair crue qui servent de pâture à des troupes innombrables de goëlands, et qui, pendant l'été, engendrent des myriades de mouches. C'est un grand désagrément pour les habitans, qui sont obligés, à table, d'avoir continuellement un ou deux domestiques occupés à chasser, avec des balais de plume, ces hôtes incommodes de dessus les plats.

Malgré les tracasseries répétées et les mauvais traitemens que j'ai essuyés à Monte-Video,

et que j'attribue d'ailleurs au gouverneur et aux personnes agissant sous son influence, je dois aux habitans, et surtout aux Créoles, la justice de dire qu'ils sont humains et bons, quand ils ne se laissent pas dominer par les préjugés politiques et religieux. J'ai reçu de plusieurs des services qui, certes, étaient bien désintéressés, et je n'ai aperçu, en général, aucune disposition à me nuire ni à me tourmenter. Leurs habitudes ressemblent beaucoup à celle des Espagnols d'Europe, et paraissent provenir de l'union singulière de deux dispositions contraires, mais non incompatibles, l'indolence et la tempérance. Les femmes sont généralement affables et polies, aiment extrêmement la toilette, et ont dans leur mise beaucoup de propreté et d'élégance. Elles ont, chez elles, adopté l'habillement anglais; mais quand elles sortent, c'est ordinairement en robe noire, et toujours avec un grand voile ou mantille. Elles ne vont à l'église qu'avec des vêtemens de soie noire, garnis de larges franges. Elles aiment singulièrement la conversation; leur vivacité naturelle les y rend très-propres; et elles font grand accueil aux étrangers.

Le principal commerce de Monte-Video

consiste en cuirs, suif et bœuf séché. On envoie les deux premiers objets en Europe; le troisième est expédié aux Indes Occidentales, et notamment à la Havane. On y embarque quelquefois du cuivre brut du Chili en morceaux carrés, et une herbe appelée matté. Elle vient du Paraguay, et son infusion est une boisson aussi en usage dans ces contrées que le thé en Angleterre.

Cette ville n'était pas dans l'opulence avant que les Anglais en eussent pris la garnison; mais l'échec qu'ils ont éprouvé à Buenos-Ayres, et les pertes que des spéculations mal combinées et imprudentes ont causées à nos négocians, ont beaucoup enrichi ce pays. Avant l'expédition du Rio-de-la-Plata, on s'était imaginé, en Angleterre, qu'en y envoyant des marchandises, on ferait des profits immenses. L'expérience a prouvé le néant de ces espérances: la plupart des spéculateurs ont éprouvé des pertes énormes; il a souvent fallu essuyer des procès ruineux, soit avec la douane, soit avec les particuliers. Une fois entamés, on pouvait regarder les marchandises comme confisquées. Dans le cas où elles étaient déposées, avant que telle ou telle question eût été décidée, on n'en

obtenait la restitution qu'en en perdant la moitié. Elles étaient fréquemment volées dans les magasins ; on ne pouvait raisonnablement accuser de ce méfait que le consignataire, que l'on voyait s'enrichir très-promptement, quoiqu'il n'eût que peu de cargaisons à son adresse. Peu satisfait du gain que lui rapportait sa commission, il se faisait rarement scrupule de profiter des avantages que lui donnait la possession des marchandises, et de favoriser ses propres intérêts aux dépens de ceux de son correspondant. La crainte d'un procès ne pouvait être qu'un faible obstacle pour l'arrêter ; car, dans les cours de justice espagnoles, de même que dans celles des autres pays, un habitant du lieu et un étranger sont rarement sur un pied égal. D'autres circonstances ont aussi contribué à enrichir les habitans de Monte-Video. Un fait certain, que j'ai ensuite été à portée de vérifier, c'est que les importations des Anglais s'y sont élevées à la somme d'un million et demi sterling. Quand Monte-Video fut rendu aux Espagnols, une bien petite quantité de ces marchandises fut rechargée pour le Cap-de-Bonne-Espérance et pour les Antilles ; le reste fut laissé aux Espagnols, au prix qu'ils voulurent

en donner. Leurs denrées augmentant de valeur dans la même proportion que nos marchandises baissaient, ceux qui avaient spéculé gagnèrent considérablement. Tel propriétaire de marchandises anglaises les vendit à cinquante pour cent de bénéfice, aussitôt que la place eut été évacuée.

Le climat de Monte-Video est humide. En juin, juillet et août, qui sont les mois d'hiver, on éprouve quelquefois des tempêtes, et dans cette saison l'air est généralement vif et perçant. En été, la sérénité de l'atmosphère est fréquemment troublée par des orages, durant lesquels le tonnerre gronde d'une manière épouvantable; ils sont précédés d'éclairs affreux, qui souvent causent beaucoup de dommage aux navires, et suivis de torrens de pluie qui quelquefois anéantissent les moissons. La chaleur est incommode, et le devient davantage pour les étrangers, par les essaims de mousquites, si nombreux que tous les appartemens en sont infestés.

Le sol de la ville est de granite. Le feldspath de cette roche est généralement d'un blanc laiteux opaque, en état de décomposition; on en trouve en quelques endroits de couleur de chair,

et cristallisé. Le mica est presque toujours en grandes plaques feuilletées, et en plusieurs endroits imparfaitement cristallisé. Il est évident que l'énorme quantité de vase qui remplit le port, et qui forme les bancs du fleuve, ne peut pas provenir de cette roche. La haute montagne située de l'autre côté de la baie, vis-à-vis de la ville, et sur laquelle on a élevé un phare, est principalement composée de schiste argileux en couches perpendiculaires à l'horizon. La texture de cette substance ressemble beaucoup à celle du basalte, mais sa fracture est moins conchoïde. Elle se décompose en une espèce de wacke imparfaite, et définitivement en une argile ferrugineuse. On observe, en différentes parties de la montagne, des lits d'argile d'où coule beaucoup d'eau.

Les environs de Monte-Video sont agréablement diversifiés par de petites collines qui s'élèvent en pente douce, et par de longues vallées qu'arrosent de jolis ruisseaux. Mais l'aspect qu'ils offrent est rarement animé par le spectacle de l'agriculture. A l'exception des jardins des principaux habitans, on voit peu de terreins enclos. Il en est de même dans le pays au nord-est de la ville, où le paysage

manque de bois qui compléteraient sa beauté. On n'aperçoit quelques arbres que sur les bords du Riachuelo; leurs bois servent à la construction des chaumières et au chauffage. A dix lieues environ de Monte-Video, on trouve un joli ruisseau appelé le Louza. Ses rives invitent le cultivateur à venir les planter; tout fait présumer qu'elles fourniraient, en grande abondance, de très-beaux bois (1). Le manque presque absolu de cet objet de première nécessité cause à Monte-Video de grands inconvéniens et de fortes dépenses. Le bois pour les travaux mécaniques y est extrêmement rare, et les planches y sont si chères, qu'à peine y voit-on une maison dont le plancher soit en bois (2).

(1) J'y trouvai la menthe, le carvi, et d'autres herbes aromatiques, qui y croissaient sauvages et avec la plus grande force. La couche de terre végétale y était au moins de six pieds et demi.

(2) On peut comparer avec les détails donnés sur Monte-Video, par notre voyageur, ceux que l'on trouve dans le tome I du *Voyage aux Iles Malouines, par Pernety*, pag. 244-356; dans le *Voyage autour du Monde, par Bougainville*, t. I, pag. 22, etc.; et dans le *Voyage d'Azara au Paraguay*, t. II, pag. 330, etc. Ces trois ouvrages offrent aussi des plans et une vue de cette ville. (*Note du Trad.*)

CHAPITRE II.

VOYAGE à Barriga-Negra. — Minéralogie du pays. — Pierre à chaux, et manière de la brûler. — Gros bétail. — Péons. — Chevaux. — Etat défectueux de l'agriculture. — Mœurs des habitans. — Leur manière de se vêtir. — Animaux sauvages. — Les Anglais prennent Monte-Video. — L'auteur y retourne.

LORSQUE l'expédition anglaise, commandée par le général Beresford, entra dans le Rio-de-la-Plata, l'on donna ordre de me renfermer de nouveau; mais mon avocat m'obtint la permission d'aller dans l'intérieur du pays, à condition que je me tiendrais à quarante lieues de distance de Monte-Video. Ce changement de demeure sembla, dans le premier moment, m'enlever toute espérance d'obtenir ma liberté, et me menacer de nouveaux dangers; mais je retirai quelque consolation des offres généreuses que me fit un brave et digne Espagnol, nommé don Juan Martinez. Il me proposa d'aller vivre dans sa propriété, qui, située environ

à cinquante lieues de la lagune Mini, se trouvait à la distance prescrite par l'ordre qui me concernait, m'assurant en même temps qu'il me prenait sous sa protection. Une retraite si éloignée et si peu fréquentée ne présentait pas à mon imagination beaucoup d'amusemens propres à distraire l'ennui de mon bannissement; mais elle me laissait au moins la perspective de pouvoir faire à mon aise des courses minéralogiques, et de m'occuper à loisir de mon étude favorite.

L'aspect sauvage et solitaire du pays fut ce qui occupa principalement mon attention durant mon voyage. A vingt-cinq lieues environ, au nord-est de Monte-Video, j'observai une chaîne de montagnes granitiques, qui couraient à peu près du nord au sud, dans une direction irrégulière. Depuis ce point, le pays prend graduellement une apparence âpre et raboteuse. Le mica est très-commun le long de la route; dans quelques endroits on voit beaucoup de quartz : j'en ramassai sur une colline plusieurs cristaux détachés. Les ravines de ce désert pierreux, et les rives boisées des rivières, offrent une retraite à beaucoup d'animaux féroces, tels que les jaguars, auxquels on donne

ici le nom de lions, de tigres et d'onces. On y rencontre aussi un grand nombre de chiens sauvages, qui se multiplient au milieu des rochers, et qui quelquefois causent des dégâts considérables parmi les jeunes bestiaux. Les fermes de ce district comprennent, la plupart, des espaces de terre de vingt à trente milles de long, sur dix à quinze de large, arrosés par de jolis ruisseaux; on y élève d'immenses troupeaux. On calcule que chaque lieue carrée nourrit quinze cents à deux mille têtes de bétail.

Environ à quarante lieues de distance de Monte-Video, dans la direction indiquée plus haut, la chaîne de montagnes diminue graduellement, et finit par disparaître; le pays s'ouvre à gauche; il est agréablement entrecoupé de nombreux ruisseaux. Après en avoir traversé plusieurs, nous arrivâmes à la source d'une petite rivière appelée Polancos, qui, plus bas, prend le nom de Barriga-Negra; elle y reçoit plusieurs petits torrens, et, dans un cours de dix lieues, est grossie par quelques autres. Devenue ainsi une rivière considérable, à peu près comme le Trent à Gainsborough, on la nomme le Godoy; mais, en entrant sur le terri-

toire portugais, elle change encore de dénomination, et sous celle de Sebollati, va se jeter dans la lagune de Mini. Près du confluent de deux ruisseaux qui forment le Barriga-Negra, est situé un grand four à chaux, appartenant à don Juan Martinez. Je fus reçu dans sa maison avec une bonté et une cordialité qui me mirent à l'instant à mon aise, et qui m'inspirèrent des sentimens de reconnaissance, dont la vivacité s'accrut de jour en jour.

Ainsi fixé dans ma nouvelle habitation, je me mis à faire des excursions dans le district voisin et dans les cantons situés plus loin. On peut en général donner au pays le nom de pierreux et de montagneux; cependant les montagnes ne sont pas plus hautes que celles du Derbyshire. On n'y aperçoit aucune trace de substances volcaniques, ni d'alluvion. Le roc solide se montre souvent à la surface, et, en plusieurs endroits, s'élève en masses de différentes dimensions. Les montagnes et les rochers sont souvent de granit; on n'y a, jusqu'à présent, découvert aucune veine métallique; mais on y trouve assez fréquemment épars, à sa surface, des fragmens de beau jaspe rouge et jaune, de calcédoine et de quartz. On rencon-

tre aussi quelquefois des pierres du genre de l'asbeste, et de pauvres échantillons d'oxide de fer. Les bases de plusieurs montagnes granitiques, de forme conique, sont recouvertes de calcaire primitif, suivant les apparences, et d'un bleu obscur; il est en couches minces. Je trouvai dans cette substance des filets de spath calcaire, et quelquefois des pyrites cristallisées. Dans la partie voisine de la maison il y a une plaine d'environ un demi-mille carré, dont la surface est couverte de pierres calcaires blanches, en morceaux détachés. La texture en est très-serrée; mais, comme on en juge la qualité inférieure à celle du calcaire bleu, on ne la convertit pas en chaux. Les sommets de ces montagnes ne sont jamais calcaires, excepté dans une chaîne dont l'apparence singulière m'engagea à la suivre aussi loin que je le pourrais. Le calcaire de ces cimes est serré et compacte, uni à du quartz transparent, de forme tabulaire, disposé en quelque sorte en couches perpendiculaires à l'horizon, de manière qu'il présente à l'œil une suite de dalles debout, et assez ressemblantes aux pierres tumulaires d'un cimetière de campagne. Cette chaîne singulière paraît commencer à une montagne de

forme très-extraordinaire, se prolonge environ à deux milles, en traversant deux à trois vallées, et se termine dans un ravin d'une profondeur considérable. Je n'aperçus dans cette roche aucun vestige de cristallisation calcaire (1). Une chose assez remarquable, c'est que les cavités qui se trouvent quelquefois entre les couches donnent asile à des reptiles, notamment à des serpens à sonnettes. L'ouvrier employé par M. Martinez à lui procurer les pierres à chaux, détruisit en quelques semaines plus de vingt-sept de ces serpens.

On détache la pierre à chaux au moyen du levier et de la pince, et on l'apporte en grandes dalles au four, où on la brise en morceaux de dimension convenable; on se sert de bois pour la brûler. Les fours sont vastes, mais si mal construits, que la calcination est très-lente et fatigante. Quand la chaux est éteinte, on la mesure, on la met dans des sacs faits de cuir vert, et on l'envoie dans de grandes charrettes

(1) A Minas, petite ville de l'intérieur, à dix lieues de Maldonado, on me dit qu'il y avait une mine de plomb dans de la pierre calcaire. On m'envoya un morceau de cette substance; elle était couleur de chair, granulaire, et d'une texture serrée.

traînées par des bœufs, principalement à Colonia, à Monte-Video et à Buenos-Ayres.

Barriga-Negra est éloigné d'environ cent soixante milles au nord-est de Monte-Video, de cent vingt milles de Maldonado, et de quatre-vingt-dix milles de la ville de Minas. Le pays d'alentour est montueux, bien arrosé, et ne manque pas de bois; les bords des ruisseaux sont couverts d'arbres dont la hauteur est rarement considérable, parce que les plantes grimpantes, en s'entrelaçant dans leurs pousses, entravent leur croissance, et forment des halliers impénétrables. On voit dans ce canton de ces grands pâturages destinés à élever le gros bétail; plusieurs en contiennent de soixante mille à deux cent mille têtes. Les bœufs sont gardés par des gens du Paraguay, appelés *péons*, qui vivent dans des cabanes bâties exprès, et placées à des distances convenables. On confie dix mille bêtes à quatre ou cinq péons; l'emploi de ceux-ci est de rassembler les animaux le matin et le soir, et, une ou deux fois le mois, de les faire aller dans des parcs, où on les retient une nuit: de cette manière on les apprivoise bientôt, et si bien, que jamais je n'ai vu, dans un si grand nombre, une bête mé-

chante ou vicieuse. On ne s'attache qu'à multiplier le bétail; on ne fait ni beurre, ni fromage, et à peine emploie-t-on le lait comme aliment. Les péons ne mangent que du bœuf, presque toujours sans pain, et souvent sans sel. Ce régime engendrerait probablement des maladies, si l'usage fréquent de l'herbe du Paraguay, qu'ils prennent en infusion, ne corrigeait ce qu'il a de nuisible.

Les habitations des péons sont, en général, très-misérables. Les murs en sont formés par quelques pieux fichés verticalement en terre, entrelacés de branchages, et enduits de terre à l'intérieur et à l'extérieur; le toit est couvert de longs brins d'herbe et de joncs. La porte est une claie, ou bien un cuir vert étendu sur des perches, et mobile à volonté. Les meubles de ces cabanes consistent en des crânes de chevaux qui servent de siéges, et un cuir étalé à terre pour se coucher. Le principal et peut-être le seul ustensile de cuisine est une verge ou broche de fer, fichée en terre dans une position oblique, de manière à être inclinée au-dessus du feu. Quand le morceau de bœuf est embroché, on le laisse rôtir jusqu'à ce que la partie placée du côté du feu soit assez cuite:

alors on fait faire un tour à la broche, et on répète cette manœuvre jusqu'à ce que le tout soit cuit. Par cette manière de rôtir, le jus qui coule de la viande sert à donner plus de force au feu, et ces gens semblent croire qu'il n'est pas bon à autre chose. La viande étant naturellement maigre et dure, on conçoit que cette façon de la préparer la transforme en une espèce de galette sèche, peu appétissante pour un Européen. Le combustible est si rare dans certains cantons, que l'on y supplée par un expédient singulier. Comme on n'élève les jumens que pour donner des poulains, et qu'on ne les dresse jamais au travail, elles se multiplient dans une proportion excessive; souvent on en tue tout un troupeau, et leurs cadavres, à l'exception de la peau et de la queue, servent à faire du feu.

La plupart des péons viennent du Paraguay; et, chose assez singulière, on trouve peu de femmes parmi ceux qui sont établis ici. On peut, dans cette partie du pays, voyager plusieurs jours sans apercevoir une femme, ou même sans entendre sa voix. C'est sans doute à cette circonstance que l'on peut attribuer l'absence totale de contentement que l'on observe

dans l'habitation de ces misérables, ainsi que l'apathie sombre qui se manifeste dans leur caractère et leurs habitudes. La maîtresse d'un pâturage vient quelquefois y passer quelques mois; mais, pendant son séjour, il faut qu'elle vive très-retirée, à cause des conséquences terribles auxquelles elle pourrait être exposée.

On a souvent décrit la manière adroite avec laquelle ces péons prennent les bestiaux, en leur lançant un nœud coulant, ou lacet, mais aucun discours ne peut peindre convenablement leur agilité en cette occasion. Ils lancent ce lacet avec une précision qui produit un effet égal, soit qu'ils courent au grand galop, soit qu'ils restent à la même place. Pour prendre les chevaux, ils se servent aussi de boules attachées à des lanières de cuir : cette méthode est encore plus sûre que l'autre. Ils ne manquent guère leur coup que dans les essais qu'ils font pour acquérir une habileté consommée.

Leur manière de dresser les chevaux et les mulets à traîner des chariots légers, des voitures, etc., est simple et assez singulière. Ils n'emploient point de harnois; ils placent sur le dos de l'animal une petite selle ou un coussinet, qu'ils fixent autour du corps avec une

sangle, puis ils attachent une longe de cuir à un des côtés de la sangle; de sorte que l'animal, marchant en avant dans une direction un peu oblique, a ses jambes dégagées du harnois, et tire avec une aisance et une agilité qui surprennent beaucoup un étranger. Ils usent d'une invention pareille pour prendre les bestiaux. Le péon fixe une extrémité de son *lazo* ou lacet à la sangle de son cheval, qui apprend bientôt à se placer dans l'attitude convenable pour tirer le bœuf pris par le cavalier, et qui, si celui-ci met pied à terre, maintient la lanière tendue.

Les chevaux de ce pays sont très-courageux, et exécutent des corvées presque incroyables. Ils ne travaillent guère plus d'une semaine de suite; après quoi, on les envoie dans le pâturage pour plusieurs mois. L'herbe est leur unique nourriture, et leurs maîtres les traitent avec une dureté et une brutalité excessives. On les fait fréquemment galoper, jusqu'à ce que leur feu soit entièrement amorti, et qu'ils tombent de fatigue et d'épuisement; leur lourde bride à l'espagnole suffit seule pour les faire souffrir. On ne les ferre jamais. Les sangles des selles sont assez curieuses : on les fait, en général, avec des morceaux de cuir vert ou des tendons

du cou. La partie du milieu a vingt pouces de large; elle est terminée, à chaque extrémité, par un anneau de fer. Une de ces extrémités tient, par son anneau, à la selle; à l'autre côté de la selle est attaché un troisième anneau avec une courroie ployante, qui, passée trois à quatre fois dans cet anneau et dans celui de la sangle, donne au cavalier une grande facilité pour la tirer, et le met en état de sangler la selle si solidement que, pour la maintenir en place, il n'y a pas besoin de croupière, dont on ne se sert jamais.

Le prix d'un cheval dressé est ici de cinq à sept piastres. Le bétail à corne, en bon état, par troupeau de mille, vaut deux piastres par tête; une jument, trois réaux. Les moutons sont très-rares, on n'en mange jamais; quelques familles en élèvent uniquement pour leur laine dont on fait des matelas. Il est très-remarquable que, dans les cantons reculés de l'intérieur, où il n'existe pas d'établissement, le bétail est d'un brun sale, foncé, excepté une petite portion du ventre qui est blanche; tandis que ces mêmes animaux, réduits à la domesticité, produisent une génération dont la couleur est plus claire, et souvent même tachetée. Les beaux

troupeaux élevés dans cette partie du pays, ont souvent inspiré aux Portugais la tentation de faire des incursions pour en enlever. Comme des passages bien ouverts et commodes donnent entrée dans le pays, du côté de la frontière, ainsi qu'au nord du Rio-de-la-Plata, ces violations de territoire ont été poussées à un degré prodigieux. Elles furent si fréquentes à une certaine époque, qu'il devint nécessaire d'envoyer des détachemens militaires sur les frontières pour s'y opposer.

Un étranger, en jetant un coup d'œil général sur ce pays, ne peut s'empêcher d'observer avec regret qu'autant la nature a été prodigue de ses dons envers lui, autant les habitans ont mis de négligence à les améliorer. Les bords des rivières abondent, par exemple, en argile excellente et en bois, et rien de plus rare néanmoins que de rencontrer un terrain, même un jardin bien enclos. On choisit généralement pour la culture les terrains situés près d'un ruisseau qui en borne un côté, et quelquefois deux; le reste est clos de la manière la plus grossière et la plus bizarre. On laboure avec deux bœufs attachés à un morceau de bois courbé, d'environ quatre pouces de diamètre,

et pointu à son extrêmité. Quand la terre a été retournée, on seme le froment, sans l'avoir nettoyé. Quand il pousse, jamais on ne le sarcle; de sorte que toutes les mauvaises herbes qui croissent en même temps, et dont la végétation est superbe, l'empêchent de bien mûrir. On cultive de même le maïs, les haricots, les melons. Quand le froment est mur, on le fauche, et on le ramasse en gerbes. On forme alors avec des peaux et des pieux une clôture autour d'un espace de cent cinquante à deux cents pieds de diamètre, et l'on place au centre de cette aire cent à deux cents gerbes en tas, les épis tournés en dehors, autant qu'on le peut. On en fait tomber une petite quantité vers la circonférence du cercle, et on lâche dans l'intérieur une troupe d'environ vingt jumens, qui, n'étant pas apprivoisées, s'effraient aisément, et galopent de tous côtés. On les fait, à coups de fouet, rester dans ce parc pendant quatre à cinq heures, jusqu'à ce que le grain soit chassé hors de l'épi, et que la paille soit entièrement brisée. Alors on apporte d'autres gerbes, et on fait entrer d'autres jumens; puis on répète l'opération jusqu'à ce que tout le tas soit brisé, et que la paille soit réduite en morceaux aussi petits que ceux

qui contiennent les épis. On laisse le blé en cet état, en attendant qu'il souffle un vent assez fort, et alors on vanne avec des paniers que l'on remplit de grains mêlés de paille; et, après les avoir élevés à huit pieds au-dessus du sol, on les retourne pour les vider. Le courant d'air chasse la paille, et le grain tombe à terre. On termine l'opération par mettre le blé dans des sacs de cuir vert, que l'on coud pour les fermer. Dans cet état on l'envoie dans les ports de mer, où l'on en fabrique de grandes quantités de biscuit pour les navires. On conçoit que, par la manipulation défectueuse que je viens de décrire, il se perd une quantité considérable de grain; une partie est écrasée, et l'autre se mêle à la terre qui ne peut être enlevée par le vent.

Le climat et le sol sont également favorables pour la culture des raisins, des pommes, des pêches, en un mot de tous les fruits des pays tempérés; néanmoins on n'en voit presque pas. La pomme de terre y prospérerait si on l'y introduisait; mais, quoi qu'on ait pu dire pour en recommander la culture, le peuple a une aversion décidée pour ce végétal, ainsi que pour tout ce qui peut tendre à améliorer ses moyens

de subsistance : il semble ne souhaiter rien au delà de ce qui est strictement nécessaire pour exister. En effet, l'état social de ces gens affaiblit les liens qui attachent l'homme au sol sur lequel il a l'habitude de vivre. Les péons, amenés du Paraguay encore enfans, atteignent l'âge de la virilité dans un état de servitude, et sans connaître les douceurs de la vie en famille. Alors ils vont ordinairement chercher de l'emploi, le long des côtes où l'argent est plus abondant. Ce sont en général des hommes honnêtes et bons; mais sujets, d'après leur manière d'être, à devenir joueurs et ivrognes (1), tout comme ceux de

(1) Ils ont tant de propension au jeu, qu'ils ont presque toujours des cartes dans leur poche, et que, quand l'occasion se présente, ils forment des parties, et vont dans un endroit convenable, où l'un d'eux étend à terre son *poncho*, ou manteau, en guise de table. Celui qui a perdu son argent joue ses habits, et le jeu continue jusqu'à ce que l'un d'eux s'en aille tout nu. Cette mauvaise habitude conduit souvent à des résultats funestes. Je vis un jour deux péons jouer après la messe, tout près d'une église ; le prêtre, en sortant, ayant donné un coup de pied dans les cartes, pour faire finir le jeu, un des péons se leva et lui parla ainsi : « Mon père, je vous obéirai, comme prêtre ; « mais, » ajouta-t-il en lui montrant son couteau,

la classe supérieure, dont un grand nombre finit par être la victime de ces vices. Le relâchement des lois multiplie les maux qui résultent de cet état de choses. Dans le cas de meurtre même, l'assassin a peu à craindre, s'il peut s'échapper à vingt ou trente lieues. Il termine là ses jours dans l'obscurité, et jamais n'est traduit devant les tribunaux. Je ne sais si ce manque de vigilance, de la part des cours de

« gardez-vous de troubler nos amusemens. » L'ecclésiastique, qui connaissait le caractère déterminé de ces hommes, s'éloigna au plus vite.

Une autre fois, des péons jouaient avec un caporal espagnol, dans la cour d'une prison; une dispute s'éleva: ce dernier tira l'épée contre son adversaire désarmé, qui fut blessé si dangereusement au bras, que le lendemain il fallut lui faire l'amputation.

Un péon qui a été heureux au jeu, court à Monte-Video, et s'y habille de neuf dans la boutique d'un fripier. Tandis qu'il examine les objets qu'il a demandés, il fait sur le comptoir, avec son argent, autant de piles séparées qu'il a de choses à acheter; ensuite il se retire dans un coin, et s'habille. Un de ses camarades, moins heureux, l'accompagne toujours, examine les vêtemens dont il se dépouille, et s'ils sont meilleurs que les siens, il s'en revêt. Après avoir passé quelques jours dans la fainéantise, le péon retourne chez lui pour se faire voir avec son nouvel habit.

justice, n'est pas ce qui tente ce grand nombre de fugitifs qui viennent ici chercher un asile. Quelques-uns sont des Espagnols d'Europe bannis pour leur crime, ou bien des déserteurs. Ils fuient dans l'intérieur du pays, où ils trouvent presque toujours un de leurs compatriotes qui leur donne de l'emploi, souvent au péril de sa vie. Leur mauvais exemple pervertit le jeune Créole qui devient la proie des passions violentes, engendrées et nourries par l'habitude de l'ivrognerie.

L'habillement de ces gens est tel qu'on peut l'attendre de leur indolence et de leur pauvreté. Ils ne portent ni bas ni souliers; et, comme ils vont très-rarement à pied, ils n'ont guère besoin d'être chaussés. Quelques-uns, et surtout les péons, se font des espèces de bottes avec la peau crue des jeunes chevaux. Quand ils ont tué l'animal, ils coupent la peau de la cuisse, à dix-huit pouces au-dessus de la jambe; ensuite ils l'étendent et l'apprêtent jusqu'à ce que les poils tombent, et qu'elle devienne toute blanche. La partie inférieure qui couvrait la jointure forme le talon, et l'extrémité est liée en un paquet pour couvrir les orteils. Quand ces bottes sont neuves, elles ont une

apparence agréable. Le reste de l'habillement est composé d'un pourpoint, porté par les individus de tous les rangs, et aussi d'une chemise et de caleçons de coton grossier, qui viennent du Brésil. Les enfans vont en chemise jusqu'à l'âge de cinq à six ans ; leur éducation est peu soignée, et se borne aux premiers rudimens de l'instruction. Un homme, en état de lire et d'écrire, est regardé comme possédant toute celle qu'il peut désirer.

Parmi les nombreux avantages que la nature a départis à ce district, on doit compter les fréquentes chutes d'eau des ruisseaux et des rivières, qui pourraient être très-utiles pour des mécaniques, si la population était plus nombreuse et plus instruite. J'ai déja dit que plusieurs de ces ruisseaux, après s'être joints aux diverses branches du Godoy, vont se jeter dans la lagune de Mini. Ceux qui sortent du côté opposé de la montagne se dirigent au nord, et vont par le Riachuelo et le Rio-de-Santa-Lucia, porter leurs eaux au Rio-de-la-Plata.

On peut juger du défaut de culture de ce vaste territoire, par le grand nombre et les diverses espèces d'animaux sauvages qui y vivent. Les tigres, les onces et les lions y sont com-

muns. Les premiers sont des animaux lourds et paresseux. Leur proie principale est le jeune bétail; ils en trouvent en si grande abondance, qu'ils attaquent rarement l'homme : voilà pourquoi ils ne sont pas dangereux pour le voyageur à cheval (1), à moins qu'il ne s'approche,

(1) Parmi les exemples de courage donnés par les habitans de cette contrée, on cite celui d'une femme, qui, en effet, est réellement extraordinaire : c'était une mulâtresse des environs de Barriga-Negra. Accoutumée dès son enfance à monter à cheval, elle se glorifiait de son habileté aux exercices propres aux hommes, tels que prendre les animaux avec le lacet, les tuer, etc. ; elle était d'une structure masculine, se louait pour remplir tous les emplois d'un péon, et s'en acquittait à merveille ; elle était surtout connue pour monter de préférence les chevaux les plus vifs, qu'elle faisait courir au grand galop. Un jour qu'en revenant de travailler, elle traversait un ruisseau, elle aperçut, à peu de distance, un grand tigre ; surprise de ce que l'animal ne s'enfuyait pas, ce qui arrive généralement quand il voit quelqu'un à cheval, elle s'en approcha, en détournant néanmoins de lui la tête de son cheval, pour être prête à fuir, s'il faisait un bond. Il continuait à rester immobile et à ne pas la voir. Alors, supposant qu'il était entièrement occupé d'un objet qu'il guettait, elle fit une pause de quelques minutes, puis elle poussa son cheval à reculons, jusqu'à ce qu'elle fût à cinquante

par mégarde du repaire où une femelle est avec ses petits. L'once a à peu près le même caractère; mais le lion passe pour être moins méchant que les deux autres. Il y a un animal du genre du cochon, appelé le cochon des bois, qui porte sur son dos un trou d'où s'exhale, quand on le poursuit de près, un puanteur insupportable. Si, lorsqu'on a tué l'animal, on enlève aussitôt cette partie, sa chair est bonne à manger; mais sans cette précaution, l'odeur désagréable se communique à tout le corps (1). Les cochons domestiques ne sont pas bons; ils mangent tant de chair de bœuf, que la leur est dure et coriace. Le zorille, dont la peau est rayée de noir et de blanc, et qui lance, quand on le poursuit, une liqueur d'une fétidité inconcevable, aime beaucoup les œufs et la volaille.

pieds du tigre, à qui elle lança son lacet si adroitement, qu'elle le prit par le cou et courut au galop, en l'entraînant après elle. Arrivée à une distance assez considérable, elle jugea qu'il était mort, descendit de cheval, l'écorcha, et apporta chez elle la peau en trophée. L'animal était de la grosseur d'un veau de six semaines. Cet exploit, dont on parla long-temps dans le voisinage, me fut conté par la mulâtresse elle-même.

(1) C'est le pecari, ou tajacu (*sus tajassu*).

Quand il entre dans une maison, l'on se dépêche d'en sortir, et on l'y laisse aussi long-temps qu'il lui convient d'y rester, parce que l'on sait que le moindre effort pour le chasser exposerait à la nécessité d'abandonner pour toujours l'habitation. Les aigles gris et bleus, et d'autres oiseaux de proie, sont très-nombreux. On y voit aussi des troupes considérables de perroquets, de pigeons, de grandes perdrix rouges, de petites perdrix, de canards et de dindons sauvages. Les autruches de la grande espèce y sont fréquentes; elles sont si alertes, qu'un homme monté sur un bon cheval, ne peut les approcher que par surprise. On dit qu'un coup de leur aile est d'une force prodigieuse (1).

Les nombreuses troupes de petits daims procureraient de l'amusement à quelqu'un qui aimerait la chasse, si les chiens étaient bons; mais on ne prend aucun soin d'en améliorer la race. Les rivières nourrissent des tortues et d'autres animaux amphibies, et surtout des poissons très singuliers et très-laids qui ne sont pas très-bons à manger.

Je passai six mois dans ce canton reculé,

(1) C'est le touyou (*struthio americanus*).

menant une vie assez monotone, mais paisible et tranquille. J'étais moins un prisonnier qu'un hôte comblé d'égards, dans la maison d'un homme exerçant noblement l'hospitalité. Grâces à sa bonté, je faisais chaque jour des incursions dans le pays. Plus mon séjour chez M. Martinez se prolongeait, plus il redoublait de bonté et de complaisance, et plus sa famille s'efforçait de me rendre mon exil agréable. Mais un événement qui me fit concevoir l'espérance d'une prompte délivrance, détruisit pour quelque temps l'harmonie qui régnait entre mon protecteur et moi. Je veux parler de la prise de Monte-Video par les Anglais, commandés par sir Samuel Auchmuty.

Dès que j'en appris la nouvelle, je priai M. Martinez de me mettre en liberté, parce que je ne me regardais plus comme prisonnier. Il eut l'air surpris de ma demande, et me fit entendre que j'étais toujours prisonnier, parce que, quoique je ne fusse pas actuellement à Monte-Video, j'étais encore au pouvoir et sous la juridiction du vice-roi de Buenos-Ayres. La prise de Monte-Video avait tellement troublé ce brave homme, qu'il évita toute communication avec moi. On me conseilla de m'échapper; mais je

fus retenu par la crainte de blesser vivement un homme qui m'avait traité en frère. J'engageai sa femme à intercéder pour moi, et à lui insinuer qu'à mon retour à Monte-Video, je pourrais lui être utile. Il rejeta fortement la proposition, et défendit qu'on parlât davantage de ce sujet. Pensant alors qu'il n'avait pas de raison de me refuser ma liberté, je me déterminai à me la procurer. Après avoir délibéré quelques jours, et consulté deux hommes qui m'avaient entretenu de ce projet, je me décidai. Je leur donnai six onces d'or pour se procurer des chevaux et tout ce qui était nécessaire pour effectuer notre fuite. La nuit fixée, tout était prêt; mes guides m'attendaient. Ce moment fut un des plus affligeans de ma vie. Je réfléchissais avec douleur qu'en essayant de recouvrer ma liberté, j'avais l'air d'abuser de la confiance d'un homme d'honneur, qui avait tout fait pour mériter mon amitié. Troublé par ces émotions, et abattu par une tristesse que l'obscurité profonde de la nuit rendait encore plus accablante, je me promenais près de l'endroit désigné pour le rendez-vous, lorsque j'entendis une voix que je connaissais bien. L'obscurité m'empêchait d'apercevoir la per-

sonne qui me parlait, quoiqu'elle fût bien proche de moi. Elle me demanda ce que je faisais là; je répondis que je me promenais. « Don « Juan, » me dit-elle, « vous allez vous enfuir « cette nuit? — Non, » repris-je. — « Si fait, et « les deux hommes que vous avez pris pour « vous accompagner vous assassineront, s'em- « pareront de votre argent, et vous enterreront « dans une ravine à une lieue d'ici. L'homme « dans lequel vous avez eu le plus de confiance « a un couteau caché dans sa selle; il le des- « tine à vous donner le coup fatal. » Ce discours m'agita tellement que, pour le moment, je ne pus faire de réponse. Je savais bien qu'à l'exception des deux hommes et de moi, personne ne connaissait mon projet. Je demandai alors: « Comment avez-vous appris ce que vous venez « de me dire? — Je les ai entendus qui en par- « laient. Vous savez, ajouta-t-on, que ce sont « des joueurs, et que l'un d'eux tua un homme « l'année dernière. » Avant que je pusse me remettre de ma surprise, on s'en alla. Tandis que je méditais sur le choix des deux maux qui me menaçaient, un de mes péons vint m'avertir que les chevaux m'attendaient. Je lui dis qu'un violent mal d'estomac m'empêchait de monter

à cheval. Il traita cela de bagatelle, et me pressa de le suivre. Considérant, en ce moment, que l'or était d'un prix bien mince en comparaison de ma vie et de ma liberté, je lui offris deux onces, s'il voulait me rendre un service dont je lui expliquerais la nature à minuit, par ma fenêtre. Il employa tous les argumens possibles pour me persuader de partir à l'instant ; et, voyant que je persistais à prétexter mon indisposition pour refuser de faire ce qu'il désirait, il finit par accepter ma proposition. Dès que je fus dans ma chambre, j'écrivis à un magistrat de Monte-Video, qui, j'en étais sûr, s'il avait survécu à la prise de cette ville par assaut, enverrait l'ordre de me mettre en liberté. Dès que le péon parut, je lui remis la lettre, en lui recommandant de la porter à Monte-Video ; puis je lui donnai les deux onces d'or, et je lui en promis une troisième, dans le cas où il me rapporterait une réponse. Le péon partit sans que personne de la famille le sût, et cinq jours après il revint dans l'après-midi, avec un certificat signé par don Francisco Juanico, qui déclarait que j'étais libre, et que je devais me rendre immédiatement à Monte-Video. A peine eus-je reçu cette bonne nouvelle, que je courus à

M. Martinez; je l'embrassai, et je lui montrai le certificat. Il l'examina, me dit que ce n'était pas une pièce officielle, mais que, néanmoins, je pouvais en faire usage et partir. Il donna ordre aussitôt à trois péons et à un vieux créole affidé de m'accompagner avec vingt-trois chevaux. Pendant le dîner, M. Martinez et sa femme me félicitèrent sur ma délivrance; ensuite je pris congé de ces braves gens, en leur témoignant ma sincère et vive reconnaissance des bontés infinies dont ils m'avaient comblé, et à trois heures je partis. Je fis quarante milles sur le même cheval, et j'en changeai à dix heures du soir. La nuit fut belle, et nous traversâmes, à deux heures du matin, le Rio-de Santa-Lucia, qui est à moitié chemin de Monte-Video. Nous nous arrêtâmes à une maison, où je fis un léger repas; et, après que nous eûmes tous changé de montures, nous marchâmes assez vite jusqu'à six heures, que nous changeâmes encore. Nous avions parcouru environ cent milles; nos chevaux commencèrent alors à perdre de leur ardeur, ce qui nous chagrinait beaucoup. A mesure que nous avancions moins vite, et que nous changions plus souvent de cheval, mes inquiétudes augmentaient : je

craignais sans cesse de rencontrer des partis d'Espagnols qui éclairaient le pays aux environs de Monte-Video, pour empêcher que l'on n'y portât des provisions. Afin d'éviter toute espèce de soupçons, j'étais vêtu comme un péon; j'avais jusqu'au lacet attaché à ma selle. A onze heures, la chaleur devint accablante, nos chevaux s'affaiblissaient extraordinairement. Pour comble de malheur, je fus pris d'un saignement de nez; et, ne pouvant me procurer une goutte d'eau, j'étais presque suffoqué par la soif qui me dévorait, et par le sang que je ne pouvais laver. A douze milles de Monte-Video, nos chevaux étaient presque épuisés de fatigue; mais il était impossible de leur laisser un moment de repos. A midi nous arrivâmes aux avant-postes anglais. M'étant expliqué avec l'officier, j'allai à la tente du général Lamley, et ensuite j'entrai dans la ville.

La joie que j'éprouvai en me trouvant au milieu de mes compatriotes, me fit oublier tous les dangers que j'avais courus. Je me rendis, à cheval, à la maison de mon ami : tout était fermé. Je craignais qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur; mais, en m'approchant de la fenêtre, j'aperçus une des dames qui me recon-

nut à l'instant. Tout le monde me félicita sur mon heureuse arrivée. Je fus invité à dîner. Ensuite j'allai, toujours déguisé en péon (1), voir mes connaissances. Lorsque je pris possession de la maison de M. Martinez, je trouvai tous mes effets dans le même état où je les avais laissés en partant pour la campagne.

(1) On trouve dans le *Voyage d'Azara* des détails sur les péons et sur leur manière de vivre. Le voyageur espagnol les désigne simplement par la dénomination de bergers espagnols. Tome I, p. 141; tome II, p. 290-310.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Expédition des Anglais contre Buenos-Ayres. — Causes qui la firent manquer. — Détails sur la population du pays et sur les diverses classes qui la composent.

Quand l'expédition destinée contre Buenos-Ayres fut prête à faire voile, j'obtins du général Whitelocke la permission de suivre l'armée, et j'offris mes services au commissaire-général, que j'accompagnai. J'espérais par là recouvrer les marchandises que j'avais dans cette ville. En arrivant au lieu du débarquement, je fus surpris d'apprendre que l'armée était dépourvue de guides, et que l'on n'avait même pas pris de péons, dont les secours eussent été si utiles pour procurer aux troupes les bestiaux nécessaires à leur subsistance. Le commandant en chef, que je rencontrai sur le rivage, exprima son mécontentement des faux avis qu'on lui avait donnés sur ce sujet et sur

plusieurs autres. On lui avait fait espérer qu'il débarquerait à un endroit où les soldats n'auraient même pas leurs souliers mouillés : ils avaient de l'eau jusqu'à la poitrine; on lui avait dit que, de ce côté du fleuve, des bandes de guides viendraient s'offrir à lui : on n'en apercevait pas un seul. Dès que nos troupes furent débarquées, un officier vint me prier d'aider à procurer des guides. Les difficultés que nous éprouvâmes à en trouver firent voir quelle imprudence on avait commise, en négligeant de s'en assurer d'un certain nombre à Monte-Video, ce qui eût été facile. Après beaucoup de peine, on trouva un vieux nègre, que l'on força de guider la marche de l'armée sur Buenos-Ayres. Le public connaît déjà, par le procès du général Whitelocke, les difficultés que l'on éprouva à traverser les marécages, à passer les rivières à gué, etc.; difficultés qui provenaient toutes de la négligence dont je viens de parler. Avant de marcher sur Quilmes, lieu situé à quatre lieues de Buenos-Ayres, le commissaire-général m'engagea à me charger de la conduite des péons, pour procurer des provisions aux soldats. Je rendis quelques services en ce point; mais tous mes efforts ne

purent réparer la négligence que l'on avait commise relativement à cet objet si essentiel pour l'armée. L'ennemi chassait dans l'intérieur tout le bétail qu'il rencontrait, et poursuivait nos péons jusqu'à la vue de nos colonnes. Nous envoyâmes en avant un corps de tirailleurs pour les protéger, et le service se fit ensuite un peu mieux. Nos troupes, en arrivant à Quilmes, étaient excessivement fatiguées; près de deux cents hommes étaient hors d'état de marcher: nous avions eu plusieurs rencontres désagréables. La division du centre, commandée par le général Whitelocke, quitta ce lieu sans guide qui connût bien le pays. Après avoir marché pendant près de cinq heures, il trouva qu'au lieu de suivre la route prise par la division de l'avant, commandée par le général Crawfurd, ses soldats avaient fait un circuit à gauche, et se trouvaient aussi éloignés de Buenos-Ayres qu'au moment de leur départ. Pendant que je courais pour donner mes ordres aux péons, je rencontrai le général Whitelocke, qui me témoigna combien il était contrarié et irrité de ce qui lui arrivait. Le lendemain, sa division, après avoir traversé le Riachuelo, joignit celle du général Crawfurd vers quatre heures après

midi. Nous apprîmes alors que, dans une escarmouche, nos gens s'étaient emparés de quelques canons.

Il est assez probable que le sort de l'expédition tint au délai qui eut lieu dans la jonction des deux divisions, en marchant sur Buenos-Ayres; car si elles eussent pu se réunir la veille, elles fussent sans doute entrées aussitôt dans la ville, tandis qu'une partie des forces de l'ennemi était sortie et peu préparée à soutenir l'attaque. Ce délai lui donna le temps de se retrancher, de fortifier les rues, et de choisir les positions les plus avantageuses.

Durant le peu de jours que nous fûmes en possession des faubourgs, on me chargea de veiller sur les *pulperias,* ou cabarets à eau-de-vie, afin d'empêcher les soldats de s'enivrer. J'avais sous mes ordres un sergent et un piquet de soldats, et je plaçai des sentinelles dans les endroits convenables. Cette commission me fournit l'occasion de rendre service à plusieurs habitans de la ville, qui s'étaient réfugiés dans les faubourgs. Je trouvai plusieurs maisons remplies de femmes presque mortes de frayeur. Je leur donnai toute la protection que mon autorité sur les soldats me mettait à même

de leur offrir, et, par le moyen des péons, je leur procurai des provisions.

Je n'ai plus besoin de parler ici du désastre qu'éprouvèrent nos armes quand nous essayâmes d'emporter la ville : tout le monde est instruit de l'issue funeste de cette téméraire entreprise. Nos chefs signèrent une capitulation, et l'on convint d'un armistice pendant son exécution. La situation de notre armée était si critique, qu'il fallait accepter les propositions dictées par l'ennemi, ou se rendre à discrétion. La reddition de Monte-Video fut le point le plus à regretter, car tous les principes de la saine politique nous commandaient de garder cette place jusqu'à la dernière extrémité. Peut-être eussions-nous bien fait de nous contenter de la possession de la rive septentrionale du Rio-de-la-Plata, et de ne pas attaquer Buenos-Ayres; nous eussions été maîtres du commerce de l'intérieur du pays, et la capitale eût à la fin été obligée de conclure avec nous un arrangement qui nous eût été avantageux. C'était l'avis de plusieurs Espagnols instruits (1).

(1) C'est avec bien du regret que je parle de la manière indigne dont notre armée a payé les services des

Après que l'armée se fut rembarquée pour Monte-Video, je restai quelques jours à Bue-

péons; mais je le dois. On leur avait promis de grandes récompenses pour leur activité à nous amener des bestiaux, à assurer nos provisions pendant notre marche, et à nous servir de messagers. Lorsque la capitulation eut été signée, ils accompagnaient une voiture remplie d'Anglais blessés, qui allait au Retiro, lieu désigné pour notre embarquement. Quoique déguisés, ils furent reconnus par un parti d'Espagnols qui les rencontrèrent, laissèrent aller la voiture, et menèrent ces malheureux en prison. Dès que j'en fus averti, je m'adressai au commissaire général, pour qu'il cherchât à leur procurer la liberté; il m'assura qu'il avait exposé l'affaire au général en chef, et que celui-ci lui avait promis de s'en occuper. Ces pauvres gens ne furent pourtant pas relâchés; quelques-uns furent punis de mort, d'autres condamnés aux travaux forcés. Ainsi, non seulement ils n'obtinrent pas de récompense, mais même au moment de la nécessité, ils éprouvèrent un abandon total de la part de ceux sur la bonne foi desquels ils s'étaient fié, et qu'ils avaient servi avec zèle. Le commandant en chef eût pu, en faisant des remontrances un peu vives, obtenir leur délivrance; mais il se dispensa de ce soin, et fut généralement condamné pour une négligence si barbare. Les Espagnols eux-mêmes parlèrent avec indignation de notre inhumanité à laisser infliger à ces pauvres gens le châtiment des traîtres.

nos-Ayres, à terminer des affaires pour le commissaire général, et à m'occuper des miennes. Je ressentis une grande satisfaction en voyant que les services que j'avais rendus aux personnes réfugiées dans les faubourgs pendant le siége, étaient encore présens à leur souvenir: chacun s'efforça à l'envi de me témoigner sa reconnaissance.

La brièveté de mon séjour à Buenos-Ayres ne me laissa pas le temps de faire des recherches minéralogiques; d'ailleurs le pays au-delà de cette ville, consistant en une plaine immense, sans aucun vestige de roche, n'offrait pas beaucoup de ressources pour une entreprise de ce genre. A en juger par les coquilles et les autres productions aquatiques, que l'on rencontre ça et là dans les pampas, je serais enclin à conclure que toute cette contrée a formé, à une époque quelconque, le fond du fleuve, et qu'elle est restée à sec par l'accumulation progressive des matières terreuses, et par l'action du Rio-de-la-Plata, qui, pendant une longue suite de siècles, a toujours creusé plus profondément le lit qu'il occupe aujourd'hui. Une circonstance qui semble venir à l'appui de cette conjecture, c'est que la terre

gagne toujours sur la rivière, et que, lorsque le vent souffle du côté des pampas, une grande étendue du banc qui est à côté de Buenos-Ayres reste à sec.

La population de Buenos-Ayres et de ses faubourgs, indépendamment de la campagne des environs, s'élève à peu près à soixante mille âmes. La proportion des femmes aux hommes est, dit-on, comme celle d'un à quatre; mais si nous considérons qu'il arrive journellement beaucoup d'hommes d'Europe, ainsi que des provinces de l'Amérique méridionale, et que, sous le gouvernement espagnol, on ne prenait pas dans la masse de la population les recrues pour la milice et pour la marine, on trouvera des motifs de penser que les deux sexes ne sont pas dans une proportion aussi inégale. Dans les parties de l'intérieur, le nombre des hommes excède beaucoup celui des femmes; parce que les terres n'étant concédées qu'en portions très-considérables, les classes d'habitans qui travaillent ne trouvent pas d'encouragement à se marier, et à s'y établir. Les pauvres sont obligés de garder le célibat, à cause du peu de ressources qu'ils ont pour subsister, et sont accoutumés à regarder l'état

du mariage comme accompagné de charges accablantes et de malheurs inévitables. Il n'est pas rare de voir des propriétés plus étendues qu'une province d'Angleterre, où l'on ne trouve guère plus de cent laboureurs, qui vivent de la vente d'un peu de grains, que chacun obtient la permission de cultiver, mais seulement dans un terrain qu'un homme seul peut labourer.

La population est composée des races suivantes :

1° Espagnols légitimes ou Européens. On en compte à peu près trois mille à Buenos-Ayres; dans l'intérieur, leur nombre est insignifiant, excepté au Potosi. Comme c'est un pays de mines, ils y sont plus nombreux.

2° Créoles; descendans légitimes des Espagnols ou Européens.

3° Métis; provenans d'Européens et d'Indiens.

4° Indiens; la plupart ont quelque mélange de sang espagnol.

5° Mélanges d'Africains et d'Européens.

6° Mulâtres de différens degrés.

Toutes ces races se mêlent entre elles sans aucun empêchement, de sorte qu'il est difficile de définir les gradations moins marquées, ou

d'assigner des limites aux variétés qui se multiplient sans cesse. Peu de familles sont exemptes des traits caractéristiques, physiques ou moraux qui dénotent la race indienne. On sait bien que, dans les colonies espagnoles, on fait aujourd'hui peu d'attention à la pureté du sang; les divers règlemens tendant à maintenir la distinction des races, sont graduellement tombés en désuétude. Ce mélange doit être regardé comme un mal momentané, et doit à la longue produire le bien de la société, parce qu'il concentrera dans un point commun les intérêts des différentes classes. Si elles restaient séparées, ils pourraient, un jour, préjudicier à la stabilité du gouvernement, comme cela est arrivé dans la colonie française de Saint-Domingue.

En décrivant les différens ordres de la société à Buenos-Ayres, je les classerai, non d'après leur naissance, leur rang ou leur profession, mais d'après l'opinion relative que l'on a de leur richesse ou de leur utilité publique.

Tout individu faisant le commerce, depuis le revendeur du coin de la rue, jusqu'au riche marchand dans son magasin, est qualifié de négociant. Bien peu cependant ont des droits à ce titre, car la plupart manquent des con-

naissances pratiques, si essentielles dans les affaires commerciales. Ils ont de l'aversion pour tout ce qui est spéculation ou entreprise; la routine ordinaire de leur commerce est de demander en Espagne les objets dont ils ont besoin, et de les vendre en détail avec un gain exorbitant. Leurs idées ne s'étendent pas plus loin, et l'on dit qu'un de leurs grands motifs pour s'opposer à la liberté du commerce avec les nations étrangères, est la persuasion de leur insuffisance et de leur inexpérience dans cette partie. Les maisons les plus considérables sont en général des branches d'une maison européenne. Peu de Créoles font, ce que l'on appelle, un commerce régulier; mais ceux qui s'y livrent, traitent les affaires plus en grand que les Espagnols. Ils font moins rapidement fortune, parce que leur caractère mâle et indépendant les porte à dédaigner des moyens que ceux-ci emploient, par exemple, l'économie sordide, et l'hypocrisie religieuse qui fait fréquenter les églises deux à trois fois par jour, pour capter la protection des familles opulentes. Parmi les commerçans d'un rang inférieur, ceux qui gagnent le plus, sont: 1° les pulperos, ou cabaretiers, qui vendent en détail du vin,

de l'eau-de-vie, de la chandelle, des saucisses, du pain, des épiceries, du bois, de la graisse, du soufre, etc: leurs boutiques sont le rendez-vous général des paresseux et des gens qui mangent leur bien; on en compte environ sept cents à Buenos-Ayres, tous intéressés plus ou moins avec des individus plus riches; 2° les marchands de poterie et de verrerie, de drogues, de différens articles de consommation, et de quelques objets de manufacture du pays; 3° les merciers, au nombre de six cents, qui vendent du drap et toutes sortes d'objets en soie et en coton, des chapeaux et divers autres articles qui tiennent à l'habillement. Plusieurs de ces marchands font des fortunes considérables, surtout ceux qui commercent avec Lima, le Pérou, le Chili, ou le Paraguay, par le moyen de jeunes gens qu'ils y envoient comme agens ou facteurs. Une autre espèce de commerçans, si toutefois ils méritent ce nom, est celle qui s'enrichit par l'accaparement des denrées de première nécessité, et surtout du grain qu'elle achète quand on l'apporte de l'intérieur, ce qui fait le plus grand tort aux agriculteurs.

La seconde classe des habitans est composée des propriétaires de terres et de maisons. Ce sont

presque tous des Créoles, parce que peu d'Européens emploient leurs fonds à faire bâtir ou à acheter des terres, avant d'avoir réalisé une fortune dont ils puissent vivre. Cela n'arrive que quand ils sont déjà avancés en âge, de sorte que le fruit de leurs travaux passe à leurs héritiers. Le simple propriétaire de terre tire si peu de revenu de son bien, qu'il est presque toujours débiteur du marchand; ses bénéfices deviennent trop souvent la proie des accapareurs. N'ayant point de magistrats qui le représentent et qui prennent ses intérêts, il est dénué de toute espèce de moyen efficace pour résister aux injustices et aux extorsions. Tout ce qui concerne l'agriculture est si défectueux et si mal réglé, que le propriétaire d'un bien valant vingt mille piastres, a à peine de quoi subsister de son produit.

Après les propriétaires viennent les cultivateurs, que l'on appelle quinteros ou chacareros; ils récoltent du froment, du maïs et d'autres grains. Ils sont si opprimés et si pauvres, que, malgré l'importance de leur profession, et l'utilité de leurs travaux, on les range dans les dernières classes de la société.

La troisième classe comprend les artisans,

tels que les maçons, les charpentiers, les tailleurs et les cordonniers; quoiqu'ils travaillent beaucoup, et qu'ils soient bien payés, ils parviennent rarement à réaliser quelque fortune. Les ouvriers sont ordinairement des hommes de couleur, et les maîtres souvent des Gênois, et toujours des étrangers; parce que les Espagnols méprisent ces professions, et ne peuvent s'abaisser à travailler avec des nègres et des mulâtres. Plusieurs individus de la classe inférieure vivent de ces métiers et d'autres à peu près analogues; il y a des chaufourniers, des scieurs, des tanneurs, des corroyeurs, etc. Les portefaix forment un corps considérable; ils restent dans les rues pour charger et décharger les charrettes; mais ils sont si paresseux et si peu rangés, que l'on ne peut compter sur leurs services pour une semaine de suite : quand ils ont un peu d'argent, ils boivent et jouent, et quand ils n'ont plus le sou, ils se mettent quelquefois à voler. Ces mauvaises habitudes en ont depuis long-temps fait de véritables pestes publiques; néanmoins on n'a pris aucun moyen d'obvier à ce mal, et il ne paraît pas que les classes supérieures montrent de la disposition à le réformer.

On peut placer dans la quatrième classe les

personnes qui tiennent des emplois du gouvernement. Les meilleurs sont entre les mains des Espagnols; les autres sont occupés par les Créoles. Les premiers n'exigent aucun travail des individus qui les remplissent : on ne peut donc regarder ceux-ci comme utiles au pays, que parce qu'ils y dépensent les salaires considérables qu'ils reçoivent.

La sixième classe renferme les militaires. Avant l'invasion des Anglais, les officiers ne passaient ni pour très-versés dans la connaissance de leur état, ni pour très-ardens à l'acquérir. Leur principale ambition était d'obtenir le commandement d'une ville ou d'un village, notamment sur les frontières portugaises où ils pouvaient s'enrichir par la contrebande. Les soldats étaient mal disciplinés, mal habillés, mal payés. Les forces effectives, entretenues dans cette colonie par la couronne d'Espagne, consistaient en, 1° un régiment de ligne qui devait être de douze cents hommes, mais qui, dans la réalité, était réduit à moins de la moitié; 2° un régiment de dragons de six cents hommes, et deux régimens de cavalerie, appelés blandengues, de six cents hommes chacun; 3° une ou deux compagnies d'artillerie. A l'exception

des blandengues, toutes ces troupes étaient, dans l'origine, envoyées d'Europe; mais, n'ayant pas été recrutées depuis plus de vingt ans, elles avaient graduellement été complétées par des naturels du pays. On leur donnait, par distinction, le nom de vétérans; elles ont été réunies en dernier lieu, et leurs officiers ont passé au commandement des nouveaux corps formés lors de l'invasion des Anglais, et dont on peut évaluer la force à neuf mille hommes.

La sixième classe est composée du clergé, au nombre d'environ mille individus. Le clergé séculier, par son instruction, ses sentimens d'honneur et sa probité, se distingue des moines qui sont, en général, d'une ignorance et d'une superstition si grossières, qu'ils ne rendent aucune espèce de service réel au public, et ne font que troubler l'esprit des gens honnêtes et pieux.

Tel était l'état de Buenos-Ayres en 1807. Toutes mes observations ont contribué à m'inspirer, en général, une opinion avantageuse des habitans de cette ville. Ils sont doux, prudens et généreux; s'ils eussent vécu sous un gouvernement plus doux, et qui eût eu davantage leur bien-être en vue, ils eussent pu devenir les mo-

dèles des autres colonies; mais il est triste d'ajouter que leur caractère moral n'est guère meilleur que celui des autres habitans de l'Amérique. On doit en attribuer la cause au défaut d'une méthode convenable pour l'éducation de la jeunesse, à l'exemple pernicieux donné par les vices des Européens, et enfin à la prépondérance acquise par un système intolérant, qui, tendant à rendre les hommes ce qu'ils ne peuvent être, les fait devenir ce qu'ils ne devraient pas être. La rigueur excessive, exercée par les ministres de la religion et par le gouvernement pour détruire l'immoralité, manque son but; c'est comme un médecin malhabile, qui, s'occupant uniquement de guérir les symptômes extérieurs, aggrave la maladie, au lieu de la faire cesser. Ainsi, à Buenos-Ayres, on fait la guerre à la débauche, et on ferme les yeux sur une espèce de libertinage plus dangereuse. Des séducteurs portent ouvertement le trouble dans les familles. Ce mal a gagné toutes les classes; il occasione des disputes qui ont souvent des conséquences fâcheuses (1).

(1) L'on trouvera dans le Supplément ce qui est relatif à l'état politique de Buenos-Ayres et aux événemens qui s'y sont passés depuis quelques années.

CHAPITRE IV.

Voyage à l'île Sainte-Catherine. — Description de cette île et de la côte voisine. — Arrivée à Santos, et voyage de cette ville à Saint-Paul.

A mon retour à Monte-Video, je ne perdis pas un instant pour mettre à exécution le voyage que j'avais projeté de faire à Rio-Janeiro. Ayant appris qu'un navire anglais éprouverait peut-être de grandes difficultés pour entrer dans ce port, je frétai un bâtiment portugais, nommé *el Vencedor*. Plusieurs particuliers, que leurs affaires appelaient dans la capitale du Brésil, s'embarquèrent avec moi.

Au commencement de septembre 1807, nous venions d'embarquer nos provisions pour ce voyage, lorsqu'il arriva un ordre pour l'évacuation immédiate de Monte-Video par nos troupes. Comme on avait cru généralement qu'une prolongation du délai fixé pour la remise de la place avait été accordée, il résulta de cet ordre inattendu une presse et une con-

fusion extrêmes pour embarquer l'armée et ses bagages, ainsi que les effets des particuliers. Vers midi, tout était à bord. Alors un coup de canon donna aux Espagnols le signal d'entrer, et, vers trois heures, nous eûmes le chagrin de voir le pavillon de cette nation flotter sur les murs de ce poste important, que les troupes anglaises avaient emporté si peu de temps auparavant.

Ayant encore quelques achats à faire, je retournai à terre, vers quatre heures, avec deux de mes compagnons de voyage; mais, en débarquant au Môle, on nous nota comme ennemis, on nous traita durement, et nous fûmes obligés de passer par les rues les moins fréquentées, pour éviter la méchanceté de ceux qui naguère se disaient hautement nos amis. Désirant terminer nos affaires avec toute la célérité possible, nous nous séparâmes. Je ne rejoignis qu'à huit heures du soir mes compagnons très-inquiets sur mon compte; eux-mêmes avaient couru des risques de la part de plusieurs groupes bruyans qui parcouraient les rues : plusieurs fois ils avaient été sur le point d'être volés et dépouillés par les soldats. Nous revînmes à bord à dix heures, en nous félici-

tant de n'avoir pas eu davantage à nous repentir de notre confiance hasardée dans les bonnes dispositions des habitans. Cependant on avait, avant notre départ, déjà fait des feux de joie (1) dans la citadelle, ainsi que dans le fort Saint-Joseph, et l'on se préparait à suivre cet exemple dans la ville, et à l'illuminer.

Nous appareillâmes du Rio-de-la-Plata, le 11 septembre 1807. Les navires destinés pour le cap de Bonne-Espérance, ne tardèrent pas à disparaître. Le 29, au lever du soleil, nous aperçûmes les rochers coniques de l'île Sainte-Catherine s'élever brusquement de la surface de la mer, et les hautes montagnes du Brésil, couvertes de bois, qui, dans le fond de la scène, ajoutaient à la grandeur imposante de cette vue pittoresque. Elle nous parut d'autant plus belle, qu'elle offrait un contraste complet avec

(1) Les Espagnols choisirent un singulier moyen de célébrer leur triomphe sur les Anglais; ce fut de rassembler toutes les enseignes des boutiques et des magasins anglais, et d'en faire des feux de joie. Un grand nombre de ces enseignes venait des pulperios, dont les maîtres avaient été obligés de mettre sur les leurs, en gros caractères, les mots anglais suivans: *Licensed to sell liquors* (autorisé à vendre de l'eau-de-vie).

les plaines immenses et nues de Buenos-Ayres. L'île Sainte-Catherine, située par les 27° 19′ de latitude australe, est séparée du continent par un détroit, qui, en certains endroits, n'a pas une demi-lieue de largeur.

En entrant dans le port de Sainte-Catherine par le nord, nous passâmes devant plusieurs îles. Sur l'une d'elles est le fort Santa-Cruz. Après avoir fait quelques milles sur de hauts fonds, nous pénétrâmes dans un passage étroit qui est gardé par deux forts, et qui forme le port. Vue du mouillage, et plus encore du lieu où l'on débarque, la ville présente un bel aspect, couronné par l'église cathédrale. La verdure riante qui frappe l'œil est entremêlée d'orangers. Dès que nous eûmes mis le pied dans la ville, nous trouvâmes dans son extérieur et dans les manières de ses habitans une supériorité marquée sur tout ce que nous avions vu récemment. Les maisons sont à deux étages et bien bâties; elles ont des planchers en bois: chacune a son jardin garni de fleurs et de plantes potagères. La ville est composée de plusieurs rues, et renferme cinq à six mille habitans; le port est franc. Les productions de l'île sont le riz, le maïs, le manioc, le café, dont la qualité est

excellente, des oranges, peut-être les meilleures du monde, et une grande diversité d'autres fruits. On y récolte aussi du sucre et de l'indigo, mais en petite quantité. La prodigieuse variété des fleurs les plus belles annonce la qualité fécondante du climat; les roses et les jasmins y sont en fleur toute l'année.

La surface de l'île offre un mélange de montagnes et de plaines; il y a aussi quelques marécages. On y trouve une couche d'excellente argile dont on fait des jarres, des ustensiles de cuisine et de grands pots à eau, dont on exporte une quantité considérable au Rio-de-la-Plata et à Rio-Janeiro. Les terres susceptibles de culture éprouvent de grandes améliorations; elles étaient auparavant couvertes, en beaucoup d'endroits, de très-gros arbres, que l'on a coupés ces dernières années, et employés aux constructions navales, de sorte que le bois de charpente y est aujourd'hui assez rare. On récolte ici du lin, d'une très-belle qualité, dont on fait des lignes, des filets et des cordages. La mer y nourrit de très-bons poissons et des homards exquis. Le poisson y est si abondant que, pour la valeur d'un schelling, on en a assez pour nourrir douze personnes. La viande n'y

est guère meilleure qu'à Monte-Vidéo, et coûte un penny et demi la livre (1). Les cochons, les dindons, les poules, les canards, les œufs, les plantes potagères et des pommes de terre excellentes, y sont en grande abondance et à bon marché.

Le commerce de cette île est peu important, parce que les productions de la terre n'excèdent guère les besoins de la consommation des habitans qui, généralement, ne sont pas riches. C'est une retraite agréable pour les négocians qui ont quitté les affaires, pour les marins qui ont renoncé à la mer, et pour toute personne qui, s'étant assuré une existence indépendante, ne cherche qu'à en jouir tranquillement. D'ailleurs ce lieu est animé par les nombreux navires qui, venant de Bahia, de Fernambouc et des autres ports du Brésil, longent la côte pour aller au Rio-de-la-Plata; ils touchent ici fréquemment. Il n'y manque pas d'artisans de tout genre. Les habitans sont, en général, très-polis et très-affables pour les étrangers; les femmes sont jolies et très-vives. Leur principale occupation est de faire de la

(1) 15 centimes.

dentelle; elles y déploient beaucoup d'adresse et de goût.

Les montagnes de l'intérieur et les rochers le long de la côte sont de granit primitif. Tout près du fort, à gauche de l'entrée du port, on voit une veine de grünstein dans différens degrés de décomposition, et qui finit par devenir une argile d'une qualité supérieure à celle que l'on trouve dans les vallées. L'humidité de l'intérieur rend le sol extrêmement fertile. Il est formé principalement par les débris des végétaux en décomposition; les arbrisseaux et les plantes croissent avec une vigueur étonnante. On rencontre de tous côtés des myrtes, et une très-belle espèce de grenadilles, ainsi qu'une prodigieuse quantité de roses, d'œillets, de romarin, etc.

Les animaux de cette île sont les sarigues, les tatous, les singes, et différentes espèces de serpens, dont une est d'une grande beauté. Il y a des grues, des oiseaux de proie, plusieurs sortes de perroquets, des colibris et des toucans.

Le climat est serein et sain. La chaleur équinoxiale y est continuellement tempérée par des vents frais du sud-ouest et du nord-ouest, qui sont les vents constans; ceux-ci en septembre

et en mars, ceux-là en avril et en août : de sorte que pendant la moitié de l'année, la navigation au nord de l'île est longue et difficile.

L'île est divisée en quatre paroisses, Nossa Senhora de Dereito, San-Antonio, Lagano, et Riberon. Le gouverneur a, sous sa juridiction, la partie du continent vis-à-vis de l'île, qui comprend trois paroisses : San-José, San-Miguel, Nossa Senhora de Rosario. Dans certains cas, il relève de la capitainerie de Saint-Paul, et dans d'autres de celle de Rio-Janeiro. La population de l'île et de ses dépendances s'élève environ à trente mille âmes.

Le fort Santa-Cruz est le plus considérable de ceux qui la défendent. Il y a encore ceux de Porto-Groed, Ratones, Estreito et Concepçao. Au large du premier, une flotte de vaisseaux de ligne peut mouiller avec sécurité, et le port qu'il protége est capable de recevoir des navires de trois cents tonneaux, s'ils ne tirent pas beaucoup d'eau. Les bâtimens qui passent le détroit sont obligés d'envoyer un canot au fort Santa-Cruz, avant de pouvoir continuer leur route.

La côte de la terre ferme, à l'ouest de l'île, présente une barrière presque inaccessible, for-

mée de hautes montagnes couvertes d'arbres et d'arbrisseaux touffus. On pêche à un petit port voisin, nommé Piripi, une quantité immense de poissons, que l'on fait sécher et que l'on exporte; mais ils sont si gras, qu'ils ne tardent pas à rancir.

Sur le continent, vis-à-vis la ville de Sainte-Catherine, on voit le joli village de San-José. La principale occupation des habitans est de scier du bois, de faire des briques, et de cultiver du riz. Le bénéfice net d'une famille d'ouvriers est excessivement modique, mais les denrées de première nécessité sont à bon marché, et l'on n'a pas de motif de sacrifier les jouissances du moment aux espérances d'une amélioration de fortune. Près de ce village se trouve la riante vallée de Picada, couverte de chaumières bien blanches, entourées de bosquets d'orangers et de plantations de café. Les collines en pente douce, qui bordent cette vallée, donnent un effet pittoresque à la contrée montueuse et escarpée qui est au-delà. Cette vallée et celles qui lui sont contiguës forment l'extrémité du territoire habité par les Portugais. Au-delà, mais à une distance considérable à l'ouest, vivent des peuples antropophages, que l'on ap-

pelle ici Boogrès. Ces sauvages vivent au milieu des bois, dans de misérables huttes, faites de branches de palmiers, entrelacées avec des feuilles de bananier. Leur occupation est la chasse à l'arc et à la flèche, armes dont ils se servent souvent pour attaquer les Portugais. Quelquefois un parti de ces sauvages épie un Portugais, dont la demeure est solitaire. Ils détruisent des familles entières; et les Portugais, de leur côté, leur font une guerre d'extermination.

On rencontre dans l'île Sainte-Catherine beaucoup de terres basses et marécageuses, au-dessus desquelles on a, à des distances considérables, construit des chaussées supportées par des piliers. Ces terrains sont, à raison de leur humidité, très-favorables à la culture du riz. Les palmiers, que l'on aperçoit de tous côtés, produisent un effet très-agréable.

Des circonstances imprévues prolongèrent notre séjour à Sainte-Catherine, ce qui nous donna le temps de faire des excursions dans l'intérieur de l'île et sur le continent voisin. Les jardins des environs de la ville sont plantés avec beaucoup de goût. A Barragros, près de San-José, nous allâmes voir un M. Caldouin,

qui a une collection d'insectes. Il nous fit voir sa propriété, qui occupe une étendue de quatre cents pieds le long du rivage, et d'un mille dans l'intérieur, et qui est couverte de belles plantations d'orangers, de cafiers, de riz et de maniocs, toutes bien cultivées et arrosées. Il offrait de vendre cette propriété, avec une jolie maison et un jardin, pour la somme de mille crusades, environ cent vingt-cinq livres sterlings (1).

Nous vîmes d'autres exemples du bas prix des terres. A deux milles de la ville, une jolie maison, une petite orangerie, avec un terrain débarrassé de broussailles, et en état de former de jolies plantations, était à vendre pour cent piastres (2). En général, l'argent m'y parut être si rare, qu'une grande propriété territoriale n'y coûterait que peu de chose.

Nous poussâmes nos excursions sur le continent au-delà du district qui relève immédiatement de la juridiction de Sainte-Catherine. En allant au nord de San-José, nous entrâmes dans de jolies baies dont les rives sont bordées de maisons agréablement situées au milieu de

(1) 3,000 fr. (2) 500 fr.

plantations de bananiers, d'orangers, de cafiers, de riz et de maniocs. Après avoir traversé plusieurs paroisses bien peuplées, nous arrivâmes à Armasao, village placé à l'extrémité d'une baie, à neuf lieues de San-José, et à quatre lieues au nord de Santa-Cruz. Ce village est un poste pour la pêche des baleines, qui autrefois étaient très-nombreuses le long de cette côte, et dans les baies dont elle est découpée. La pêche est affermée par le gouvernement à une compagnie, sous la surintendance d'un capitaine mor ou major, et de plusieurs officiers inférieurs. On entretient à ce poste environ cent cinquante nègres; mais les baleines sont maintenant beaucoup plus rares qu'autrefois, car alors on en prenait de trois à quatre cents par saison. Les établissemens nécessaires pour les dépecer sont vastes et bien entendus. Plusieurs beaux môles, sur lesquels on a placé des grues, des cabestans et d'autres machines, s'avancent jusque dans les endroits où la mer a dix-huit pieds de profondeur. On y amène toutes les baleines prises le long de la côte. Le hangar pour faire cuire le lard, les réservoirs, etc., l'emportent de beaucoup sur tous les établissemens du même genre que l'on

voit au Groenland, et même sur ceux d'Europe. Pour donner une idée de leur grandeur, il suffira de dire que, sur une rangée, il y a vingt-sept grandes chaudières, et de la place pour trois de plus. Les réservoirs sont de grands bâtimens voûtés; quelques-uns sont assez vastes pour qu'un bâteau pût s'y mouvoir à l'aise. Nous vîmes ces grands ouvrages, grâces à la politesse du capitaine Jacinthe Saint-George, commandant de la place, qui y vit avec magnificence; il est très-riche. Toutes les personnes qui visitent Armasao peuvent rendre témoignage à sa complaisance et à son urbanité envers les étrangers.

Nous traversâmes, pendant quatre lieues, la presqu'île montueuse qui sépare cette baie de celle de Dos-Gaachos, plus connue sous le nom de Tejucos. La terre y a bien peu de valeur. Chacun peut prendre telle portion qu'il lui plaît d'un terrain qui n'est possédé par personne, pourvu qu'il fasse auprès du gouvernement les démarches convenables. Nous passâmes devant deux plantations de sucre, munies des appareils nécessaires pour faire du rhum; et nous aperçûmes beaucoup de cabanes éparses dans le voisinage. Sur l'autre côté de la pres-

qu'île qui forme la baie, les cabanes sont éparpillées de la manière la plus irrégulière. Quelques-unes sont situées sur le sommet de mornes coniques, de sorte que la route pour y arriver est souvent obstruée par les nuages ; d'autres sont placées sur des pentes douces : mais le plus grand nombre est bâti sur le bord même de la mer, qui en vient fréquemment baigner les portes. La baie a deux à trois lieues de largeur, et autant de profondeur ; elle est bien abritée, et offre un bon mouillage, ainsi que des emplacemens commodes pour charger le bois, dont le pays montueux des environs est couvert, et qui s'envoie à Rio-Janeiro et au Rio-de-la-Plata. L'on y construit des canots à meilleur marché et en plus grand nombre que dans tout autre partie du Brésil. Les habitans cultivent beaucoup de riz, du café et du sucre ; mais ils sont si pauvres et si indolens que, pour fabriquer le sucre, ils n'emploient que des moulins à bras composés de deux rouleaux horizontaux.

Cette baie reçoit plusieurs ruisseaux formés par les sources et les torrens des montagnes, et deux rivières assez grandes ; l'une, appelée l'Infermiñho, est moins considérable que l'au-

Digitized by Google

tre qui porte le nom de Tigreno. Elles traversent toutes deux un pays bas et marécageux, sujet aux inondations, et couvert de mangliers et d'une grande diversité d'autres arbres. On pourrait corriger l'insalubrité de ce canton, en abattant les halliers et en desséchant le sol, mais la difficulté d'un travail de ce genre pourrait rebuter des gens plus actifs et plus adroits que les habitans de cette baie. Dans la saison des pluies le pays est inondé à une grande distance, et dans l'été il est infesté par des essaims redoutables de mousquites et de bonrachalas, autre espèce de mouches qui le rendent presque inhabitable.

Le long du rivage je trouvai le coquillage du genre murex, qui donne la belle couleur pourpre si estimée des anciens; on l'appelle ici *purpura*. J'appris avec beaucoup de surprise que les naturels du pays connaissent son usage; un d'eux me montra des franges de coton teintes avec la liqueur fournie par ce coquillage, qui cependant était mal préparée. La coquille est à peu près de la grosseur d'un limaçon, et renferme un animal, sur le corps duquel on aperçoit une vésicule pleine d'une substance jaunâtre, visqueuse et purulente, qui fournit la

teinture. Pour l'obtenir, on casse soigneusement la coquille avec un marteau, de manière à ne pas écraser l'animal, puis on fait sortir avec une lancette, ou un autre instrument aigu, la liqueur de la vésicule. Pour plus de commodité, je me servis d'une plume, et j'écrivis sur un mouchoir les lettres initiales de mes noms. Au bout d'une demi-heure, les marques étaient d'un vert sale; exposées à l'air quelques heures de plus, elles se changèrent en une très-belle écarlate. La quantité de liqueur donnée par chaque animal est très-petite, mais suffisante pour une expérience de ce genre. Le temps le plus convenable pour la faire, est quand l'animal commence à entrer en putréfaction. Je suis persuadé que si l'on en prenait un nombre suffisant, et si la matière colorante, quand elle vient d'être extraite, était délayée dans de l'eau de gomme, elle fournirait un objet de commerce très-précieux. L'essai vaut au moins la peine d'être fait. La liqueur est une teinture très-solide, et résiste, par conséquent, à l'action des alcalis.

Sur les rochers, et plus encore sur les troncs des vieux arbres, j'observai une grande diversité de lichens. Quelques-uns donnaient des

teintures de plusieurs nuances de couleurs. La décomposition continuelle des végétaux ajoute beaucoup à la fertilité du sol. On rencontre assez souvent des arbres couchés à terre; leur intérieur est entièrement consommé, et des plantes de toute espèce, et de la plus belle végétation, croissent sur leur écorce. Parmi les nombreux oiseaux qui fréquentent cette contrée, les oiseaux aquatiques et les jeunes perroquets sont bons à manger. Les bois sont remplis de singes; on trouve sur les bancs des rivières des troupes nombreuses de cabiais.

Les étrangers qui prolongent cette côte ont la coutume d'aller voir le commandant de chaque poste, quel que soit son rang; il procure, quand on le lui demande, des guides et toutes les facilités qui sont en son pouvoir. J'ai constamment reçu de ces officiers des attentions et des honnêtetés infinies, et je suis fondé à penser que leur conduite est la même envers toutes les personnes qui leur demandent la permission de voir le pays.

A dix lieues au nord de Téjucos, on voit le beau et vaste port de Groupus, avec une jolie ville. Le mouillage y est aussi bon qu'à Téjucos, et les habitans y ont la même manière de

vivre. Le climat y est beau; le sol y rend au centuple les semences ou les plantes qu'on lui confie; il est renommé pour ses fruits exquis. Les habitans récoltent, filent et tissent le coton dont leurs vêtemens ordinaires sont faits. Ils construisent eux-mêmes leurs maisons et leurs pirogues, qu'ils conduisent avec beaucoup d'adresse, et qu'ils préfèrent aux chaloupes. Chaque individu y est plus ou moins artisan; mais je suis fâché de dire que ces gens préfèrent leurs aises à l'application et au travail, et qu'ils ne sont pas aussi bons ménagers que ceux de Téjuços. Cette baie offre une plus grande variété de collines, de vallées et de plaines que cette dernière. Toutes deux passent pour être d'excellens parages pour la pêche de la baleine, qui a lieu de décembre en juin.

Plus au nord est le beau port de San-Francisco, dans la baie de même nom. Il a trois entrées défendues par des forts; celle du sud est la plus fréquentée. Le pays est très-plat à la distance de plusieurs milles, et les rivières qui le coupent sont navigables, pour les pirogues, jusqu'à la base de la grande chaîne de montagnes. Une grande route, entreprise avec des travaux et une dépense incroyables, aide à

passer cette barrière presque insurmontable; elle ne tardera pas à être un ouvrage d'une haute importance pour la prospérité du Brésil, en faisant communiquer avec l'Océan la fertile plaine de Corritiva, le plus magnifique canton de ce pays, et un des plus beaux du monde pour le climat. La chaîne de montagnes est élevée de plus de quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et, pendant vingt lieues, une montée régulière va de leur base intérieure à Corritiva. Cette contrée fertile nourrit de grands troupeaux de bétail pour l'approvisionnement de Rio-Janeiro, de Saint-Paul et d'autres lieux; on y élève aussi beaucoup de mulets. L'air et le sol y sont si favorables à la végétation, que les olives, les raisins, les pommes, les pêches et d'autres fruits y mûrissent comme en Europe, quoiqu'ils y croissent presque sauvages. Ce canton est divisé en plusieurs paroisses, mais il est peu peuplé relativement à son étendue; particularité surprenante, puisque tout ce qui est nécessaire à la vie s'y trouve en si grande abondance et à si bon marché. Son éloignement de la côte et des villes principales, et, jusqu'à ces derniers temps, le mauvais état des routes, ont pu détourner des colons de ve-

nir s'y établir. Ce n'est, pour ainsi dire, qu'un grand pâturage, et il ne contient que le nombre d'habitans strictement nécessaire pour soigner le bétail. Les animaux sont achetés par des particuliers, et quelquefois par des agens du gouvernement, qui y viennent exprès. Le pays, le long de la route d'ici à Saint-Paul, éloigné d'environ quatre-vingts lieues, est assez habité, surtout dans les environs de Sorricaba, situé un peu au-delà de la moitié du chemin, et qui est un grand marché pour les mulets et les chevaux. Près de ce lieu, un canton bien boisé, nommé Gorosuava, abonde en belle pierre calcaire, dans laquelle on trouve beaucoup de minerai de fer très-riche. N'est-il pas déplorable que les habitans n'aient pas encore appris à faire usage de ressources aussi précieuses ?

Les environs de Corritiva sont arrosés par de jolies rivières qui versent leurs eaux dans le Parana. Plusieurs torrens, notamment le Rio-Verde, charrient de l'or, et le Tibigi est riche en diamans; particularité que le petit nombre de familles aisées dans son voisinage a raison de se rappeler avec reconnaissance. Il est dangereux de voyager plus à l'ouest, parce que

c'est là que vivent les peuplades antropophages que l'on a, depuis quelques années, repoussées au-delà de leurs anciennes limites. Le pays au nord est tout couvert de bois.

A Corritiva, un bœuf, plus gros et en meilleur état que ceux du Rio-de-la-Plata ou de Rio-Grande-do-San-Pedro, coûte de trois piastres à trois piastres et demie. Les chevaux y sont en général plus beaux que ceux de l'Amérique espagnole. Les mulets de somme y coûtent dix piastres, et les mulets de selle, quatorze à vingt-huit piastres. Ces prix sont d'ailleurs sujets à varier, suivant que l'argent est plus ou moins abondant.

Les habitans de San-Francisco s'occupent principalement de la coupe des bois, et de tous les travaux qui tiennent à la construction des vaisseaux. De grands navires et d'autres moins considérables, destinés au cabotage, y ont été bâtis pour le compte des négocians de Rio-Janeiro, de la Babia et de Fernambouc. Quand ce commerce est actif, les diverses classes d'ouvriers qu'il emploie sont très-recherchées, et beaucoup de nègres y sont occupés. Le bois dont on se sert est si fort, et tient si solidement le fer, que les navires qui en sont

construits durent très-long-temps, et sont bien plus estimés par les Portugais et les Espagnols, que les navires construits en Europe. C'est ce qui doit, suivant toutes les apparences, rendre le port de San-Francisco très-important pour le Brésil; et, comme ce lieu communique avec Corritiva, dont le bétail est reconnu supérieur à celui de Rio-Grande, il est très-vraisemblable qu'à une époque peu éloignée, la marine de Portugal s'y approvisionnera de viandes salées. Ceci doit, au reste, dépendre en partie de l'achèvement de la route à travers les montagnes, vers laquelle l'administration a dirigé son attention avec un zèle proportionné à l'importance de l'ouvrage, considérée sous le point de vue de l'intérêt public.

Je ne dois pas oublier de parler d'une autre production de ce pays, dont l'utilité et la valeur doivent augmenter en proportion des progrès du port San-Francisco. Vers le nord sont des forêts de grands pins très-durs, très-forts et abondans en résine; ils forment une variété remarquable du genre *pinus*. Les branches ne croissent qu'à la cime de l'arbre, et portent à leur extrémité des touffes de feuilles. Un arbre de quatre-vingts pieds de long, par exemple,

n'a des branches qu'à la hauteur de cinquante-cinq pieds; à ce point, elles s'étendent horizontalement de tous côtés, et sont chargées de feuilles à leur extrémité. Les plus grosses et les plus basses se prolongent jusqu'à quatorze et quinze pieds de la tige; celles qui sont au-dessus vont toujours en diminuant de longueur jusqu'à la cime, formée par un faisceau de feuilles. Ces arbres sont très-beaux et très-pittoresques; leur dimension les rend propres à servir de mâts à des navires de deux cents à trois cents tonneaux. On m'a dit que l'on en trouvait de plus grands encore.

En quittant San-Francisco, nous passâmes devant le port de Cananea, et nous arrivâmes près de Santos. Cette étendue de côtes est basse; on y aperçoit quelques cabanes de pêcheurs, dont la chétive apparence ajoute à la tristesse de la perspective. Cette contrée basse est couverte d'arbres élancés, qui forment le plan avancé du tableau offert par les montagnes dans l'éloignement. On découvre l'embouchure de quelques rivières peu remarquables en géographie, mais très-utiles aux colons; car elles coulent devant la porte de leurs maisons, et procurent de grandes facilités pour le transport

des productions de l'intérieur du pays. En approchant de Santos, on passe devant plusieurs rochers très-hauts, appelés les Alcatrases, et un récif sur lequel la mer brise avec fureur. Le continent est très-élevé et montueux, de sorte que les terrains bas, situés à sa base, s'aperçoivent à peine de dessus les hauteurs qui leur sont contiguës.

Le port de Santos est très-sûr, et a une entrée très-bonne ; c'est un détroit, ayant l'île de Saint-Vincent à gauche, dans une étendue d'un demi-mille : c'est là qu'il prend une direction différente, et qu'est situé le port. Le mouillage y est bon, et l'on y a des sondes régulières jusqu'au rivage ; le fond s'élève graduellement. Les courans et les marées occasionent néanmoins quelques inconvéniens, et la grande élévation de la côte produit beaucoup de variations dans les vents, ce qui embarrasse les marins quand ils entrent dans la partie étroite ; mais l'eau n'étant pas profonde, ni les courans très-forts, le navire est en sûreté dès qu'il a mouillé, et, par le moyen d'un canot et d'une ancre de toue, il peut mouiller dans l'endroit qui convient au pilote. La partie la plus étroite est défendue par deux forts ; après les avoir passés,

on trouve une espèce de lagune, longue de trois à quatre lieues, et presque entièrement remplie de mangliers. A l'extrémité est située la ville de Santos, un des plus anciens établissemens européens au Brésil. De même que Saint-Paul, cette ville doit son origine au premier navire qui fit naufrage sur l'île Saint-Vincent. La rivière ou lagune est profonde de trois à quatre brasses, et a un fond de vase. Santos est une ville très-commerçante; c'est le magasin général de la capitainerie de Saint-Paul, et le lieu où abordent beaucoup de navires qui font la navigation du Rio-de-la-Plata. La ville est assez bien bâtie, et habitée principalement par des négocians, des marchands en détail et des artisans; sa population s'élève à six ou sept mille âmes. Sa position n'est nullement saine, le pays d'alentour étant bas, très-boisé, et souvent inondé par les pluies, parce que les montagnes voisines empêchent le passage des nuages. Plusieurs petites rivières, qui sortent du pied des montagnes, coupent le pays dans toutes sortes de directions, et se joignent pour former une grande rivière un peu au-dessus de la ville de Santos. Le riz de ce district, où l'on en récolte beaucoup, passe pour le meilleur

du Brésil ; ses bananes ont aussi de la réputation.

Les possessions espagnoles et Rio-Grande reçoivent de ce port une grande partie du sucre, du café, du rhum, du riz, du manioc, de l'indigo, etc., dont elles ont besoin. Elles envoient en retour des cuirs et des suifs, qui sont généralement expédiés en Europe. Les Portugais envoient beaucoup de leurs productions dans les colonies espagnoles ; ils sont ordinairement mal payés ; mais la brièveté du voyage, et le manque d'autres débouchés, engagent plusieurs jeunes gens à spéculer, malgré les droits énormes et l'infinité de petits obstacles dont leurs voisins ont entravé le commerce. Un Espagnol, dans son pays, ne rend pas même une ombre de justice à un Portugais ; il emploie mille artifices pour remettre de jour en jour la décision d'une affaire litigieuse entre eux, jusqu'à ce que, la patience du Portugais étant à peu près à bout, il voie qu'il ne retirera de la contestation que des tas énormes de papiers de procédure, écrits souvent sur les points les plus insignifians de la cause, et payés un prix exorbitant. Si, malgré toutes ces contrariétés, ce dernier persiste à vouloir soutenir son droit,

il arrive souvent qu'on nomme un autre juge, ce qui, dans le fait, est mettre l'affaire de côté. Le malheureux Portugais, après avoir perdu son temps et son argent, se voit menacé de conséquences pires encore, et est souvent obligé de partir ruiné, et dégoûté de l'envie de revenir.

Santos étant le port de Saint-Paul, il y a une correspondance très-active entre ces deux villes; tous les jours il arrive à Santos plusieurs centaines de mulets chargés des productions du pays; ils en repartent avec du sel, du fer, du cuivre, de la faïence, et des produits des manufactures d'Europe. Santos a, pour ses communications avec les lieux les plus voisins, la ressource du transport par eau; car sa rivière est navigable à vingt lieues en remontant jusqu'à Cubcron, où est placé un officier avec un poste de soldats. Ses fonctions sont de percevoir les droits destinés à la réparation des routes et à d'autres objets d'utilité publique.

Comme le gouverneur de Santos relève en tout de celui de Saint-Paul, nous nous adressâmes à lui pour aller à cette ville, et il nous en accorda sur-le-champ la permission. Il était alors huit heures du soir, et nous n'avions pas

d'asile pour la nuit. J'avais plusieurs lettres de recommandation : aucune ne me valut la moindre civilité ; nous trouvâmes, en conséquence, que les habitans n'étaient nullement prévenans envers les étrangers. Nous étions disposés à en imputer la cause au manque de logement convenable ; mais il est bon d'observer que la même froideur règne le long de la côte, tandis que dans l'intérieur les habitans rivalisent à qui se montrera le plus hospitalier. Peut-être ce devoir est-il le plus pratiqué dans tous les lieux où l'on a le moins d'occasions de l'exercer.

Ne pouvant trouver un lit à Santos, nous fûmes obligés de louer une pirogue pour nous porter à Cuberon ; nous y arrivâmes à deux heures du matin, et nous logeâmes au corps-de-garde, où, malgré la fatigue qui nous accablait, nous ne dormîmes guère, parce que le lit de camp nous parut un peu dur. Au lever du soleil, nous étions sur pied. Nous vîmes devant le corps-de-garde un vaste emplacement entouré de magasins et d'autres bâtimens ; on amena plus de cent mulets pour les charger. Nous admirâmes la docilité de ces animaux, tous très-grands et très-beaux. L'adresse de leurs

conducteurs, et notamment des nègres, à placer les fardeaux, était réellement surprenante.

Le caporal qui commandait le poste nous combla d'attentions et d'honnêtetés, ce qui contrastait avec l'humeur peu prévenante des habitans de Santos, plus à leur aise que ce brave militaire. Il nous procura un bon déjeuner, et nous fournit deux mulets sellés pour notre voyage, qui était d'environ huit lieues: nous payâmes pour chacun deux piastres et demie. Nous partîmes, accompagnés d'un guide; et, après avoir fait un demi-mille, nous arrivâmes au pied des hautes montagnes que nous devions traverser. La route est bonne et bien pavée, mais étroite; la montée est si âpre, qu'il a fallu la couper en zigzag, avec des tournées fréquentes et brusques jusqu'en haut. Les trains de mulets chargés qui allaient à Santos rendirent notre passage désagréable, et quelquefois dangereux. En plusieurs endroits le chemin est taillé dans le roc, sur une longueur de plusieurs pieds; dans d'autres, le long des flancs perpendiculaires de la montagne; enfin il passe fréquemment par-dessus le sommet de montagnes coniques, sur le bord de précipices, dans lesquels le voyageur peut être englouti à plus de

cent pieds de profondeur, au milieu de buissons impénétrables. Ces passages dangereux sont garantis par des parapets. Après avoir monté pendant une heure et demie, en tournant très-fréquemment, nous arrivâmes à un lieu de repos. Tout auprès, un peu au-dessous de la route, nous trouvâmes de l'eau. Notre guide nous dit que nous étions à moitié chemin de la cime; ce qui nous surprit: car déjà les nuées, au-dessous de nos pieds, nous empêchaient de voir le pays situé plus bas. Nos mulets avaient monté aussi vite que s'ils eussent marché sur un terrain uni; ces animaux valent mieux que les chevaux dans les routes montantes avec des tournées brusques, et encore plus dans les mauvais chemins.

Il serait difficile de parler de la minéralogie de montagnes couvertes d'arbres et de plantes; celles où nous passâmes me parurent de granit, entremêlé fréquemment de grès ferrugineux, tendre et friable. Des torrens pittoresques, se précipitant du sommet des hauteurs, forment de belles cascades, et, après avoir traversé la route, se frayent un passage à travers des masses de granit détachées et arrondies. A l'exception du chemin, tout est

couvert d'arbres si touffus, que l'on n'aperçoit pas le sol; quelquefois les branches forment, en se joignant, un berceau qui met le voyageur à l'abri du soleil et de la pluie.

Après nous être reposés à peu près vingt minutes, nous avons recommencé à monter. Quelquefois nous apercevions, au-dessus de nos têtes, quatre à cinq zigzags de la route, ce qui augmentait notre étonnement, qu'on fût venu à bout de terminer un ouvrage si difficile. Les millions qu'il a fallu dépenser pour nettoyer le terrain de bois, tailler le roc sur des longueurs considérables, et paver la route dans toute son étendue, donnent une haute idée de l'esprit entreprenant des Brésiliens. L'Europe ne peut pas montrer beaucoup d'ouvrages qui l'emportent réellement sur ce chemin. Si l'on réfléchit que le pays qu'il traverse est peu habité, et que par conséquent il a fallu payer très-cher les bras qui l'ont exécuté, il sera difficile d'en trouver un, en tel pays que ce soit, aussi bien fait, au milieu de désavantages de même nature.

En trois heures nous arrivâmes au sommet: c'est une vaste plaine élevée au moins de six mille pieds au-dessus de la mer. La surface en

est généralement quartzeuse, et recouverte de sable. Quoique la mer fût à vingt milles de distance, il nous sembla qu'elle baignait le pied des montagnes, dont la masse nous empêchait de voir la partie basse de la côte et le port de Santos. Tandis que nous jouissions de cette vue magnifique et imposante, un vent frais nous rendit nos forces et notre courage, et nous mit en état de continuer gaîment notre voyage. Après avoir fait un mille et demi, nous trouvâmes la route coupée, sur plusieurs pieds de profondeur, dans le roc vif. Beaucoup de petits torrens, quoique presque contigus à la mer, coulent tous au sud-ouest, à une distance prodigieuse, et forment par leur réunion la grande rivière de Corrientes, qui va se joindre au Rio-de-la-Plata. Cette circonstance suffit pour expliquer la forme de cette haute chaîne de montagnes, dont la partie la plus élevée et la plus escarpée est du côté de la mer, tandis que l'autre s'abaisse moins brusquement, et offre un plus grand nombre de passages pour aller aux plaines de l'intérieur. Cette partie de la route est bordée, de chaque côté, de beaux arbres et de grands taillis. Les pluies fréquentes de la saison, nous étions en décembre, l'avaient gâtée en différens

endroits. La manière la plus prompte de réparer ces dégâts, est de couper plusieurs arbres d'environ sept pouces de diamètre, de les placer en travers, et de les assujétir avec des pieux fourchus. Les mulets qui descendent ces pentes âpres, quoique plus durs à la fatigue que les chevaux, périssent souvent. Nous en aperçûmes quelques uns étendus morts le long de la route. Nous rencontrâmes plusieurs troupes de nègres, et même d'Indiens, qui réparaient le chemin où qui ouvraient de nouveaux embranchemens; quelques-uns avaient des gonflemens au cou, mais différens de ceux que l'on voit aux habitans de plusieurs contrées montagneuses de l'Europe. Indépendamment du goître, il pendait de cette tumeur des loupes d'un demi-pouce à trois pouces de diamètre, et à peu près en forme de grappe.

Après avoir traversé plusieurs petits ruisseaux, et passé devant quelques maisons, nous arrivâmes à une auberge passable, qui appartenait à un officier de milice. On nous y donna du café, du lait et de la volaille. Elle est à seize à dix-huit milles de Saint-Paul, et à peu près à égale distance de cette ville et de Santos. Le propriétaire, très-surpris de voir des Anglais,

nous accueillit très-poliment, et nous procura des mulets sellés pour changer de montures. Tandis qu'on les préparait, il nous montra, devant sa maison, un espace de terrain boisé, assez bien éclairci, où nous chassâmes pendant une heure. Nous entrâmes, après cela, dans un pays plus ouvert, qui offrait des traces d'une ancienne culture, et semblait avoir été récemment très-négligé. A mesure que nous approchions de Saint-Paul, la route devenait meilleure, les habitations étaient plus fréquentes. Nous passâmes devant deux couvens qui avaient l'air de maisons très-commodes; de grandes croix, placées devant leur façade, les faisaient distinguer. Le pays était arrosé par de jolis ruisseaux. Nous observâmes dans un endroit du gravier ferrugineux, mais nous n'avions pas le loisir de faire des recherches minéralogiques. Quoique Saint-Paul soit situé sur une hauteur, on ne l'aperçoit pas, de ce côté, à une grande distance. Tout auprès de cette ville, la rivière coule parallèlement à la route, dont elle inonde quelquefois une partie, et la recouvre de sable. Nous vîmes, à notre gauche, une espèce de grande remise ou hôtellerie, où l'on décharge les mulets et où les voyageurs ont coutume de

passer la nuit. Elle consiste en un vaste hangar, soutenu par des solives posées verticalement, et partagé en plusieurs divisions pour recevoir les charges des mulets ; chaque voyageur en occupe autant qu'il en a besoin pour ses marchandises. Dans un emplacement d'environ trois cents pieds de circonférence, sont plantés de petits pieux, à la distance de dix à quinze pieds les uns des autres ; on y attache les brides des mulets, pendant qu'on leur donne à manger, qu'on les selle et qu'on les charge. Ces remises sont fréquentes dans tout le Brésil.

Quoique nous nous fussions fait une haute idée de Saint-Paul, puisque cette ville est la capitale du district et la résidence du gouverneur, nous fûmes néanmoins, en y entrant, frappés de l'air de propreté des maisons ; leur façade est revêtue d'un enduit de couleur variée. Les maisons des rues principales ont deux à trois étages de haut. Nous arrivâmes deux heures à peu près avant le coucher du soleil, et nous allâmes chez un particulier pour qui nous avions une lettre de recommandation ; mais il était absent, et nous fûmes obligés de passer la nuit à l'hôtellerie où se trouvaient nos mulets : c'était un gîte bien misérable. Le len-

demain matin nous déjcunâmes avec notre ami, qui nous mena chez le brigadier général Orte, gouverneur de la ville. Cet officier nous invita à dîner, permit à mon compagnon de faire mettre à terre, à Santos, une cargaison qui souffrait à bord, et nous dit que nous serions toujours les bien-venus dans son palais. Deux aides-de-camp de son excellence, hommes très-aimables, avaient été élevés en Angleterre; ce fut pour nous une rencontre très-heureuse. Ils nous aidèrent à trouver un logement, nous rendirent tous les services dont nous avions besoin, et témoignèrent le plus vif désir de rendre notre séjour à Saint-Paul aussi agréable qu'il serait possible.

CHAPITRE V.

Description de Saint-Paul. — Système d'agriculture en usage dans les environs. — Excursion aux mines d'or de Jaragua. — Mode d'exploitation que l'on y suit. — Départ pour retourner à Santos.

Saint-Paul est situé sur une jolie éminence, d'environ deux milles d'étendue, entourée de trois côtés par des prairies basses, et arrosée à sa base par des ruisseaux qui, dans les temps de pluie, l'isolent presque entièrement; elle tient aux montagnes par un chaînon étroit. Les ruisseaux vont joindre un torrent assez large, appelé le Tieti, qui coule à un mille de la ville, dans le sud-ouest. On passe ces ruisseaux sur plusieurs ponts, les uns en pierre, les autres en bois, construits par le dernier gouverneur. Saint-Paul étant élevé à cinquante pieds au-dessus de la plaine, et entouré presque entièrement d'eau, ses rues sont très-propres; elles sont pavées avec un grès schisteux, agglutiné par un ciment ferrugineux, contenant de grands

cailloux de quartz arrondis, et se rapprochant de la brèche. Cette pierre est une formation d'alluvion, contenant de l'or. Après les fortes pluies, on trouve beaucoup de parcelles de ce métal dans les fentes et les creux du pavé. Dans les temps de pluie, les pauvres les cherchent avec beaucoup de soin.

Cette ville fut fondée par les Jésuites, plus séduits probablement par les mines d'or des environs, que par la salubrité de sa position. Elle ne le cède, à cet égard, à aucun lieu de l'Amérique méridionale. La hauteur moyenne du thermomètre y est entre 50 et 80 degrés (7 et 21° centigrade). Un matin, je l'aperçus à 48 (6°); quoique je n'y aie pas séjourné en hiver. Les pluies n'y sont ni très-fortes, ni de longue durée, et les orages ni le tonnerre n'y sont violens. Il faisait souvent si froid dans la soirée, que j'étais obligé de fermer la porte et les fenêtres, de me vêtir plus chaudement, et de faire apporter de la braise dans ma chambre, parce qu'il n'y a pas de cheminées.

Saint-Paul a plusieurs places, huit églises et cinq couvens, la plupart, de même que le reste de la ville, bâtis en terre. Pour élever un mur, on prend un moule, ou châssis, formé de six

planches mobiles, placées de champ vis-à-vis les unes des autres, et assujéties dans cette position par des pièces transversales, arrêtées par des chevilles mobiles. On met dans ces châssis une petite quantité de terre, que des ouvriers battent avec des masses, et qu'ils humectent de temps en temps. Quand le moule est plein, on l'enlève, et l'on continue la même opération jusqu'à ce que toute la carcasse de la maison soit finie. On a soin de laisser des espaces vides, et d'y placer les châssis des fenêtres et des portes, ainsi que les solives, à mesure que l'ouvrage avance. Cette masse s'endurcit avec le temps; on repasse les murs de l'intérieur, pour qu'ils soient parfaitement unis; le propriétaire les peint de la couleur qui lui plaît: ils sont généralement ornés d'emblèmes très-ingénieux. Cette espèce de construction est solide: j'ai vu des maisons bâties depuis deux cents ans; la plupart ont plusieurs étages. Pour que la pluie ne dégrade pas la base, on donne aux toits deux à trois pieds de saillie au delà du mur. Les gouttières préserveraient encore mieux de l'humidité, mais leur usage n'est guère connu. Les maisons sont couvertes en tuiles creuses. Quoique le pays fournisse de

l'argile excellente et beaucoup de bois, on n'y fait pas beaucoup de briques.

La population de Saint-Paul est de plus de quinze mille âmes; peut-être va-t-elle à vingt mille: le clergé et les moines peuvent comprendre cinq cents individus. Les ecclésiastiques sont en général des membres utiles à la société, et exempts de la bigoterie et de l'intolérance, qui font la honte des colonies voisines. Leur exemple produit un effet si avantageux sur le reste des habitans, que je puis avancer hardiment qu'aucun étranger ne sera inquiété pour sa religion, pourvu qu'il se conduise comme un galant homme, et qu'il n'insulte pas à celle du pays. L'évêque est un prélat respectable: si les prêtres de son diocèse, de l'ordre inférieur du clergé, suivaient son exemple, en cultivant les sciences et en répandant les connaissances utiles, leurs troupeaux les respecteraient davantage, et les intérêts de la religion y gagneraient. Des prêtres aussi ignorans échappent difficilement au mépris.

Il ne règne actuellement à Saint-Paul aucune maladie endémique. Jadis, et même encore en dernier lieu, la petite vérole y faisait de grands ravages; mais ses progrès ont été

arrêtés par l'introduction de la vaccine. Des professeurs se tenaient dans une grande salle appartenante au gouverneur; le public fut invité à y venir, et l'opération fut faite gratis. Il faut espérer que les avantages de ce préservatif le mettront en crédit chez les habitans de ces pays; car ils ne sont pas compétens pour juger de la controverse qui lui a fait du tort en Europe.

On trouve dans cette ville peu de manufactures importantes; on file à la main du coton grossier, et l'on en fabrique des toiles qui servent aux vêtemens: l'on fait aussi une belle espèce de réseau pour les hamacs, qui sont bordés de dentelle, et qui forment un meuble élégant; on les suspend très-bas, afin qu'ils puissent servir de sofas. Les dames aiment beaucoup à s'en servir, surtout quand la chaleur les dispose à l'indolence. La plupart des femmes s'occupent à faire de la dentelle; quelques-unes y excellent. Les boutiquiers sont nombreux, et, de même que dans toutes les villes des colonies, vendent toutes sortes d'objets: quelques-uns font de grandes fortunes. Il y a peu de médecins, mais beaucoup d'apothicaires; quelques orfèvres, dont les ouvrages

sont de peu de valeur, sous le rapport du métal et du travail; beaucoup de tailleurs et de cordonniers; enfin des menuisiers, qui emploient de très-beau bois, mais qui se font payer bien plus chèrement que les autres classes d'artisans. Au dehors de la ville habite un grand nombre d'Indiens créoles, qui font des ustensiles de cuisine en terre, de grandes jarres, et toutes sortes d'autres vases, ornés avec un certain goût. La plus grande partie de la population consiste en fermiers et en petits cultivateurs : ceux-ci exploitent des terrains peu étendus, sur lesquels ils élèvent des cochons et de la volaille. Ces deux espèces de denrées sont toujours abondantes au marché, qui, dans la saison des fruits, est aussi fourni d'ananas, de raisins, de pêches, de goyaves, de bananes, de quelques pommes, et d'une énorme quantité de coins.

Les végétaux bons à manger sont abondans et variés. On y récolte une racine bulbeuse, appelée cava, aussi bonne, et même plus farineuse que les meilleures pommes de terre; elle a à peu près six pouces de diamètre, et, rôtie ou bouillie, fournit une nourriture excellente. Les choux, la salade, les navets, les choux-

fleurs, les artichauts, les pommes de terre, sont très-bons: on fait peu d'usage des dernières; les naturels aiment mieux la patate. Le maïs, les haricots, les petits pois, et toutes les espèces de légumes, réussissent très-bien. La volaille est à bon marché: nous achetâmes des poules à 6 et 12 sous la pièce. Les cochons de lait coûtent un quart de piastre, ou une demi-piastre; des flèches de lard, arrangées à la mode du pays, 4 sous la livre. Les dindons, les oies, les canards, sont communs et peu chers; les derniers sont des canards de Barbarie, d'une taille énorme: quelques-uns pèsent dix à quatorze livres. Il y a une singulière espèce de coqs: ils ressemblent à ceux d'Europe, pour le plumage et pour la forme; mais leur chant est très-fort: la dernière note dure une ou deux minutes. Quand leur voix est belle, ils sont très-estimés, et l'on en envoie comme curiosités dans tout le Brésil. Le bétail est généralement bon, et cependant on prend bien peu de soin pour l'élever. Quand les pâturages sont bien garnis d'herbes, les bœufs sont assez gras; autrement, ils maigrissent. On peut en acheter un troupeau à 6, à 7 piastres par tête; le bœuf coûte 2 à 3 sous la livre. Les corroyeurs

ont une méthode singulière de noircir les peaux de vache et de veau ; quand elles sont préparées pour l'opération, ils cherchent un trou bourbeux, au fond d'une couche ferrugineuse : par exemple, un fossé, et ils couvrent avec la vase le côté de la peau qui doit être teint. Ils préfèrent, sans doute avec raison, cette substance aux dissolutions cuivreuses, parce que le sulfate de fer, formé par la décomposition des pyrites, agit moins énergiquement dans cet état, que lorsqu'on l'applique de la manière ordinaire.

Les chevaux sont très-beaux, et généralement dociles. Quand ils sont bien dressés, ils deviennent excellens ; leur taille est de quatre pieds deux pouces à cinq pieds ; leur prix varie de 15 à 50 piastres. On regarde les mulets comme de meilleures bêtes de somme. On ne donne aucuns soins à l'éducation des moutons, et l'on n'en mange presque jamais la chair. L'on a une belle et grande espèce de chèvres, dont le lait est généralement employé aux besoins du ménage. Les chiens sont très-médiocres.

Dans mes promenades autour de la ville, j'eus de fréquentes occasions d'examiner les

couches horizontales de l'éminence sur laquelle elle est située, et qui se suivent dans un ordre singulier. On trouve d'abord une terre végétale rouge, dont la profondeur varie; elle est imprégnée d'oxide de fer : au-dessous il y a du sable, et une substance étrangère, dont la couleur varie du rouge d'ocre au brun et au jaune foncé; elle contient des cailloux roulés : ce qui indique qu'elle est de formation assez récente; son épaisseur est de trois à six pieds, et peut être de sept; les parties inférieures sont uniformément jaunes. Au-dessous est une couche d'une très-belle argile de différentes couleurs, mais plus généralement violette; la blanche et la rouge sont les plus pures pour la qualité : elle est entremêlée de couches minces de sable, dans diverses directions. Ensuite vient une couche de matière d'alluvion, qui est très-ferrugineuse; elle est posée sur une substance à demi-décomposée, provenant, suivant les apparences, d'un granit dans lequel la proportion du feldspath l'emporte sur celle du quartz et du mica (1). Le tout repose sur du granit

(1) La substance colorante provient vraisemblablement de la décomposition du mica. J'ai fréquemment

compacte. Les côtés de l'éminence sont escarpés et perpendiculaires dans certains endroits (1).

On peut juger de la fertilité du pays qui entoure Saint-Paul, par l'immense quantité de denrées qu'il envoie au marché de cette ville. Il y a un siècle, ce canton était abondant en or ; ce n'est qu'après l'avoir épuisé par le lavage, que les habitans se sont adonnés à l'agriculture. Comme cette occupation a été plutôt l'effet de la nécessité que de leur choix, ils ont mis de la lenteur à suivre les améliorations que d'autres nations ont faites dans ce bel art ; car, désolés de la disparition du plus riche des métaux, ils regardaient leur nouvelle occupation comme basse et avilissante. En effet, dans toute l'étendue du Brésil, les laboureurs ont toujours été considérés comme formant une classe bien moins respectable que celle des mi-

observé une masse de granit, dont la surface était décomposée en une argile rouge, et où les particules de mica étaient à peine distinctes, tandis que la roche solide au-dessous en contenait une portion raisonnable.

(1) On trouve dans une partie de la ville une belle espèce de granit décomposé, qui consiste en feldspath extrêmement blanc, en quartz, et très-peu de mica.

neurs. Ce préjugé subsistera probablement jusqu'à ce que le pays, étant épuisé d'or et de diamans, les habitans seront forcés de chercher dans l'agriculture une source de richesse constante et inépuisable.

Je n'essaierai pas de décrire le système de culture qui règne actuellement dans le voisinage de Saint-Paul. J'ai déjà observé que, dans le Brésil, on concède à ceux qui les demandent avec les formalités requises, de vastes portions de terrain. Or, on doit supposer que la valeur de ces terrains dépend beaucoup de leur situation. Le premier objet d'un cultivateur est de chercher, autant qu'il le peut, des terrains non occupés, situés près d'une grande ville; quand il n'en trouve pas de cette espèce, le voisinage des bonnes routes et des rivières navigables est ce qui fixe son attention. Quand il a fait son choix, il s'adresse au gouverneur; celui-ci ordonne aux officiers que cela concerne, de déterminer l'étendue de terrain demandée, qui est ordinairement d'une lieue ou d'une lieue et demie carrée, quelquefois plus. Le cultivateur achète alors autant de nègres qu'il le peut, et commence ses opérations par élever des habitations pour eux et pour lui. Ce sont géné-

ralement de misérables hangars, supportés par quatre poteaux, et appelés *ranchos*. Il fait couper, par ses nègres, les arbres et les broussailles qui couvrent la portion de terrain dont il pense qu'ils pourront soigner la culture. On met ensuite le feu à tout ce qui a été abattu, et la réussite de la récolte dépend en grande partie de cet incendie. Si tout a été réduit en cendre, le propriétaire espère une récolte abondante; si, par suite de la température, les arbres restent à terre à moitié brûlés, il n'en attend qu'une mauvaise. Quand le terrain est nettoyé, les nègres le retournent avec la houe, et sèment le maïs, les haricots et autres légumes; durant cette opération, ils abattent tout ce qui les gêne, mais ils ne songent jamais à façonner la terre. Après avoir semé la quantité de graines qui a été jugée nécessaire, ils préparent d'autres portions de terrain, pour y planter le manioc qui sert généralement de pain à toutes les classes d'habitans du Brésil. On donne plus de soins à cette culture; on dispose à quatre pieds de distance les unes des autres de petites buttes, où l'on place des boutures grosses d'un pouce, et longues de six à huit, qui ne tardent pas à prendre racine. Quand on en a

planté assez pour fournir à la consommation de la ferme, le propriétaire, s'il est assez riche, prépare les moyens de cultiver la canne et de fabriquer du sucre. Il fait construire, par un charpentier, un moulin avec des cylindres en bois pour écraser les cannes; cette mécanique est mise en mouvement par l'eau s'il y a un ruisseau à portée, sinon elle est mue par des mulets. Tandis qu'une partie des nègres aide au charpentier, l'autre prépare le terrain comme pour le manioc; on met en terre, dans une position presque horizontale, des morceaux de canne qui ont trois à quatre nœuds, et on les recouvre d'environ quatre pouces de terre. Ils poussent rapidement; au bout de douze à quinze mois, les cannes sont bonnes à couper. Dans les sols neufs et fertiles, il n'est pas rare de voir des cannes de douze pieds de hauteur, et d'une grosseur étonnante.

Le maïs et les légumes mûrissent communément en quatre mois ou quatre mois et demi. Leur produit moyen est de deux cents grains pour un; la recolte est mauvaise quand ils ne rendent que cent cinquante grains.

Le manioc est recolté rarement avant dix-huit ou vingt mois. Si le sol est convenable, il

Digitized by Google

donne six à huit livres de racines par plante(1). On cultive très-peu d'indigo dans ce canton; il y est de qualité médiocre. Les potirons y sont monstrueux; quelquefois on les mange; mais plus souvent on en nourrit les chevaux. Les melons y sont à peine mangeables.

La branche d'agriculture le plus mal entendue est l'éducation du bétail. On ne sait ce que c'est que prairies artificielles, pâturages enclos, ou fourrage mis en réserve pour le temps de disette. On ne trait jamais les vaches régu-

(1) On sait que cette racine tient lieu de pain. Sa préparation est fort simple. Après l'avoir arrachée, on râcle l'écorce avec un couteau, comme l'on râtisse des navets; on la râpe ensuite, et la râpure, que l'on appelle farine de manioc, se met dans des sacs, que l'on presse fortement pour en exprimer le suc, qui est vénéneux; après quoi, on la passe au travers d'un crible, et on la fait cuire sur un plat de fer ou de cuivre, ou même de terre, sous lequel on entretient un feu vif. Quand elle est entièrement desséchée, on peut en faire usage. Dans cet état, si on la préserve de l'humidité, elle se garde assez long-temps. Délayée dans du bouillon, elle devient gélatineuse et très-nourrissante; elle est très-bonne à manger avec du fromage. L'ipé, ou manioc sauvage, rôti, ne le cède guère à la châtaigne. Les Portugais le mangent rôti ou bouilli.

lièrement. On les regarde plutôt comme un embarras dans une ferme, que comme une partie importante du troupeau. Elles ont continuellement besoin de sel, qu'on leur donne par petites portions, tous les douze ou quinze jours. Les laiteries, si toutefois on peut les nommer ainsi, sont tenues avec tant de malpropreté, que le peu de beurre que l'on y fait, ne tarde pas à rancir, et que le fromage est très-mauvais. La négligence des cultivateurs se manifeste d'ailleurs dans tout ce qui concerne le soin des productions de la terre; à peine voit-on une ferme pourvue de bâtimens convenables pour les serrer. Le café, le coton, le maïs, les haricots, sont mis en tas dans les coins d'un hangar humide, et couverts d'un cuir vert. Une moitié se gâte et se pourit, l'autre est considérablement détériorée par l'effet d'une nonchalance qui va presque jusqu'à la stupidité.

On engraisse les cochons avec du maïs cru; quand ils ont huit à dix mois, on les enferme, et on leur donne à chacun huit à dix boisseaux de grains. Lorsqu'on a tué l'animal, on détache la chair aussi nettement que l'on peut, on emploie très-peu de sel pour préparer le lard, et, au bout de quelques jours, on le porte

au marché. On garde pour la consommation du ménage les côtes, les mâchoires et les parties maigres.

Les maisons des fermiers sont de misérables cabanes qui n'ont qu'un rez de chaussée. Le sol n'est ni pavé, ni garni de planches. Les murs de séparation et les cloisons ne consistent qu'en claies enduites de terre, que l'on ne nettoye jamais. La cuisine est un lieu sale et boueux, où, çà et là, trois pierres rondes rapprochées servent à soutenir les pots dans lesquels on fait cuire la viande. Comme on brûle principalement du bois vert, ce lieu est presque toujours rempli de fumée qui, faute de tuyau de cheminée, s'échappe par les portes et les autres ouvertures, et noircit tout dans l'intérieur. Je suis fâché de dire que les cuisines de plusieurs gens riches ne sont pas en meilleur état.

On peut bien imaginer que, dans un pays comme celui-ci, ce n'est pas dans l'intérieur d'une maison qu'un étranger se plaît davantage. Les jardins de Saint-Paul et des environs sont plantés avec beaucoup de goût, et quelques-uns même avec une élégance recherchée. Le jasmin, qui est l'arbrisseau de prédilection,

fleurit toute l'année, de même que le rosier. Les œillets, les grenadilles, les amarantes, y sont très-communs. Un des plus beaux arbustes est le ricin, qui porte du fruit la première année; il fournit une si grande quantité d'huile, que l'on n'en brûle pas d'autre.

Les abeilles sont très-communes dans les bois. Elles s'apprivoisent aisément, et je crois qu'elles ne piquent pas. Leur miel est agréable; la cire, surtout celle que l'on récolte dans les troncs des vieux arbres, est très-sale, mais pourrait se nettoyer aisément. On trouve dans les bois plusieurs espèces de singes et des bêtes carnassières, dont quelques-unes, et surtout une espèce de loutre, fournissent d'assez bonnes fourrures. Les insectes sont très-nombreux, mais les mousquites ne le sont pas autant qu'au Rio-de-la-Plata. Les chiques sont très-incommodes; elles se nichent sous les ongles des orteils, et même des doigts: mais on s'en débarrasse aisément, en enlevant, avec la pointe d'une aiguille, l'animal et la poche où sont ses œufs, et en frottant le trou avec du mercure doux et du tabac, de crainte qu'il n'en soit resté quelqu'un. On me dit que les reptiles étaient très-communs, mais je n'ai vu que des

crapauds qui, tous les soirs, infestent les sentiers dans la campagne, et les rues de la ville. Le serpent sorocouco ou jararraca passe pour très-dangereux.

Les forêts produisent du bois de charpente excellent. On désigne généralement les arbres par leurs noms indiens; quelques-uns donnent de très-belles gommes. Le jacaranda, appelé en Europe bois de rose, est ici très-commun. Plusieurs arbrisseaux portent des fleurs superbes, et sont très-aromatiques. Parmi les innombrables plantes rampantes qui couvrent le sol des forêts, en en cite quelques-unes comme des antidotes infaillibles contre la morsure des reptiles venimeux. Une entr'autres, nommée Corazao de Jesu, (cœur de Jésus,) à feuilles cordiformes, est généralement recherchée pour ses vertus.

Au-delà de la plaine qui entoure Saint-Paul, le pays est montueux. Si mon séjour dans cette ville eut été plus long, j'eusse consacré une partie de mon temps à faire un voyage minéralogique dans les environs, mais, ayant des raisons urgentes de hâter mon départ pour Rio-Janeiro, je ne pus faire qu'une excursion de ce genre. Le gouverneur m'invita à visiter

les mines d'or de Jaragua, les premières qui aient été découvertes au Brésil, et qui aujourd'hui lui appartiennent, ainsi qu'une ferme voisine. Elles sont situées à vingt-quatre milles de Saint-Paul. Nous fîmes, dans la direction du sud, douze milles par un chemin passable, et bon en quelques endroits, et nous traversâmes le Tieti. Cette rivière est, là, beaucoup plus grande et plus profonde qu'à Saint-Paul; on la passe sur un très-bon pont de bois, exempt de péage. Le long de ses bords, on voit de superbes terrains couverts de bois; ils pourraient, si on les cultivait convenablement, produire au centuple, non-seulement les choses nécessaires à la vie, mais aussi celles qui sont d'agrément et de luxe. Il était triste de voir un canton qui, par sa fertilité et par la beauté du climat, mériterait d'être appelé un paradis, de le voir, dis-je, désert et négligé par ses insensés possesseurs, dévorés uniquement de la soif de l'or.

Après avoir fait quatre lieues, nous arrivâmes aux mines de Jaragua, fameuses par les trésors immenses qu'elles produisaient il y a près de deux cents ans. L'or était embarqué pour l'Europe dans les ports de Santos et de Saint-

Vincent, et ce district était regardé comme le Pérou du Brésil. L'aspect du pays est inégal, et même montueux. La roche, dans les points où elle est à découvert, paraît être un granit primitif qui se rapproche du gneiss; il est entremêlé d'amphibole, et fréquemment de mica. Le sol est rougeâtre, et notablement ferrugineux; il paraît être très-profond en quelques endroits. L'or se trouve généralement dans une couche de cailloux roulés et de gravier, appelée *cascalhao*, qui repose immédiatement sur la roche. Dans les vallées où il y a de l'eau, on rencontre fréquemment des excavations d'une étendue considérable, faites par les laveurs d'or; quelques-unes ont cinquante à cent pieds de largeur, et dix-huit à vingt de profondeur. Sur plusieurs des collines, où l'on peut réunir de l'eau pour les lavages, on trouve des particules d'or dans la terre, un peu au-dessous de la racine de l'herbe.

La manière d'exploiter ces mines, que l'on doit plutôt nommer des lavages, est simple et facile à décrire.

Que l'on suppose d'abord une couche semblable à du gravier, composée de cailloux de quartz roulés, et d'une substance étrangère,

posée sur du granit, et recouverte, à des profondeurs inégales, par une substance terreuse. Quand on peut se procurer un courant d'eau, dont le niveau est suffisamment élevé, on taille dans la terre des gradins, qui ont chacun vingt à trente pieds de longueur, deux à trois de largeur, et un pied de hauteur. On creuse, à la base, une tranchée profonde de deux à trois pieds. Sur chaque gradin sont placés six à huit nègres, qui, à mesure que l'eau descend doucement d'en haut, remuent sans relâche la terre avec des pelles, jusqu'à ce qu'elle soit toute convertie en boue liquide, et entraînée plus bas. Les particules d'or, contenues dans la terre, descendent dans la tranchée inférieure, au fond de laquelle elles se précipitent bientôt, à raison de leur pesanteur spécifique. Les ouvriers sont continuellement employés à écarter les pierres de la tranchée, et à nettoyer la surface, opération considérablement facilitée par le courant d'eau qui y tombe. Après cinq jours de lavage, on porte le sédiment du fond de la tranchée à un autre courant d'eau, pour y subir une seconde opération de lavage. On a pour cela des sébiles en forme d'entonnoir, larges de deux pieds à l'ouverture, et profon-

des de cinq à six pouces; on les nomme *gamellas*. Chaque ouvrier, se tenant debout dans le ruisseau, prend dans sa gamelle cinq à six livres de sédiment qui est d'une teinte charbonneuse foncée, et composé d'une matière pesante, telle que de l'oxide de fer, des pyrites, du quartz ferrugineux, etc.; puis il fait entrer une certaine quantité d'eau dans ses gamelles, qu'il agite avec tant d'adresse, que l'or se sépare des autres substances plus légères, et tombe au fond et sur les parois du vaisseau. Il rince ensuite la gamelle dans une autre plus grande et pleine d'eau; il y laisse l'or, et recommence. Le lavage de chaque gamelle prend huit à neuf minutes. L'or que l'on retire varie par le nombre et la dimension des paillettes; quelques-unes sont si petites qu'elles flottent, tandis que d'autres sont grosses comme des pois, et souvent plus grosses encore. Cette opération, dont le résultat est d'une grande conséquence, est surveillée par des inspecteurs. Quand tout est terminé, on emporte l'or dans un bâtiment, pour qu'il y sèche, et, à l'époque convenable, on le porte au bureau de contrôle, où il est pesé, et où le quint est mis à part pour le prince. Le reste est fondu avec un mélange de

muriate de mercure, ensuite mis en lingots, essayé et estampillé d'après sa valeur intrinsèque, dont on délivre un certificat; après qu'une copie de cette pièce a été enrégistrée à la monnaie, le lingot circule comme espèce monnayée.

Mon attention fut fortement attirée par les immenses débris ou rebuts des anciens lavages d'or. Ils formaient des tas innombrables, et contenaient une grande diversité de substances, ce qui me faisait concevoir une ferme espérance d'y trouver de précieux échantillons de tourmaline, de topaze et d'autres cristallisations, ainsi qu'une suite de roches qui formeraient un tableau géognostique du pays. J'étais si fortement prévenu de cette idée, que je m'imaginai réellement avoir à ma portée quelques-unes des plus belles productions minérales du Brésil. En conséquence, je sortis un jour de bonne heure, avant que la chaleur fût trop forte pour travailler, et je me fis accompagner de trois hommes armés de pinces de fer et de marteaux. Nous brisâmes des quantités prodigieuses de matière quartzeuse et semblable au granit, dans différens états de décomposition, et d'autres morceaux de matière ferrugineuse; mais, après avoir continué l'opé-

ration pendant trois jours, et m'être tellement fatigué que mes mains ne pouvaient plus tenir le marteau, je fus obligé d'abandonner mes recherches qui furent inutiles. Je ne découvris pas un seul grain d'or, ni une seule cristallisation, excepté un peu de quartz et des pyrites cubiques et octaèdres, et je ne vis que du manganèse très-pauvre; en un mot, je ne trouvai que des choses si communes, que j'hésitai si je les emporterais à Saint-Paul. Cette contrariété que j'éprouvai aux premières mines d'or que j'eusse vues, me chagrina beaucoup.

J'allai ensuite, avec le gouverneur et son épouse, voir la ferme. Nous parcourûmes à pied et à cheval de vastes domaines, dont les productions et la culture ressemblaient à ce que j'ai déjà décrit. Nous chassâmes ensuite le chevreuil; il ne faut pas, à ce sujet, s'imaginer que je courus plusieurs milles, accompagné d'une meute de chiens et d'une troupe de chasseurs joyeux. Ici, trois à quatre invividus sortent avec des fusils et deux ou trois chiens. Les hommes se séparent, et attendent dans un endroit ouvert; les chiens quêtent dans les bois et les halliers : s'ils trouvent le gibier, ils le

lancent, et les chasseurs le tirent. Les chevreuils sont petits, et leur chair est peu estimée.

Les bêtes sauvages de ce district sont les singes, les paresseux, une variété du porc-épic, et les sarigues; celles-ci, et quelques autres bêtes également carnassières, font de grands dégâts parmi les volailles. Les oiseaux offrent peu de variété dans les espèces. Je tuai plusieurs bécassines et un beau pluvier avec un aiguillon rouge, long de six pouces, à chaque aile; il porte chez les Espagnols le nom de *dispertero;* (réveille-matin), à cause du bruit qu'il fait quand on le réveille la nuit. Une troupe de ces oiseaux tient lieu, dans une habitation, d'une cloche d'alarme contre les voleurs (1). Il y a beaucoup de perroquets et de perruches.

L'espèce de chauve-souris, appelée vampire, est un ennemi dangereux pour les chevaux et les mulets. Si elle peut s'approcher de ces animaux pendant la nuit, elle s'attache à leur veine jugulaire, au-dessus de l'épaule, et la suce avec tant de force, qu'elle les laisse presque entièrement couverts de sang. Pendant tout

(1) C'est une espèce de jacana.

le temps, elle bat des ailes, probablement pour calmer, par l'impression de fraîcheur que produit ce mouvement, la douleur causée par la morsure (1).

Il y a dans le jardin une belle planche de pommes de terre, plantées, depuis trois à quatre ans, par un particulier venu de Gibraltar. On les laisse croître et se reproduire d'une année à l'autre; on n'en prend que lorsqu'on en a besoin pour les manger. Les choux et les autres plantes potagères croissent en abondance.

Un grand avantage de cette ferme est d'avoir, dans son voisinage, de très-beau bois de charpente. Quand les améliorations commencées par les propriétaires seront complétées, elle sera pourvue d'eau, qui y arrivera de six milles de distance, en quantité suffisante pour arroser le penchant des collines, et pour mettre en mouvement un moulin à sucre. Cinquante nègres et environ vingt-cinq Indiens libres sont occupés sur cette ferme. Ces derniers sont aux frais du maître, et gagnent à peu près un

(1) Voyez *Tableaux de la Nature*, par M. de Humboldt, tome I, page 47.

huitième de piastre, (60 centimes) par jour; mais ils me parurent bien moins laborieux et moins adroits que les nègres. Ils nettoyaient le terrain, et faisaient des allées dans un bois, qui, ce travail achevé, sera une retraite délicieuse pendant l'été.

Parmi les nombreuses marques de bonté dont le gouverneur m'honora, je ne dois pas oublier ses assurances réitérées, que, dans le cas d'une rupture entre nos deux nations, dont il était alors grandement question, il ne m'arrêterait pas. Après avoir passé dans ce lieu cinq jours, que les attentions et les politesses de mon hôte rendirent aussi agréables qu'il était possible, nous partîmes pour Saint-Paul, dans le même ordre dans lequel nous étions venus. Le gouverneur et son épouse étaient dans un carrosse traîné par quatre mulets; son aide-de-camp et moi à cheval; l'avant-garde était formée par six dragons. Cette garde est celle qui est accordée à un officier du grade du gouverneur.

Saint-Paul est rarement visité par les étrangers. Les passages qui mènent de la côte à cette ville sont dans une position si particulière, qu'il est presque impossible d'éviter les gardes qui

y sont postés pour inspecter les voyageurs et les marchandises allant dans l'intérieur. Dans ces postes, les soldats d'un rang inférieur ont le droit d'examiner tous les étrangers qui se présentent, et de les arrêter, eux et leurs effets, jusqu'à ce qu'ils aient exhibé leurs passeports. Mes compagnons et moi, nous fûmes obligés, en allant à Saint-Paul, de montrer trois fois la permission que nous avait donnée le gouverneur de Santos. Notre présence à Saint-Paul excita une curiosité prodigieuse parmi toutes les classes des habitans, qui semblaient n'avoir jamais vu d'Anglais; les enfans mêmes manifestaient leur étonnement, les uns en s'enfuyant, les autres en comptant les doigts de nos mains, et s'écriant que nous en avions le même nombre qu'eux. Plusieurs bons bourgeois nous invitèrent à aller chez eux, et firent dire à leurs amis de venir pour nous voir. La maison que nous habitions étant très-grande, des troupes de jeunes gens des deux sexes venaient fréquemment à notre porte pour regarder comment nous mangions et nous buvions. Nous fûmes ensuite flattés de voir que cet étonnement général se changea en un sentiment plus sociable: nous reçûmes partout l'accueil le plus

poli, et nous fûmes fréquemment invités à dîner. Les parties de plaisir et les bals du gouverneur furent pour nous des choses nouvelles et très-agréables; nouvelles, parce que nous étions traités plus honnêtement que dans les possessions espagnoles; agréables, parce que nous nous trouvions en compagnie infiniment plus civile et plus polie.

Quand les dames sortent, notamment pour aller à l'église, elles sont vêtues de soie noire, avec un voile de même étoffe, garni d'une large dentelle. En hiver, elles portent du casimir noir. Elles se montrent presque toujours dans les rues avec le voile; mais il a été en partie remplacé par une longue jupe de laine grossière, bordée de velours, de galon d'or, de futaine ou de peluche, selon le rang de celle qui la porte. Cette jupe est une espèce d'habillement négligé dont on se sert chez soi, aux promenades du soir et en voyage; quand les dames en font usage, elles ont toujours un chapeau rond. La dénomination de *paulista* est regardée par toutes les femmes comme très-honorable, les *paulistas* étant renommées, dans tout le Brésil, pour leurs attraits et l'agrément de leur caractère. Elles sont extrêmement sobres.

Leur exercice favori est la danse; elles y déploient beaucoup de vivacité et de grâce. Aux bals et dans les autres divertissemens publics, elles sont généralement vêtues de blanc et avec beaucoup d'élégance, le sein orné d'une profusion de chaînes d'or, les cheveux arrangés avec infiniment de goût, et attachés avec des peignes : leur conversation, toujours enjouée, semble puiser encore plus de vivacité dans la musique. Toute leur éducation se borne à peu près à acquérir des talens superficiels; elles se mêlent très-peu des affaires du ménage, laissant le soin d'une partie au cuisinier ou à la cuisinière nègres, et celui du reste aux autres domestiques. Par une suite de cette indifférence, elles veillent très-peu à l'ordre; à l'arrangement et à la propreté de leur maison; tout leur temps est occupé à coudre, à broder, à faire de la dentelle. Une autre particularité qui blesse la délicatesse, c'est que tout ce qui concerne l'ajustement des femmes est fait par des hommes. On peut dire qu'en général elles sont débiles; ce qui est causé en partie par leur excessive sobriété, mais surtout par le défaut d'exercice, et par le trop fréquent usage des bains chauds.

Elles s'occupent avec une attention extrême, peut-être aux dépens de leur santé, de tout ce qui peut ajouter aux agrémens de leur personne.

Les hommes, surtout ceux des hautes classes, officiers et autres, se mettent richement. En société, ils sont polis, attentifs, et se montrent très-obligeans; ils sont grands parleurs et amis des plaisirs de la table. Les individus des classes inférieures sont bien plus civilisés que ceux des autres villes des colonies de l'Amérique. Il serait à souhaiter que l'on introduisît quelque réforme dans leur système d'éducation. Les enfans des esclaves sont, dans leur tendre enfance, élevés avec ceux de leurs maîtres, et deviennent leurs camarades de jeu; il s'établit ainsi entre eux une égalité et une familiarité qui ne peuvent ensuite disparaître que par des moyens violens, quand ils arrivent à l'âge auquel il faut que l'un commande et vive à sa guise, et que l'autre travaille et serve. On a dit qu'en attachant ainsi l'esclave à son maître, dès l'enfance, on assurait sa fidélité à l'avenir; mais cette coutume semble entraîner beaucoup d'inconvéniens: elle devrait au moins

être modifiée, de manière à rendre le joug du servage moins pénible par le souvenir de l'ancienne liberté.

Les processions se font avec beaucoup de pompe, de grandeur, de solennité, et frappent singulièrement par le respect profond et le zèle enthousiaste que manifeste le peuple; tous les habitans de la ville y assistent, et la foule est fréquemment accrue par les paysans de plusieurs lieues à la ronde. Les balcons des maisons le mieux situées pour la voir passer, sont garnis de dames en grande parure; elles regardent un jour de procession comme une espèce de jour de fête; la soirée finit par un thé, des parties de cartes, ou un bal.

Nous éprouvâmes peu de difficulté à nous habituer à la manière de vivre de Saint-Paul: le pain y est assez bon, et le beurre passable; mais on en fait peu d'usage, excepté à déjeuner, avec le café, ou le soir, avec le thé. On déjeune plus souvent avec une espèce de haricot appelée feijone, que l'on fait cuire mêlée avec la cassave, ou farine de manioc. Le dîner, que l'on sert à midi, ou même plutôt, consiste en légumes bouillis avec un peu de lard ou de bœuf, une racine de l'espèce des pommes de

terre, une volaille bouillie, et de la salade excellente; on sert ensuite une grande variété de sucreries et de confitures exquises. On boit très-peu de vin pendant les repas; la boisson ordinaire est l'eau. Dans les grands jours, ou quand on a nombreuse compagnie, la table est couverte de trente à cinquante plats à la fois, ce qui évite l'embarras de plusieurs services. Le vin circule abondamment, et l'on porte des santés pendant le festin, qui dure ordinairement deux à trois heures; il est suivi par les confitures et les sucreries, qui font l'orgueil des tables du pays. Après le café, la compagnie passe la soirée à danser, à faire de la musique, ou à jouer aux cartes.

Je dois observer ici que, ni à Saint-Paul, ni dans aucune des villes que j'ai visitées, je n'ai vu un seul exemple de cette légèreté que quelques écrivains citent comme le trait caractéristique des femmes du Brésil: je veux parler de l'habitude qu'on leur attribue de jeter, du haut de leur balcon, des fleurs sur les passans qu'elles trouvent à leur gré, ou de présenter un bouquet ou une fleur, comme une marque de leur prédilection, aux hommes qu'elles affectionnent le plus. Une conjecture

aussi mal fondée vient probablement de ce que l'on regarde ici les fleurs comme une partie indispensable de la parure des femmes, et que, lorsque l'on présente un étranger à une dame, c'est chez elle un acte de politesse tout simple, de tirer une fleur de ses cheveux et de la lui offrir. Il doit, de son côté, rendre la politesse dans le courant de la visite, en choisissant une fleur parmi celles qui ornent avec profusion le jardin ou le balcon, et la présenter à la dame.

Je ne dois pas oublier de faire mention de la singulière coutume de jeter des fruits artificiels, tels que citrons ou oranges, faits avec beaucoup de délicatesse, en cire, et remplis d'eau de senteur. Les deux derniers jours du carnaval, les personnes des deux sexes s'amusent à se jeter mutuellement de ces fruits. Les dames commencent ordinairement le jeu; les cavaliers ripostent avec tant de vivacité, qu'il ne cesse que quand il y a eu plusieurs douzaines de fruits lancées, et que chaque personnage est aussi mouillé que s'il sortait de l'eau. Souvent une dame glisse adroitement un de ces fruits dans le sein d'un cavalier; ce qui l'oblige à aller changer de linge: car chacun de ces citrons

contient trois à quatre onces d'eau froide. Ces jours-là, les habitans se promènent masqués dans les rues, et tous, jeunes et vieux, prennent le divertissement de se jeter des fruits. On regarde comme malséant que les hommes s'en lancent les uns aux autres. La préparation de ces fruits factices procure beaucoup d'occupation à quelques classes d'habitans. On m'a dit que, dans la capitale du Brésil, leur vente faisait vivre, à cette époque, plusieurs centaines d'individus. Cet usage, je puis l'attester, est très-incommode pour les étrangers, et engendre souvent des querelles qui deviennent sérieuses.

Durant mon séjour à Saint-Paul, on répandit la nouvelle fâcheuse que le port de Lisbonne avait été fermé aux Anglais, et que la guerre entre eux et les Portugais était prochaine et inévitable. Si le gouverneur n'avait pas eu la complaisance de nous offrir la permission de partir avant de recevoir des ordres contraires, nous nous fussions trouvés dans une position désagréable; mais bientôt on apprit que le prince régent avait quitté le Portugal avec toute la cour, et s'était embarqué pour le Brésil. Cette nouvelle fut reçue avec beau-

coup de satisfaction par les Brésiliens, parce qu'ils considérèrent que leur pays serait désormais habité par le souverain, qui, lui donnant toute son attention, le rendrait plus florissant. L'évêque de Saint-Paul ordonna des prières publiques, pour demander au ciel de favoriser le voyage de la famille royale, et de répandre ses bénédictions sur le nouvel empire brésilien. Dix jours après, on sut que la cour était arrivée à la Bahia; la joie fut universelle; on la manifesta par des actions de grâce, des processions, des feux de joie. Me flattant chaque jour de l'espérance que l'on apprendrait son débarquement à Rio-Janeiro, je fis les préparatifs de mon départ, et je consacrai le reste de mon séjour à une nouvelle excursion aux mines d'or, et à des visites d'adieu dans les environs de Saint-Paul. Le gouverneur, et plusieurs des principaux habitans, nous engagèrent à revenir, et, par leur urbanité, rendirent à la fois doux et mélancoliques les derniers instans que nous passâmes avec eux. Quelques personnes nous accompagnèrent pendant deux lieues, et exprimèrent, en nous quittant, les vœux les plus ardens pour notre bonheur.

Je ne pense jamais aux honnêtetés dont j'ai

été comblé dans cette ville, sans éprouver les émotions les plus agréables. Elles paraîtront bien naturelles aux voyageurs qui ont su ce que c'est que visiter, dans un pays étranger, une ville éloignée, où, suivant le récit des voyageurs précédens, règne la barbarie et l'inhospitalité, et où ils ont été agréablement déçus. On conçoit aisément que j'eus beaucoup de peine à concilier le caractère des Paulistes, tel qu'il se montrait à mes yeux, avec l'étrange origine que leur donnent faussement des relations absurdes, recueillies et propagées par les géographes modernes. Ces relations, fondées sur le témoignage suspect des Jésuites du Paraguay, et contraires aux récits des meilleurs historiens portugais, ont été depuis peu réfutées victorieusement par Fray Gaspar de Madre de Dios, membre de l'Académie des sciences de Lisbonne. Il expose parfaitement avec quelle légèreté don Vaissete et le père Charlevoix ont attribué l'origine de Saint-Paul à une bande de fugitifs, composée d'Espagnols, de Portugais, de métis, de mulâtres et d'autres vagabonds, qui se retirèrent en ce lieu, et y fondèrent une république de bandits; il prouve, de la manière la plus satisfaisante, que les premiers habitans de

Saint-Paul furent des Indiens de Piratininga, et des Jésuites, et que la ville, depuis sa fondation, n'a pas reconnu d'autre souverain que le roi de Portugal. La vérité de cet exposé reçoit une nouvelle confirmation du caractère dominant des Paulistes, qui, loin d'être diffamés comme ils le seraient s'ils descendaient de malfaiteurs et de vagabonds, sont depuis longtemps renommés dans tout le Brésil pour leur probité, leur industrie et la douceur de leurs mœurs (1).

(1) Je pourrais encore ajouter, pour la noble fierté qu'ils manifestent pour les injures faites aux particuliers, et pour l'esprit public avec lequel ils prennent la défense des opprimés. J'en ai souvent entendu raconter un exemple remarquable. Il y a environ soixante-dix ans, qu'un de leurs gouverneurs, homme d'une naissance distinguée, eut une intrigue avec la fille d'un artisan ; toute la ville épousa la cause de la femme offensée, et contraignit le gouverneur, au péril de sa vie, à l'épouser.

CHAPITRE VI.

Voyage le long de la côte, de Santos à Zapitiva, et de là par terre à Rio-Janeiro.

Nous partîmes de Saint-Paul à dix heures du matin, et nous retournâmes à Santos par la même route que nous avions suivie en venant; car il n'y en avait pas d'autre qui convînt à des voyageurs. Le lendemain, nous étions avant midi à Cuberon, où nous fûmes retenus par la pluie jusqu'à quatre heures après midi. A sept heures, nous arrivâmes à Santos. Nous avions une lettre de recommandation pour un juge, et une autre pour un négociant; de sorte que nous comptions sur un accueil plus affectueux que celui que nous avions reçu avant d'aller à Saint-Paul. Ce voyage devait même, selon nous, y contribuer; mais notre attente fut déçue: le juge nous reçut froidement; et quand je lui demandai où demeurait la personne à qui l'autre lettre était adressée, il eut

l'air très-content de pouvoir, en nous l'indiquant, se débarrasser de nous. Le négociant fut aussi glacial que le juge, et nous fit des excuses insignifiantes. Nous allâmes alors chez un apothicaire de qui nous avions reçu quelques marques d'attention, et qui avait rendu des soins à un de nos amis parti de Saint-Paul en mauvaise santé, et obligé d'attendre trois semaines à Santos, une occasion pour Rio-Janeiro. Après avoir exposé notre position à l'apothicaire, et lui avoir dit que la pluie nous empêchait de passer la nuit dans notre pirogue, il nous offrit obligeamment, pour y loger, sa boutique au rez-de-chaussée, qui était la seule pièce dont il pût disposer. Nous le chargeâmes d'offrir quatre piastres à celui de ses voisins qui voudrait nous héberger pour une nuit; mais il nous dit que ce serait une peine inutile, l'humeur peu hospitalière des habitans de Santos étant passée en proverbe. L'affluence d'étrangers et de gens sans aveu de toutes les nations, qui arrivent dans cette ville et dans celles qui sont situées le long de la côte, a endurci le cœur de leurs habitans contre toute espèce d'appel à leur bienveillance, tandis que les habitans de l'intérieur, moins souvent

trompés, sont toujours disposés à écouter favorablement ceux qui réclament leurs bons offices.

Ce contre-temps nous fit prendre la résolution de ne pas attendre un navire, et d'aller à Rio-Janeiro, dans une pirogue, en suivant la côte. Après avoir marché à l'aviron toute la nuit dans un détroit situé entre le continent et l'île de San-Omar, et qui forme un des passages de Santos à la mer, nous arrivâmes, au lever du soleil, à Bertioga, village à l'extrémité septentrionale de l'île. Il consiste en maisons assez bien bâties, pour l'usage du capitaine Mor et de ses subalternes, chargés de surveiller un établissement de pêche, de la nature de celui de Sainte-Catherine, et appartenant à la même compagnie, mais bien moins grand. Dans ces deux endroits, les plus habiles des nègres sont employés à préparer les côtes des baleines, qui font un article considérable de commerce, quoique d'une valeur moindre que celles des baleines du Groënland. Le long de la côte que nous suivîmes, il y a plusieurs belles baies où, quand la pêche était florissante, on prenait tous les ans un grand nombre de baleines. Les bâtimens pour faire bouil-



lir l'huile, et pour la mettre en réserve, sont commodément situés.

Le beau port de Bertioga est à l'abri de tous les vents, et la ville est située au pied d'une colline qui la préserve des inclémences de l'air, et y rend parfois la chaleur incommode. La base de la montagne est de granit primitif, composé d'amphibole, de feldspath, de quartz et de mica. De belles sources, jaillissant de différens points, donnent au paysage de la variété, et à l'air une fraîcheur délicieuse. Ce lieu, malgré son apparence de pauvreté, ne nous offrit aucun symptôme d'indigence. La mer y fournit en abondance une grande diversité de poissons bons à manger; le sol y produit plusieurs espèces de légumes et du riz, dont nous vîmes que l'on chargeait beaucoup de bateaux pour Santos. Les personnes auxquelles nous eûmes affaire, furent très-polies, et semblaient animées du désir de prévenir et de satisfaire toutes nos demandes. Comme le capitaine mor était malade, il ne put nous aider à nous procurer les moyens de passer à Saint-Sébastien; nous fûmes, en conséquence, obligés de louer une pirogue pour continuer notre voyage.

Un fort courant qui portait à la côte, nous

retint jusqu'à minuit. Profitant alors du calme qui succéda, nous allâmes à l'aviron vers un cap à l'est. Nous y arrivâmes au lever du soleil, après une traversée pénible. Le rivage était entièrement solitaire, à l'exception de deux misérables huttes, où nous ne trouvâmes que des moules pour déjeuner. Le pays est bas et sablonneux, couvert de buissons et de groupes d'arbres, et arrosé par des ruisseaux qui viennent d'une chaîne de montagnes éloignées d'environ deux lieues.

Le vent s'étant élevé vers le milieu du jour, nous nous sommes embarqués; mais, après une lutte de quatre heures contre le vent et le courant, nous avons été forcés de reprendre les avirons, afin d'arriver avant le coucher du soleil à Porto-Unya. Nous avons vu dans cet endroit une grande propriété cultivée; elle appartient à une maison religieuse de Santos, qui en tire une partie considérable de son entretien. Après avoir attendu jusqu'à deux heures du matin que le vent ou le courant changeât, nous sommes sortis du port, et nous avons continué notre voyage vers Rio-Janeiro. Nous avons marché à l'aviron contre le vent, jusqu'au point du jour, et nous nous sommes

trouvés alors près d'un haut promontoire entouré de rochers escarpés, qui forme un bon port pour les bateaux; on l'appelle Toque-Toque. Nous y sommes arrivés à neuf heures, après avoir passé devant des îlots coniques, qui ne se trouvent sur aucune des cartes que j'ai vues. Au large de Toque-Toque, est la belle île de Saint-Sébastien. Le détroit qui la sépare de la Terre-Ferme offre un passage excellent, et un bon port aux vaisseaux de guerre.

Le vent contraire continuait à souffler grand frais. Nous nous sommes un peu reposés, en nous amusant à regarder des pêcheurs qui tiraient à terre leurs filets pleins de cavelhos. Ces poissons pèsent de quinze à vingt livres, et sont très-communs le long de cette côte.

Nous avons doublé la pointe Toque-Toque à midi, et nous sommes entrés dans le détroit de Saint-Sébastien. Il a environ deux lieues de large. La côte de chaque côté est saine et coupée à pic; et comme en même temps elle est bien cultivée, elle offre un point de vue grand et riche. La variété du feuillage des arbres, et les diverses teintes de la verdure des champs, combinées avec la position romantique des maisons dispersées çà et là, formaient une

perspective digne d'occuper les pinceaux d'un peintre habile. Nous avons eu tout le temps d'en jouir, car le vent étant constamment contraire, nous ne pouvions avancer qu'avec l'aide des avirons, et déjà nos rameurs étaient fatigués. Plusieurs navires, qui allaient dans une direction opposée à la nôtre, ont passé devant nous toutes voiles dehors, et ont ajouté à notre chagrin en nous souhaitant ironiquement un voyage agréable. Nous sommes arrivés à quatre heures après midi à Saint-Sébastien, ville située sur un terrain bas, environ à mille pieds du rivage. Ses habitans, au nombre de deux à trois mille, sont pauvres et peu industrieux; ils vivent principalement de poisson. Ce fut la seule nourriture que nous pûmes nous procurer durant les trois jours que nous restâmes avec eux. On cultive, dans le voisinage, un peu d'indigo et de tabac, qui est assez bon. Cette ville est fameuse, et jadis l'était encore davantage, pour ses grandes pirogues creusées dans le tronc d'un seul arbre. J'en ai vu d'une dimension presque incroyable. Le gouvernement civil est confié à un capitaine mor, qui a sous ses ordres une garnison de douze à quinze soldats, commandés par un enseigne. Nous

avons logé dans la maison de ce dernier officier, en attendant l'occasion de louer une grande pirogue pour nous transporter à Zapitiva, près de Rio-Janeiro. Nous eûmes beaucoup de peine à terminer notre marché, parce que les gens avec qui nous devions le conclure usèrent de tous les moyens imaginables pour nous tromper, et que notre hôte ne se montra pas disposé à nous protéger contre leur rapacité.

Ce lieu n'offre pas un séjour agréable pour un étranger, étant sujet à toutes les incommodités particulières aux cantons bas et sablonneux. L'air y est chaud et malsain; rarement rafraîchi par les vents, il tend sans cesse à multiplier les essaims innombrables de mousquites, fléaux de la zône torride. L'île voisine, au contraire, étant plus élevée, a un air plus pur, et est moins inquiétée par ces insectes incommodes. Elle passe pour produire les meilleures qualités de sucre, de rhum et de légumes que l'on récolte au Brésil. Ces avantages, joints à une position favorable, doivent y rendre les plantations très-précieuses. Cette île, de même que la côte opposée, et les rochers que l'on aperçoit en diverses parties du détroit,

paraît être composée du même granit primitif que j'ai déjà décrit. Près de la ville de Saint-Sébastien, je trouvai de grands morceaux de basalte qui rend un son très-clair quand on le frappe; j'aperçus aussi quelques fragmens de calcaire, mais ils provenaient sans doute de lest de navires, jeté à la mer dans cette baie, et poussé par les vagues le long du rivage.

Enfin nous avons obtenu une pirogue, et nous nous sommes embarqués pour Bayro, village éloigné de cinq lieues. Nous y avons passé la nuit dans la maison d'un pêcheur qui s'est chargé de nous transporter à Zapitiva. Bayro est un joli, mais pauvre village, près du bord de la mer; il est principalement connu pour les poteries qu'il envoie à Rio-Janeiro. L'argile dont on se sert, paraît être une décomposition de feldspath. On y voit un couvent bien bâti et agréablement situé.

Vers neuf heures du matin, nous sommes entrés dans notre pirogue, longue de quarante pieds, couverte d'un tendelet, et conduite par six hommes. Nous sommes, l'après-midi, arrivés à Porcas, belle île de forme conique, où il y a un bon mouillage; mais il y manque un port. La mer y abonde en poisson excellent.

On y entretient un poste de soldats pour empêcher la contrebande, et pour en donner avis. L'officier commandant, qui était un enseigne, nous offrit tout ce qu'il avait, et, durant notre court séjour, nous combla de politesses. Nous avons quitté ce lieu à deux heures du matin, et nous avons traversé un archipel d'ilots pour arriver à Porto-Negro, à quatre lieues de l'Ile-Grande. Nous sommes arrivés dans la matinée à cette île. Nous étions dans une bonne baie. L'île est haute, et sa surface irrégulière bien boisée. Il y a un peu de minerai de fer excellent, mais peu connu. Ses côtes ne sont habitées qu'en partie. Le détroit qui la sépare du continent est, dans toute son étendue, un port excellent; durant notre guerre avec l'Espagne, il servait de rendez-vous aux corsaires anglais. Le pays voisin est couvert d'arbres superbes, et paraît très-fertile. Ses habitans peu nombreux semblent, par leurs mœurs et leurs occupations, être le rebut de la société. Le soir nous sommes entrés dans une belle baie, et nous nous sommes procuré quelques vivres dans une maison sur le rivage. Nous comptions y passer la nuit; mais ayant découvert qu'on y avait formé le projet de nous voler, nous nous som-

mes rembarqués avant le point du jour, bien joyeux d'avoir échappé au danger imminent qui avoit menacé nos effets et nos personnes. En continuant à naviguer au milieu des îles nombreuses dont cette côte est bordée, nous avons passé devant la belle île de Madeira, et à midi nous avons traversé deux vastes baies. Un vent favorable s'étant élevé pour la première fois, nous a accompagné jusqu'à Zapitiva, où s'est terminé notre voyage romantique en pirogue.

Je conseille fortement aux personnes qui seraient tentées d'entreprendre le même voyage, de se faire donner un soldat chargé de les protéger contre tous les gens malintentionnés qui épient constamment, le long de cette côte, l'occasion de s'emparer par force ou par supercherie, des effets des voyageurs sans défense. Nous eûmes sujet, plus d'une fois, de nous repentir d'avoir négligé cette précaution.

A Zapitiva le propriétaire de la maison où nous logeâmes, nous donna un excellent souper en poisson et en volaille, avec du café et des confitures. Cela nous parut d'autant meilleur, que, depuis huit jours, nous ne vivions que de poisson. Chaque personne de la famille

de notre hôte s'empressait à rendre notre séjour agréable. Le lendemain, au lever du soleil, je m'amusai à tirer quelques pluviers le long du rivage. Zapitiva est composé d'un petit nombre de maisons chétives, et quelques plantations d'indigo, de cannes à sucre et de légumes. Le rivage est garni de beaux aloës. On aperçoit vis-à-vis de sa baie plusieurs petites îles. La plus considérable est Madeira dont j'ai déjà parlé. Dans une autre direction, on découvre l'Ile-Grande. A quatre lieues de Zapitiva est Santa-Cruz, qui appartenait jadis aux Jésuites; c'est aujourd'hui la ferme royale du prince régent. J'aurai par la suite occasion d'en parler plus en détail.

Nous avons loué des mulets pour nous transporter à Rio-Janeiro, éloigné d'environ quarante milles. Notre bagage était si lourd, que nous n'avancions que lentement; mais cela ne nous contraria pas, car nous étions si fatigués de notre voyage par mer, que nous étions peu disposés à faire un exercice violent. Traversant un pays bas, sablonneux, et couvert de bois, pendant environ trois lieues, nous avons suivi les limites de la ferme du prince, qui renferment une des plaines les plus belles et les plus fer-

tiles de l'Amérique-Méridionale. Bientôt nous avons atteint la grande route. Elle est assez bonne, mais les terres voisines sont peu cultivées, et paraissent dénuées de bras pour les exploiter. Dans une étendue de vingt milles, nous n'avons vu qu'une maison qui méritât ce nom et qui appartînt à une plantation en règle; les autres habitations, le long de la route, ne sont que de misérables huttes et de méchans cabarets qui présentent les tristes enseignes de la paresse et de la misère. Avant le coucher du soleil, nous avons fait halte à une espèce d'auberge; l'on a envoyé nos mulets paître en plein champ, et l'on nous a donné un bon souper. La maison était dans une position riante, sur une éminence, au milieu de bosquets d'orangers et cafiers, mais elle manquait de toutes les commodités auxquelles on s'attendait, d'après son apparence. Une mauvaise lampe éclairait tristement la pièce où nous avons soupé, et le plancher était si inégal, que deux des pieds de la table portaient à faux. Fatigués de cette obscurité lugubre, nous avons fait déballer nos lits et nous nous sommes couchés. Le manque de chandelles pour s'éclairer, est dans toutes les parties du Brésil un des in-

conveniens les plus graves pour les voyageurs. On ne devrait pas se mettre en route sans en avoir une ample provision, et sans se munir de tout ce qui est nécessaire pour s'en servir. Les mouchettes sont un objet de luxe que l'on voit rarement. Je n'ai pas besoin de dire qu'un lit doit aussi faire une partie indispensable du bagage d'un voyageur.

Le lendemain, nous avons suivi une route excellente, au milieu d'une vallée formée par de hautes montagnes. Nous avons fait trois milles jusqu'à la Panedera (la Paneterie), maison située à moitié chemin de Zapitiva à la capitale. A mesure que l'on avance, on aperçoit un plus grand nombre de maisons et de plantations; mais plusieurs maisons ne sont que de misérables cabanes où l'on vend du jambon, du grain, des liqueurs. On rencontre aussi beaucoup d'habitans de la campagne qui portent à Rio-Janeiro les productions des cantons du sud-ouest, même les plus éloignés, tels que Goyaves, Coritiva, Cuyaba, Saint-Paul, et Mato-Grosso. On voit souvent huit cents ou mille mules passer et repasser dans la journée, indépendamment de nombreux troupeaux de bestiaux, destinés à l'approvisionnement de la

capitale. Nos mulets, pesamment chargés et fatigués, marchaient si lentement, que nous n'avons aperçu Rio-Janeiro qu'à trois heures après-midi. En arrivant à l'éminence d'où cette belle ville se présente à la vue, la joie que nous éprouvâmes, nous fit oublier nos fatigues. Un de nos compagnons, qui était en avant, revint vers nous au grand galop de son mulet, en s'écriant: « Le pavillon anglais! » Nous hâtâmes le pas de nos montures, et nous vîmes ce qui pouvait le plus flatter l'œil d'un voyageur, en lui rappelant sa patrie : une escadre de vaisseaux de guerre anglais, mouillée dans la rade, où elle était arrivée depuis peu avec la famille royale, qu'elle avait escortée. Nous n'avons ressenti aucune inquiétude en approchant d'une ville habitée par des étrangers, car nous savions que notre qualité d'Anglais était notre sauvegarde, et nous avons joui d'avance d'un peu de ce plaisir qui se joint à l'idée de se trouver bientôt dans sa patrie. Ce fut surtout pour moi, qui avais langui dix-huit mois en exil, et qui avais vu chaque jour finir, presque sans espoir que ma captivité eût un terme, que la scène actuelle fut une source d'émotions impossibles à décrire. C'était pour la première fois que,

depuis mon arrivée dans l'Amérique-Méridionale, je pouvais raisonnablement me promettre de dormir en liberté, en sûreté et en paix.

Bientôt nous sommes entrés dans les faubourgs, qui sont vastes et beaux. Vers cinq heures, nous avons fait halte dans le voisinage du Campo-Santa-Anna, à une auberge, ou plutôt une remise pour le bétail, et nous nous sommes mis à chercher nos compagnons, qui nous avaient laissé à Sainte-Catherine. Accoutumés comme nous l'étions, aux tableaux solitaires et sauvages, nous avons dû être frappés de la régularité des rues et de la magnificence des édifices de Rio-Janeiro. Nous avons rencontré un des amis que nous cherchions; il nous a conduit aux autres, et nous avons passé la soirée à nous raconter mutuellement ce qui nous était arrivé. Le lendemain, nous sommes allés loger avec nos compagnons dans la rue Piscadores.

Pendant notre voyage de Zapitiva à Rio-Janeiro, nous n'avons pas pu faire beaucoup d'observations géologiques. Le sol, le long de la route, est de granit primitif. Dans quelques endroits nous avons vu de grandes pierres qui se rapprochaient du basalte, et dans d'autres

nous avons trouvé de l'argile très-belle. Plus près de la capitale, et surtout dans les environs de San-Cristoval, maison de campagne du prince, le sol ressemble au gneiss et offre de beaux échantillons de feldspath. Près de la ville, un terrain très-bas et couvert de mangliers, est souvent inondé par la marée. Au pied des montagnes qui ceignent cet espace, il y a des carrières de granit. On en tire de grands blocs pour construire les édifices et pour paver les rues de Rio-Janeiro.

Google

CHAPITRE VII.

Description de Rio-Janeiro. — Son commerce. — Société. — Excursion à la ferme du prince régent, à Santa-Cruz.

Tant de voyageurs ont décrit Rio-Janeiro, que si je me bornais à suppléer à ce qu'ils ont oublié, ou à corriger leurs erreurs, ma tâche serait bientôt remplie; mais ayant pris le parti d'écrire franchement d'après mes propres observations, plutôt que de suivre les traces de mes devanciers, je présenterai au lecteur un récit plus détaillé que celui auquel il s'attend peut-être. On voudra bien se rappeler cependant, que l'époque à laquelle je visitai la capitale du Brésil, formant une ère de la plus haute importance dans les annales de cette contrée, servira d'excuse et même de justification aux répétitions qui pourraient m'échapper dans mes tentatives pour rendre ma description meilleure que celles qui l'ont précédée.

C'est du port que l'aspect de la ville est le plus beau; vues de ce point, les hauteurs, sur lesquelles sont bâtis ses couvens, et les montagnes des environs entremêlées de maisons de campagne et de jardins, offrent une perspective magnifique et imposante. Le palais du roi est situé sur le bord de la mer; il se présente très-bien du lieu principal de débarquement, qui en est éloigné de deux cents pieds. Ce palais, quoique petit, est aujourd'hui la résidence du prince régent et de la famille royale. La monnaie et la chapelle, font partie du bâtiment. Parallèlement au rivage, se prolonge la rue principale, appelée Rua de Dereito, et bordée de beaux édifices. Les autres rues moins considérables partent de celle-là à angles droits, et sont coupées, par d'autres, à des distances régulières.

On peut se faire une idée de la grandeur de cette ville, par sa population; en y comprenant les nègres, qui en forment la portion la plus nombreuse, elle est évaluée à cent mille âmes; les maisons n'ont généralement qu'un étage.

Les églises et les nombreux couvens sont bien bâtis, et sont même de beaux édifices. La cathédrale, qui vient d'être achevée, est d'une

architecture de très-bon goût. Les rues étaient autrefois gâtées par des balcons garnis de jalousies, qui avaient une apparence trop massive, et gênaient la libre circulation de l'air ; le gouvernement a donné ordre de les enlever. Les plus grands désagrémens qui existent encore, proviennent de l'habitude des personnes de tous rangs, d'aller à cheval sur les trottoirs, et de la manière bizarre dont sont posées les portes des boutiques et des maisons, qui, toutes s'ouvrent sur la rue, ce qui incommode beaucoup les piétons. Je puis aussi y ajouter les fréquentes flaques d'eau stagnante, que la situation basse de la ville empêche de dessécher, à moins de travaux considérables, et qui, par un effet de la chaleur du climat, engendrent des exhalaisons extrêmement fétides. L'eau dont on fait usage dans la ville, y est amenée des montagnes voisines par des aquéducs, et y est distribuée par des fontaines, élevées sur les places publiques. Il est fâcheux qu'elles ne soient pas plus nombreuses, et que plusieurs habitans qui en demeurent à plus d'un mille de distance, soient obligés d'occuper continuellement des journaliers à transporter de l'eau. Une partie de la classe pauvre gagne sa

vie à en vendre. Dans les temps de sécheresse, la foule est quelquefois si grande aux fontaines, que les porteurs d'eau sont obligés d'attendre leur tour, des heures entières. L'eau est bonne, et gardée dans de grandes jarres, elle est fraîche et agréable à boire. Les auberges sont si mauvaises et si incommodes, qu'un étranger n'y loge pas, s'il peut trouver un ami qui veuille l'héberger. Le loyer des maisons est en général aussi cher qu'à Londres, ce qui est dû, vraisemblablement, à la cherté des matériaux et au prix élevé de la maçonnerie. Le bois de charpente, notamment, est d'une rareté vraiment inconcevable, quand on considère l'immense quantité qui s'en trouve dans toutes les parties du Brésil. Le bois à brûler est également très-cher. Les vivres sont abondans, mais de qualité médiocre. Le bœuf est même mauvais; le cochon vaut un peu mieux, et si on l'engraissait avec soin, il serait bon. Le mouton est presque inconnu, car les habitans n'en veulent pas manger (1). La volaille de toute sorte est excellente, mais très-chère. Les légumes et

(1) J'ai, par manière d'expérience, fait tuer quelques-uns de ces animaux: ceux qui en goûtèrent les

toutes les plantes potagères sont en grande abondance; le marché est bien fourni de poissons et de tortues. Les langoustes sont bonnes et très-grandes. Quoique les huîtres et les moules ne vaillent pas les nôtres, elles ne sont cependant pas mauvaises.

La situation de Rio-Janeiro dans un lieu bas, et la malpropreté générale des rues, rendent cette ville peu saine. On s'occupe actuellement d'améliorations qui remédieront en partie à ces incommodités; mais d'autres causes tendent à augmenter l'insalubrité de l'air, et à répandre des maladies contagieuses; la principale de ces causes est la grande importation des nègres d'Afrique. Ils arrivent ordinairement mal portans, par suite de la manière dont ils ont été entassés et renfermés durant une traversée faite sous un ciel ardent. On doit regretter que Rio-Janeiro n'ait pas, dans l'origine, été bâti d'après le plan suivi pour les villes de Hollande, c'est-à-dire avec des canaux pour les petits bâtimens qui débarque-

trouvèrent excellens; mais quelque prévention singulière empêche les habitans d'en servir sur leurs tables.

raient les marchandises aux portes des magasins. Une amélioration de ce genre contribuerait puissamment à rendre la ville plus propre et plus saine.

La police y est assez bien faite. L'attention que, depuis l'arrivée de la cour, l'on y a donnée, fait espérer, qu'à cet égard, Rio-Janeiro n'aura rien à envier aux capitales de l'Europe. Les prisons y sont dégoûtantes, et auraient besoin du génie bienfaisant d'un Howard pour y porter une réforme salutaire. On a, au reste, gagné un point important en faveur de l'humanité. L'Inquisition a été abolie ; l'esprit de persécution a disparu avec cette institution monstrueuse. Aujourd'hui quiconque n'offense pas ouvertement la religion du pays, n'est plus inquiété pour sa croyance.

Cette ville est le grand marché du Brésil, notamment pour les provinces de Minas-Geraes, de Saint-Paul, de Goyaves, de Cuyaba et de Corritiva. Les districts de mines étant les plus peuplés, ont le plus besoin de marchandises et envoient en retour les objets de commerce les plus précieux. Aussi des troupes innombrables de mulets chargés sont constamment en marche entre la capitale et ces districts. La charge

de chacun de ces animaux est de trois quintaux : ils la portent à une distance de quinze cents à deux mille milles. Leur chargement en retour consiste en sel pour la consommation du bétail, et en fer pour le travail des mines.

Le port d'aucune colonie n'est aussi bien situé que celui de Rio-Janeiro, pour le commerce de toutes les parties du monde. Il l'est également bien pour communiquer avec l'Europe, l'Amérique, l'Afrique, les Indes-Orientales et les îles du Grand-Océan. Il semble creusé par la nature, comme pour former le chaînon qui doit unir le commerce de ces grandes divisions du globe entre elles. Appartenant à la capitale d'un pays riche et vaste, et possédant par là des ressources d'un prix incalculable, il semblait n'avoir besoin que de la présence d'un gouvernement actif pour lui donner de l'importance politique; il vient d'acquérir cet avantage depuis que la maison de Bragance a fixé son séjour dans la ville dont il fait partie. Le bien résultant de ce grand événement commençait seulement à se manifester à l'époque avec laquelle coïncide cette description, et les relations commerciales

de Rio-Janeiro, quoique considérablement agrandies, n'étaient encore pour ainsi dire qu'en germe. Je vais essayer d'en exposer le tableau d'après les meilleures notions que j'ai pu me procurer.

On y importe du Rio-de-la-Plata, et du Rio-Grande-de-San-Pedro, des quantités immenses de bœuf séché, de suif, de cuirs et de grain; des Etats-Unis de l'Amérique-Septentrionale, des provisions salées, de la farine, des meubles, du goudron, du brai. Les Américains du nord y envoient généralement ces objets par spéculation, et comme le débouché en est souvent peu assuré, ils les transportent ailleurs, et presque toujours les provisions sont expédiées au cap de Bonne-Espérance. Ils apportent des marchandises d'Europe, et reçoivent en échange des espèces monnoyées avec lesquelles ils vont commercer à la Chine, et prennent aussi les objets nécessaires pour leurs voyages dans le Grand-Océan.

Rio-Janeiro importe de la côte occidentale d'Afrique, de la cire, de l'huile, du soufre et un peu de bois. Le prince régent, par un décret, a restreint la traite des nègres au royaume

d'Angole, et a en même temps déclaré son intention d'abolir ce commerce aussitôt que ce serait possible.

Le commerce de Mosambique est insignifiant ; mais depuis que la prise de l'Ile-de-France, par les Anglais, a débarrassé cette côte des corsaires français, on peut espérer qu'il s'accroîtra. Il consiste en poudre d'or, que l'on apporte de l'intérieur, en ivoire, dont les morceaux les plus grands sont en monopole pour le compte du prince, en ébène et autres bois précieux, en drogues, en huile, en bois de colombo excellent ; et en diverses espèces de gommes, notamment en gomme meni. La pêche des baleines, le long de la côte, a été une source de richesses pour plusieurs spéculateurs.

Les communications de ce port avec l'Inde se trouveront bien aussi de la disparition des corsaires de l'Ile-de-France. On effectue un voyage aux Indes-Orientales avec une célérité singulière. Un navire de huit cents tonneaux, parti pour Surate, y prit un chargement, et en revint en sept mois de temps. Une expédition à la Chine est rarement de plus longue durée. Le commerce avec ce pays reprendra

sans doute une nouvelle activité; il est donc assez probable que ce port pourra, à une époque peu éloignée, devenir l'entrepôt des marchandises des Indes destinées pour l'Europe.

Rio-Janeiro est situé convenablement pour approvisionner le cap de Bonne-Espérance et la Nouvelle-Galles du sud, de diverses choses dont ces lieux ont besoin. En effet les marchandises anglaises ont, ces dernières années, été vendues ici à si bon marché, qu'il y a eu plus d'avantage à les y charger, qu'à les prendre directement en Angleterre pour ces colonies. Les navires qui vont à la pêche de la baleine dans le Grand-Océan, touchent ici et s'y fournissent de liqueurs spiritueuses, de vin, de sucre, de café, de tabac, de savon et de bétail vivant.

On y importe de Portugal du vin et de l'huile, et quelquefois de Suède du fer, que l'on préfère à celui d'Angleterre pour ferrer les mulets, parce qu'il a plus de ductilité.

Les objets d'exportation sont le coton, le sucre, le rum, le bois de construction et de marquetterie, les cuirs, le suif, l'indigo, et une quantité prodigieuse de toile de coton grossière, qui sert à l'habillement des péons de la pro-

vince du Paraguay. Les objets les plus précieux sont l'or, les diamans, les topazes de différentes couleurs, les améthystes, les tourmalines, que l'on vend fréquemment pour des émeraudes, les chrysobérils, les aigues-marines, et de la jouaillerie.

Ce lieu a été encombré de marchandises anglaises, en conséquence des spéculations multipliées et forcées, que le départ de la famille régnante pour le Brésil avait suggérées à nos négocians. L'approvisionnement a excédé au moins dix fois la demande; il a fallu vendre les marchandises à l'encan : elles ont été adjugées à des prix infiniment au-dessous de leur valeur. Les marchandises du Brésil ont augmenté de prix dans la même proportion que les marchandises d'Angleterre ont baissé, et elles ont été si fort recherchées, qu'un an après l'arrivée du prince régent, le prix de chaque objet avait doublé. L'or disparut bientôt, parce que les Brésiliens, riches en espèces métalliques, apercevant l'ardeur et l'empressement irréfléchi des Anglais à vendre leurs marchandises, serrèrent prudemment leur numéraire; par le résultat des échanges, ils se défirent de leurs marchandises à des prix très-

élevés, et obtinrent les nôtres à ceux qu'ils avaient fixés. Quoique ceux qui perdaient par ce marché ne dussent imputer leur désastre qu'à leur imprudence, ils se plaignirent hautement et aigrement des négocians brésiliens. Un traité de commerce fut conclu entre les deux nations; les droits sur les marchandises anglaises, qui avaient été de ving-cinq pour cent de la valeur, furent réduits à quinze. On nomma un juge, chargé uniquement de veiller à ce que justice fût rendue aux Anglais; il eut le titre de juge conservateur de la nation anglaise. Le magistrat à qui l'on a confié cet emploi, l'a rempli à la satisfaction générale, et a fait honneur au choix du prince régent, confirmé par l'approbation de lord Strangford, notre ambassadeur. Le prince, pour veiller plus particulièrement aux intérêts du commerce, et pour lui donner de l'extension, a créé un bureau de commerce, auquel on renvoie tout ce qui concerne les cas d'une nature particulière, et les nouveaux règlemens. Le docteur Lisboa, un des membres de ce bureau, s'est très-fort distingué par son zèle pour la nation anglaise; il l'a montré dans plusieurs traités sur le commerce, et particulièrement dans un écrit du

mois de mai 1810, rempli d'argumens solides, fondés sur les principes reconnus par nos auteurs politiques et nos hommes d'état les plus célèbres. On doit espérer que la diffusion de vues si libérales, sous les auspices des ministres, bannira les idées étroites et la basse jalousie de quelques riches commerçans de la capitale du Brésil, qui accusent les négocians anglais de vouloir les supplanter et faire le commerce du pays à leur détriment, et qu'enfin les intérêts généraux du commerce, dans cette colonie florissante, gagneront par une concurrence raisonnable ce que la surabondance des marchandises leur a fait perdre jusqu'à présent.

Les affaires de la douane, quoique entravées encore par beaucoup de règlemens gênans et minutieux, notamment pour les petits objets, ont été considérablement simplifiées. Dans tous les cas, lorsqu'un étranger se trouve embarrassé pour agir, il est sûr que toutes les difficultés seront aplanies, et les obstacles écartés, en appelant au juge qui est à la tête de ce département, homme désintéressé, et qui voit les affaires en grand. Chacun lui rend d'autant plus justice, que l'on sent bien que sa place lui donnerait le pouvoir de beaucoup gêner le

commerce, s'il avait du penchant à faire exécuter plus rigoureusement les lois.

En citant les avantages qui ont résulté pour les Anglais des bons procédés des hommes en place, je ne dois pas oublier de dire qu'une grande partie est due aux soins de lord Strangford. Il a uni à l'esprit conciliateur et à la modération qui lui ont gagné l'estime du prince régent, une fermeté louable pour soutenir les intérêts de sa nation; et, dans toutes les délibérations dont elle a été le sujet, il s'est réservé la voix décisive. Jamais il n'a soutenu les individus qui essayaient, par des moyens couverts, d'établir des monopoles, ou de frustrer l'état de ses droits; il a refusé de se mêler des choses qui n'en valaient pas la peine. Mais, dans les affaires d'une importance générale, il a été actif et ferme, et il n'a pas dédaigné d'employer son crédit en faveur des particuliers, quand on avait recours à lui sans détour et sans hésitation. Sa conduite, si l'on considère les circonstances d'une nature toute particulière qui ont accompagné son ambassade, et les intérêts opposés qu'il avait à concilier, fait le plus grand honneur à son talent et à son caractère; et, en continuant à mé-

riter la confiance de sa cour, il a gagné celle du prince régent de Portugal et de tous ses ministres. Le traité de commerce, conclu récemment, est une preuve de l'harmonie qui existe entre eux et lui, et peut être regardé, dans l'état actuel des choses, comme le plus avantageux que nous puissions obtenir.

En général, on entre et on sort aisément, en tout temps, du port de Rio-Janeiro, parce que la brise de terre et celle de mer se succèdent alternativement : la première souffle jusqu'à midi; la seconde, depuis ce moment jusqu'au coucher du soleil. Les navires trouvent, dans ce port, tout ce dont ils ont besoin pour se radouber, abattre en carène, etc. Il faut espérer que l'on établira des cales sèches qui rendront inutile la dernière opération, toujours fatigante et quelquefois dangereuse. On paie un droit d'ancrage, qui forme un des articles du compte des frais de port.

Ce que j'ai à dire de l'état de la société de Rio-Janeiro, diffère peu de ce que j'ai rapporté plus haut en parlant de Saint-Paul; la faible différence que l'on observe ici dans les mœurs et les usages, est due au grand concours d'étrangers qui arrivent dans la capitale. Les Bré-

siliens sont généralement difficiles et réservés pour admettre un étranger dans l'intérieur de leur famille; mais, une fois qu'ils l'y ont reçu, ils sont ouverts et hospitaliers. Les dames sont polies et aimables pour les étrangers, aiment beaucoup la parure, mais ont moins de vanité que les dames des autres nations. Une gaîté franche règne dans leurs cercles; elle y est assaisonnée par cette politesse délicate qui distingue généralement les Portugais. La conversation des hommes le mieux élevés, est néanmoins plus vive qu'instructive; car l'éducation est ici très-négligée, et s'étend à bien peu d'objets du ressort de la littérature et des sciences. Il est bon d'ajouter que, depuis l'arrivée de la cour, on a pris des mesures pour opérer une réforme complète dans les séminaires et les autres établissemens d'instruction publique; et que le prince régent, dans sa sollicitude pour le bien de ses sujets, a encouragé avec ardeur tous les essais tendant à répandre parmi eux le goût des connaissances utiles. Sous ses auspices, le collége San-Joaquin a éprouvé des améliorations considérables; une chaire de chimie a été fondée, et le prince y a nommé notre compatriote le docteur Gardner. On

peut espérer que sa nomination fera époque pour l'introduction de la philosophie expérimentale dans cet établissement.

Pour en revenir à ce qui me concerne, la reconnaissance m'impose le devoir de dire que l'accueil que j'ai reçu a de beaucoup surpassé mes espérances les plus ardentes, et même les prétentions personnelles sur lesquelles j'eusse pu les fonder. J'en suis redevable aux lettres de recommandation que l'ambassadeur de Portugal, à Londres, m'avait données pour le vice-roi du Brésil. Je les présentai au comte de Linarès, parent de l'ambassadeur, et ministre des affaires étrangères, qui me combla de toutes les attentions imaginables, et m'accorda toutes les faveurs que je sollicitai; de sorte que, grâces à sa bonté, je n'eus rien à désirer. Je puis le dire sans vanité, puisque sa conduite, en cette occasion, n'a fait que donner une preuve de plus de son penchant à servir les Anglais de tous ses moyens.

Un mois environ après mon arrivée, je lui demandai la permission d'exploiter une mine de fer à Guaraceaba, en lui représentant les avantages immenses qui résulteraient d'une expérience de ce genre pour l'état, puisqu'elle

lui ouvrirait la ressource de se fournir lui-même de ce métal si utile. Il consentit en partie à ma proposition, mais exprima le désir que j'allasse auparavant à Santa-Cruz, visiter la ferme du prince régent, et que je fisse, à mon retour, un rapport sur l'état dans lequel je l'aurais trouvée. Pendant que je me préparais à ce voyage, on me fit entendre que le prince désirait surtout que j'essayasse d'établir une laiterie, d'après les principes de celles d'Angleterre, et que j'enseignasse à ses gens à la conduire convenablement. On me donna des chevaux et un soldat pour être à mes ordres, et je me mis en route avec un M. Paroissien, que son caractère aimable et ses connaissances rendirent pour moi un compagnon très-agréable et très-utile. Nous arrivâmes à six heures du soir, bien fatigués, à la ferme éloignée de cinquante milles, que nous avions parcourus à cheval. Notre réception m'expliqua parfaitement les motifs du ministre, pour s'enquérir de l'état de ce domaine du prince. Ayant présenté mes dépêches officielles, je fus obligé d'attendre jusqu'à dix heures, avant qu'on pût me donner le moindre rafraîchissement; il fut impossible d'avoir une tasse de café. On ne

nous servit qu'un peu de bœuf étique à demi-bouilli, et bien certainement le plus mauvais que j'eusse mangé au Brésil. Le mulâtre qui nous servait nous promit que le déjeuner serait sur table à sept heures du matin. Nous étions prêts à l'heure convenue; il nous disait à chaque instant qu'on allait apporter le déjeuner. Nous attendîmes ainsi trois heures; on s'excusa de ce retard sur ce que l'on n'avait pu se procurer du lait.

Je me mis ensuite à prendre connaissance de l'établissement; on m'apprit que la maison avait jadis été un convent de jésuites. Ils possédaient aussi le vaste domaine qui en dépend, et l'exploitaient bien mieux que leurs successeurs, si l'on en juge d'après ce qui reste de leurs travaux. Le bâtiment n'est ni grand, ni beau; il est de forme carrée, avec une ouverture dans le milieu, et des galeries intérieures au premier et au second étage. Il y a trente-six pièces, toutes très-petites, comme le devaient être des cellules de religieux. Depuis leur départ, on les a un peu changées et décorées, pour servir de résidence d'été à la famille royale. En face de la maison, au sud, s'étend une des plus belles plaines du monde; elle a

quatre lieues carrées, est arrosée par deux rivières navigables pour les petites embarcations, et est bornée par des rochers pittoresques, couronnés en quelques endroits par des arbres magnifiques. Cette plaine est couverte de gras pâturages, et nourrit sept à huit mille têtes de bétail. Une grande partie est basse et remplie de marécages, qu'il serait facile de dessécher et de rendre propres à la culture. L'étendue totale du parc est de cent milles carrés. Sa proximité de la capitale, et la facilité des communications, tant par terre que par eau, en pourraient faire un des territoires les plus riches et les plus peuplés du Brésil; mais le système actuel d'administration le met dans un état de détérioration progressif. On en a vendu les deux meilleures portions : l'une, d'une demi-lieue; l'autre, d'une lieue carrée. Les artifices perfides auxquels on a eu recours pour y parvenir, seront sans doute encore employés par les hommes cupides qui ont intérêt à déprécier sa valeur, à moins que l'on ne prenne les moyens convenables pour arrêter leurs projets criminels.

Quinze cents nègres sont employés sur ce domaine; ils sont en général doux et dociles,

et ne manquent pas d'intelligence. On a pris beaucoup de peine pour les éclairer; on les instruit régulièrement des principes de la foi chrétienne, et on leur fait la prière, le matin et le soir, quand ils vont au travail et quand ils le quittent. On leur assigne à chacun un morceau de terre à leur choix, pour leur usage, et on leur accorde deux jours par semaine, indépendamment des fêtes, pour cultiver et récolter ce qui doit les nourrir. Le reste du temps est consacré au service du prince. Le système d'exploitation est si mauvais que ces pauvres gens sont à moitié morts de faim, presque dénués de vêtemens, et misérablement logés; ils ne gagnent pas un sou de France par jour. Il eût été facile d'établir une réforme, à l'arrivée du prince régent; mais actuellement ce sera bien plus difficile, parce que les abus ont reçu la sanction tacite de ceux dont le devoir et l'intérêt étaient de les corriger. On trouve à peine un champ enclos dans cette grande étendue d'excellent terrain. Les portions cultivées sont remplies de mauvaises herbes. Les plantations de cafiers ressemblent à un bois taillis, où les arbrisseaux sauvages croissent plus haut que l'arbre que l'on cultive.

Les bestiaux sont négligés de la manière la plus déplorable, et il n'y a pas, dans toute la ferme, un cheval bon à monter par le plus misérable mendiant. Tel était l'état dans lequel je trouvai ce vaste et fertile domaine qui semble néanmoins destiné par la nature, à recevoir des améliorations dont l'influence salutaire s'étendrait sur l'agriculture du Brésil.

Peu de temps après que j'eus fixé mon séjour à Santa-Cruz, le prince y arriva. Le lendemain il m'honora d'une visite; ensuite je fis fréquemment avec lui des promenades à cheval. Il me fit un jour l'honneur de me dire qu'il souhaitait vivement que je me chargeasse d'administrer la ferme. Je le suppliai de me permettre de refuser cette proposition, alléguant l'impossibilité d'allier cet emploi à mes autres affaires, et lui insinuant en même temps que je pourrais lui être plus utile, en faisant exploiter la mine de fer. Le prince me remit néanmoins, le lendemain, un papier qui contenait l'offre de me charger de la direction de la ferme, et qui fixait les conditions. Cette proposition réitérée m'embarrassait beaucoup; je concevais qu'en refusant, je me privais de tout espoir d'obtenir quelque grâce à l'avenir : ce-

pendant les difficultés que je prévoyais, si j'acceptais l'entreprise, me portaient à ne pas accepter, à tout événement. Je m'adressai, pour sortir de peine, à sir Sidney-Smith qui se trouvait alors à Santa-Cruz, et je le priai d'expliquer au prince les circonstances qui m'empêchaient de m'établir au Brésil, et de lui consacrer mes services durant mon séjour. Après mûre délibération, je me décidai à accepter, pour quelques mois, par manière d'essai, avec la stipulation expresse que j'agirais sans être sujet au contrôle de qui que ce fût. Je commençai mes fonctions par faire les nouveaux arrangemens qui me parurent les plus propres à conduire à la fin pour laquelle on m'avait nommé; mais je m'aperçus bientôt qu'au lieu d'être l'intendant principal, j'avais un supérieur qui me regardait comme comptable envers lui de toutes mes mesures, et qui manifestait en même temps l'intention positive de les contrarier, parce que c'étaient des innovations dans l'ordre de choses établi. Ce ne fut pas le seul désagrément que j'éprouvai. On avait dit que j'achèterais, sur mon crédit, tous les objets qui m'étaient nécessaires; mais je ne tardai pas à reconnaître qu'au lieu de me rem-

bourser, conformément à mon marché, on me jouait, et on finit même par me faire perdre une partie de ce qu'on me devait. La jalousie du personnage en question, qui était un des intendans de la maison du prince, et sa haine invétérée contre les Anglais, furent les causes principales de ses mauvais procédés. Il craignait surtout que les services réels que je rendrais dans une gestion où il voulait être le maître, ne produisissent une comparaison qui ne lui serait pas avantageuse. Il serait fatigant de rapporter tout ce qu'il fit pour me dégoûter de ma place, quand il vit que je ne voulais pas me soumettre à n'être sous lui qu'un agent servile. Il suffit de dire que, m'apercevant de l'impossibilité d'obtenir le pouvoir discrétionnaire, qui seul pouvait me mettre à même d'être réellement utile, je refusai péremptoirement de rien faire. Alarmé du parti que je prenais, l'intendant eut d'abord recours à la crainte, ensuite aux bons procédés, pour me faire changer d'idée. Je le connaissais trop bien pour être dupe de son stratagème. Enfin il essaya, s'imaginant être investi de la puissance royale, le rôle de tyran. L'accueil qu'il reçut, le fit rentrer dans son caractère naturel, celui d'un drôle

Digitized by Google

lâche et rampant. Je n'hésitai pas à envoyer ma démission, sans expliquer les motifs qui me portaient à cette démarche. Si le comte de Linarès eût connu ma position désagréable, je suis persuadé qu'il n'eût rien négligé pour la changer; mais je pensai qu'il était au-dessous de moi de faire aucune représentation, parce que je voyais bien que, tant que l'intendant resterait, je serais regardé comme serviteur du serviteur du prince, et non comme celui du prince. Une condition aussi avilissante empêchera toujours un Anglais d'entreprendre l'exécution des plans excellens et judicieux, conçus par les ministres, pour améliorer l'agriculture de Santa-Cruz; car, qui est-ce qui voudrait se soumettre aux ordres d'un subalterne, dont l'arrogance et l'entêtement entraveraient sans cesse et feraient échouer ces plans?

A mon arrivée à Rio-Janeiro, le prince m'envoya chercher, et renouvela ses instances, pour que je retournasse à Santa-Cruz. Je me contentai d'une excuse simple, parce que ce n'était ni le temps, ni le lieu d'entrer en explication. Il est constant qu'un système d'in-

trigue règne autour de la personne du prince, et souvent contribue à faire échouer les représentations les plus justes sur les objets de la plus haute importance.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Voyage à Canta-Gallo.

QUELQUE temps après notre retour de Santa-Cruz, une circonstance assez singulière me fit entreprendre un voyage dans le district de Canta-Gallo, éloigné d'environ quarante lieues de la capitale, et l'un des plus récemment découverts dans cette partie du Brésil. Deux hommes annoncèrent que l'on y avait trouvé une mine d'argent, et apportèrent à la monnaie une substance terreuse, réduite en poudre, et dont on retira, par la fonte, un petit lingot. Le rapport en ayant été présenté officiellement à don Rodrigo, je fus engagé à aller à Canta-Gallo, pour faire sur le lieu les recherches nécessaires, et l'on donna ordre aux deux hommes de s'y trouver.

M'étant muni d'un passeport et d'un tracé de la route, pris sur une carte manuscrite déposée aux archives, je partis de Rio-Janeiro le 10 avril 1809, accompagné du docteur Gard-

ner, professeur de chimie au collége San-Joaquin, dont j'ai déjà parlé. Nous arrivâmes par eau, en cinq heures, à l'embouchure du Macacou, située à l'extrémité septentrionale du port. La brise de mer assez forte qui nous avait favorisés jusque-là, nous abandonna; nos matelots prirent leurs avirons, nous remontâmes la rivière, et nous atteignîmes une maison appelée Villa-Nova, où plusieurs bateaux chargés de provisions pour Rio-Janeiro, attendaient la brise de terre et la marée descendante. Ayant pris quelques rafraîchissemens en ce lieu, nous continuâmes à remonter la rivière, jusqu'à ce qu'elle devint si étroite, que notre embarcation touchait souvent les deux rives, et que les matelots étaient obligés de se servir de leurs gaffes pour la faire avancer. Au point du jour, nous arrivâmes à Porto-dos-Caxhes, lieu qui est le grand entrepôt de l'intérieur. L'on y apporte, à dos de mulet, les produits de beaucoup de plantations du voisinage. La ville consiste en maisons chétives et en magasins, où l'on dépose les denrées pour les embarquer. La roche de ce canton est du granit primitif, recouvert de belle argile forte. Nous rencontrâmes ensuite un grand marécage, que nous traver-

sâmes aisément en pirogue, et peu après nous entrâmes dans le village de Macacou. Il est situé sur une petite éminence, au milieu d'une belle plaine arrosée par un grand ruisseau, sur lequel on a construit deux ponts. Quoique placé presqu'à la base de la chaîne des montagnes qui forment une barrière le long de la côte, le canton offre de jolies positions. Le sol consiste en général en une argile forte, qui paraît bien usée. Le colonel José, commandant, à qui je me présentai, m'accueillit très-poliment; je fus traité de même par les religieux d'un couvent, que j'allai voir. Je passai la nuit chez l'escrivano, homme bien recommandable. Je me rappelle toujours avec plaisir sa réception hospitalière, parce qu'elle semblait provenir, non du froid sentiment de son devoir, mais de l'impulsion d'un cœur chaud et généreux.

Le lendemain, le colonel m'ayant donné un cheval et un guide, j'ai suivi les sinuosités de la rivière, qui, en plusieurs endroits, offre des points de vue superbes. J'y ai vu plus de terres cultivées, que je ne me l'étais imaginé; mais les plantations de cannes, et en général les terrains bas consacrés aux pâturages, sont entièrement négligés. Nous avons passé devant plusieurs

fermes qui appartiennent à des couvens, et qui, d'après leur apparence et ce que l'on nous en dit, ne produisent guère au delà de ce qu'il faut pour entretenir les nègres et les personnes qui en ont soin. On apercevait rarement une vache laitière; les cochons et la volaille n'étaient pas plus communs. La population de ces belles vallées est peu considérable, et pauvre; les femmes et les enfans que nous rencontrions avaient généralement un air maladif, qui doit être imputé à leur nourriture chétive et à leur vie inactive. Tous les habitans de ces cantons sont doux et polis; partout on répondait à nos questions de la manière la plus affectueuse: on avait pour nous les plus grands égards.

A mesure que nous approchions des montagnes, nous trouvions l'air frais, et même froid. Vers la fin du jour, nous sommes arrivés à une ferme appartenante à un couvent de religieuses de Rio-Janeiro. On nous a très-bien accueillis. Ce lieu est dans la position la plus riante; on pourrait, avec les soins convenables, en faire un paradis. Il y a de l'argile excellente, de beaux bois de charpente, une chute d'eau magnifique, qui forme un joli ruisseau, et se jette en-

suite dans une rivière navigable, à trois cents pieds de la maison ; enfin, une bonne étendue de terrain propre au labour, et des pâturages plus beaux encore ; ce qui rend cette propriété très-convenable pour y élever du bétail, et y former une grande laiterie. Elle n'est qu'à une journée de Porto-dos-Caxhes, qui communique par eau avec la capitale. Quelle belle perspective pour un agriculteur intelligent et entreprenant! A présent, tout est négligé; la maison, les bâtimens d'exploitation, et tout le reste, sont dans un état de dépérissement qui afflige. Les gens qui gèrent cette ferme ont, ainsi que les animaux qui y paissent, l'air à moitié affamé.

Le lendemain matin, nous avons marché à l'est; et, traversant la rivière, qui a au moins deux cents pieds de largeur et trois de profondeur, nous avons prolongé sa rive la plus éloignée, qui est plus élevée que l'autre, et offre à la vue de belles plaines qui s'étendent jusqu'au pied des montagnes. En voyageant dans cette direction, nous sommes arrivés à la belle plantation du capitaine Ferrera, qui nous a reçus très-poliment, et nous a comblés d'attentions. Ce lieu, borné par la chaîne des hautes

montagnes qui sont au-delà, est le point le plus éloigné où le Macacou soit navigable; on est à six ou sept lieues du village de ce nom. Il y a sur cette propriété environ cent nègres occupés principalement à cultiver le sucre, le coton et le café. J'ai trouvé que la position de ce bien le rendait beaucoup plus convenable à la culture du grain et à l'éducation des bestiaux. Comme la température y est froide quelquefois, les soirées sont ordinairement accompagnées de fortes rosées, et le voisinage des montagnes y rend fréquentes les pluies, mêlées de tonnerres et d'éclairs. Un nombre infini de belles sources y jaillissent de divers points des coteaux, et forment des ruisseaux avec des chutes d'eau. Comme il y a aussi beaucoup de bois de charpente, elles fourniraient tous les moyens d'y établir des usines. Le propriétaire vit dans l'opulence; il est si humain et si généreux pour tous ses gens, que chacun le révère comme un père. En les visitant le soir dans leurs demeures, nous avons observé avec plaisir qu'ils avaient l'air d'être aisés et contens dans leur intérieur, et laborieux sans regret. Les petits nègres jouaient; d'autres, plus avancés en âge, ai-

daient aux femmes à recueillir le coton; les hommes étaient occupés à râcler et à préparer le manioc. Notre approche ne les interrompit pas; la présence de leurs supérieurs ne leur fit point trahir un sentiment de contrainte et de malaise. Ils s'éclairent avec de l'huile extraite de l'amande du palmier, ou d'une petite espèce de noix de terre, appelée meni.

Le lendemain, vers midi, on nous a donné un soldat pour guide, et nous avons quitté la Fazenda, accompagnés du capitaine Ferrera, son propriétaire, qui a fait une demi-lieue avec nous. La rivière, que nous avons suivie en allant à l'est, sort avec violence des vastes masses de rochers, et dans quelques parties forme des chutes considérables. Le capitaine nous a conduits à un ruisseau, dans lequel on a trouvé des morceaux de granit couverts de manganèse en grappe. Après avoir traversé deux fois la rivière, nous sommes arrivés à ce que l'on appelle le Premier Registre, ou la maison de visite, éloigné d'environ deux milles de la ferme. Ce poste est gardé par un caporal et un soldat, chargés de recevoir les droits de péage, et autorisés à fouiller les passans, pour prévenir la fraude de la poudre d'or. Après avoir exhibé

mon passeport, je pris congé du capitaine Ferrera, qui m'a fait promettre de rester plus long-temps chez lui à mon retour.

On nous avait avertis du mauvais état des chemins, et nous n'avons pas été agréablement déçus; car nous avons mis près de quatre heures à faire six milles. A la fin du jour, après une route pénible et dangereuse, à travers des ravins raboteux, et le long de montagnes escarpées, notre guide nous a annoncé que nous approchions du Second Registre, où il a été convenu que nous passerions la nuit. Nous avons trouvé une misérable cabane habitée par six soldats, sous les ordres d'un sergent. Ce brave homme nous a accueillis cordialement; avec l'aide de ses camarades, il a fait cuire des poulets pour notre souper, et nous a régalés de tout ce que leurs maigres provisions ont pu fournir. Pendant le repas, nos oreilles ont été constamment étourdies par le bruit d'un torrent qui, se précipitant hors d'un ravin, a tout emporté devant lui, à l'exception de quelques masses énormes de rocher. Le corps-de-garde est construit sur le bord de ce torrent. Un morceau de terrain, de trente pieds carrés, compose tout le jardin de ces pauvres

gens; il est très-négligé, parce que l'on change si souvent les gardes, que personne ne songe à rendre cette demeure plus commode et plus agréable, pour en laisser la jouissance à un autre.

Nous nous sommes aperçus, au point du jour, que nos mulets s'étaient échappés dans un bois voisin; mais la route étant barrée, nous ne craignions pas de les perdre: parce que, de chaque côté, les halliers étaient impénétrables. Cette circonstance fut cause que je vis avec un peu plus de détail ces cantons reculés. Jamais l'imagination de Salvator Rosa n'a peint une solitude aussi sauvage: d'un côté s'élevait la grande barrière des montagnes que nous devions traverser; couvertes de bois jusqu'à leur cime, elles n'offraient pas la moindre trace de culture: de l'autre côté, un pays raboteux, situé entre cette chaîne et la plaine, offrait aussi un aspect âpre et inculte. La hutte misérable où nous logions participait du caractère sauvage des environs, et semblait bâtie pour être la demeure d'hommes retranchés de la société de leurs semblables. A notre retour, on nous a donné à déjeuner du café et des œufs. Quant au lait, il n'y avait pas de possi-

bilité de s'en procurer : une vache eût été regardée, en ce lieu, comme un embarras, et aucun des soldats n'eût voulu prendre la peine de la traire, quand même ils eussent tous été sur le point de mourir de faim.

Nous sommes entrés ensuite dans une route plus rude et plus raboteuse que la précédente. Nous avons souvent été obligés de mettre pied à terre, et de conduire nos mulets par des passages presque perpendiculaires, et le long de pentes effrayantes. Dans quelques endroits, le feuillage épais des arbres, et des buissons qui étaient plus hauts que nous, nous mettait à l'abri du soleil, et laissait même à peine passer le jour. Nous n'avons pas entendu la voix d'un seul oiseau, et nous n'avons aperçu la trace d'aucune créature vivante, excepté celle de cochons marrons. Nous avons rencontré plusieurs rochers nus de granit d'une formation semblable au gneiss.

En allant à la station prochaine, nous n'avons rien vu de remarquable, qu'un petit moulin à scie, mis en mouvement par une roue à augets grossièrement construite. Le châssis, qui contient une seule scie de fer, très-épaisse, se meut verticalement. A chaque coup, un pe-

tit garçon fait avancer la pièce de bois, en tirant une corde qui fait mouvoir le cylindre sur lequel elle est posée. Je pensai que le moindre paysan russe perfectionnerait bien aisément cette machine.

Nous avons continué notre route par une montée si escarpée, que nous avons fait plus de chemin à pied qu'à cheval. Après avoir gravi, pendant deux heures, les flancs d'une montagne de granit, dans laquelle nous avons observé quelques couches d'une belle argile, nous en avons atteint le sommet, d'où nous avons aperçu la baie de Rio-Janeiro, la montagne en pain de sucre, et la capitale. Tous ces objets paraissaient n'être qu'à quatre ou cinq lieues de nous, quoiqu'ils en fussent réellement à plus de vingt. A cette élévation, que j'estime de quatre à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer, l'air était vif et perçant; le thermomètre était à 58° (11° R.) Continuant à marcher au nord-est, nous avons passé devant deux fermes solitaires, et nous nous sommes trouvés au milieu d'une chaîne de montagnes nues, coniques, escarpées; des cascades immenses se précipitaient de leurs sommets dans toutes les directions. Il est difficile

de peindre la grandeur de cette scène, qui avait quelque chose de terrible. A la fin du jour, nous sommes arrivés à la *Fazenda do Moro Quemado*. Le régisseur de cette ferme nous a fait un accueil hospitalier; nous y avons passé la nuit. L'air était si froid que, malgré nos doubles couvertures, nous avions de la peine à être chaudement dans nos lits. Le lendemain matin, le thermomètre était à 48° (7° R.) Lorsque la rosée épaisse a été dissipée, nous avons, avec le régisseur, jeté un coup d'œil sur la ferme. Elle paraît propre à l'éducation des bestiaux; mais la température y est trop rude pour que les productions naturelles du pays y puissent croître : le coton, entr'autres, le café et la banane, y sont fréquemment saisis par le froid. On me dit que l'on y avait récolté du froment, quoique les habitans ignorent le mode de culture usité en Europe. Le maïs, destiné à nourrir les cochons, est le grain que l'on récolte. Cette ferme est infestée par les onces, qui, quelquefois, enlèvent les jeunes bestiaux. Le régisseur, qui est un grand chasseur, a des chiens exprès pour détruire ces animaux carnassiers. Voici comme on s'y prend. Quand on a trouvé le corps d'un animal mort, ou quand

on a aperçu un once rôder dans les environs, la nouvelle s'en répand bientôt parmi les voisins; deux ou trois prennent des fusils chargés avec des lingots, et vont, avec leurs chiens, à la recherche de l'once, qui se tient ordinairement en embuscade dans un fourré de bois, et répand une odeur si forte, que les chiens l'ont bientôt trouvé. Se voyant inquiété, il court à son repaire, s'il en a un. Les chiens n'essaient jamais de l'arrêter, ni même de le regarder en face; ils s'efforcent au contraire de s'écarter de son chemin: ce qui n'est pas difficile, parce qu'il est lent et lourd. Si l'once entre dans son trou, le chasseur en bouche l'entrée, et la chasse est finie; mais l'animal grimpe le plus souvent sur un grand arbre, alors son sort est vite décidé: les chasseurs s'approchent assez pour le viser juste, et manquent rarement de l'abattre: l'un d'eux tient toujours son coup en réserve pour l'achever quand il est tombé. Assez fréquemment quelques chiens sont tués en s'approchant trop de l'animal, parce que, lors même qu'il lutte avec la mort, un seul coup de sa griffe est mortel. On apporte sa peau comme un trophée, et les voisins se réunissent et se félicitent mutuellement à cette occasion.

Cette ferme, entre les mains d'un agriculteur habile et expérimenté, serait d'un produit étonnant. Le sol en est frais et convient à la culture du maïs, du froment, de l'orge, des pommes de terre, etc. Il est si bien arrosé par les nombreux ruisseaux qui descendent des montagnes, que les prairies y sont toujours verdoyantes; il y a de belles chutes d'eau et beaucoup d'excellent bois de charpente : de sorte qu'on y pourrait construire des moulins pour le grain, qui ne coûteraient guère au delà de ce qu'exigerait l'achat des meules. Réuni à la ferme des Religieuses, située plus bas, cet établissement pourrait devenir un des plus complets et des plus profitables du Brésil.

Nous avons quitté Moro Quemado à midi, et, après avoir descendu de l'autre côté de la chaîne des montagnes, nous avons traversé un canton dont les collines et les ravins rendaient la surface inégale. La partie haute paraissait meilleure, et l'on y voyait des arbres magnifiques; mais il y avait peu d'espaces cultivés et peu de maisons. La première grande ferme que nous avons rencontrée, a été celle de Manuel-José Pereira, natif des Açores, meilleur agriculteur que tous les propriétaires que nous

avions vus jusqu'alors. Il nous montra un champ de maïs prêt à couper. Il avait semé environ onze fanegas, ou boisseaux; il estimait qu'il en recueillerait quinze cents : c'était donc cent cinquante grains pour un, et néanmoins une récolte ordinaire; dans les bonnes années, elle doit donner deux cents grains pour un. Le maïs sert principalement à engraisser les cochons; on leur en donne, pendant deux mois et demi à trois mois, six à sept boisseaux à chacun. Cette nourriture rend le lard plus ferme.

Quoique le propriétaire de cette ferme ne l'occupe que depuis cinq ans, et n'ait pour l'aider que ses deux fils et six nègres, il l'a mise en très-bon état. Nous avons vu dans la plantation de cafiers cinq mille arbres en plein rapport; le reste de la propriété est de même très-bien cultivé. Les dépenses sont peu considérables. Les seules difficultés que Pereira ait eu à combattre, ont été les mauvaises routes : on les a bien réparées. Il faut espérer que l'exemple de cet homme intelligent stimulera l'émulation de ses voisins, en leur montrant avec quelle libéralité la nature récompense les efforts de l'agriculteur industrieux.

Nous avons, en quittant ce lieu, traversé des forêts d'arbres parvenus à toute leur croissance. J'ai eu la curiosité d'en mesurer un qui était tombé à terre; il avait soixante-six pouces de diamètre au collet de la racine, et plus de quatre-vingts pieds de long : je n'avais jamais vu une si grande pièce de charpente. A trois milles de Canta-Gallo, nous avons trouvé une excellente ferme appartenante au senhor tenente, ou trésorier du district, qui nous accueillit amicalement, et nous invita à le visiter à notre retour. Notre réception à Canta-Gallo fut extrêmement satisfaisante. Le gouverneur et les principaux habitans, ravis de voir des Anglais dans ces cantons reculés, nous traitèrent avec cordialité, et nous donnèrent des marques réitérées de leur profonde estime pour la nation anglaise, qui est la grande alliée d'un prince qu'ils adorent.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

DESCRIPTION de Canta-Gallo. — Lavages d'or de Santa-Rita. — Notice sur sa prétendue mine d'argent.

CANTA-GALLO, malgré sa proximité de la capitale du Brésil, n'est connu que depuis environ vingt ans. Ce village est situé au milieu d'un beau pays bien boisé, abondant en sources, et entrecoupé de vallées étroites et de ravins. Le fond de quelques-uns de ces ravins contenait jadis de l'or, découvert par des grimperos (1) de Minas-Geraes, dans le cours de leurs recherches près de la grande rivière de Paraiba, et du Rio-Pumba. La richesse de ces couches d'or, et la fertilité du pays d'alen-

(1) On donne ce nom aux gens qui courent le pays en cherchant des lavages d'or, et ne donnent pas avis de ceux qu'ils ont trouvé, ou n'en demandent pas la concession. On les regarde et on les traite comme des contrebandiers.

tour, y attirèrent une foule d'aventuriers. Ils se mirent sous les ordres d'un chef habile, nommé Mao de Luva, parce qu'il avait perdu une main, et l'avait remplacée par un gant rembourré. Cette troupe se monta bientôt à près de trois cents hommes qui, avant qu'on les découvrît, lavèrent dans le canton tout ce qui valait la peine d'être exploité. Étant tous des gens déterminés, ils vivaient dans une indépendance entière, et bravaient les lois. Ce ne fut que trois ans environ après leur premier établissement, que le gouvernement en fut informé. Alarmé de ce qu'on lui dit de leur nombre, qui sans doute fut exagéré, il envoya des espions pour découvrir le lieu de leur rendez-vous. Ceux-ci, après avoir long-temps erré inutilement au milieu des bois solitaires et des foudrières des environs, furent attirés vers le lieu du rassemblement par le chant d'un coq : d'où vint par la suite le nom de Canta-Gallo. Ces espions se présentèrent comme des contrebandiers qui désiraient faire partie de la bande; après être restés là quelque temps, ils trouvèrent le moyen d'envoyer des informations au gouverneur de Rio-Janeiro, qui publia une proclamation offrant le pardon à ceux

qui se rendraient. Cette mesure ne produisit aucun effet; les grimperos étaient bien pourvus d'armes à feu, et déterminés à se défendre aussi long-temps qu'ils trouveraient de l'or. Deux ans après, le produit du lavage commença à diminuer, et le lien puissant de l'intérêt qui les unissait, se relâcha. Quelques-uns s'enfuirent; le reste mit moins de vigilance à prendre les mesures nécessaires à sa défense. Le gouvernement saisit cette occasion favorable. On rassembla dans le voisinage des forces assez considérables, auxquelles on donna l'ordre d'attaquer, à un jour fixé, les grimperos qui devaient célébrer une fête en l'honneur d'un saint. Au jour désigné, tandis qu'ils étaient à table, trop occupés de leur banquet pour songer à leurs armes, qui avaient été mises de côté, et dont on avait secrètement retiré les pierres, une centaine de soldats fondit au milieu d'eux; ceux qui avaient encore l'usage de leur raison, coururent à leurs armes en s'écriant : « Nous « sommes vendus! nous sommes livrés! tra- « hison! trahison! » Le combat fut de peu de durée; les soldats saisirent les chefs, qui furent ou déportés en Afrique, ou emprisonnés pour la vie. Une partie des autres grimperos fut

prise ; d'autres s'enfuirent, mais on les poursuivit des années entières, et quelques-uns périrent dans l'attaque.

Le gouvernement s'étant ainsi rendu maître de ce territoire, et s'imaginant qu'il était aussi riche en or, que lorsque les grimperos étaient venus s'y établir, publia plusieurs règlemens peu raisonnables, opprima les habitans d'une manière sans exemple, éleva en différentes parties des registres ou bureaux d'inspection pour prévenir la contrebande, et remplit tout le canton de gardes. Les nombreux colons, que la richesse supposée de ce lieu y attira ensuite, trouvèrent bientôt que les grimperos avaient enlevé le plus net. Ils tournèrent graduellement leur attention vers l'agriculture, ressource moins précaire que celle des mines. On trouve aujourd'hui si peu d'or à Canta-Gallo, que le quint qui revient au gouvernement, suffit à peine pour payer les officiers et les soldats chargés de le percevoir. Quelques positions sont également favorables pour les travaux de l'agriculture et ceux des mines. Quelqu'un, avec un capital médiocre, est en état de suivre à la fois ces deux occupations, s'il peut se conformer aux coutumes de ce lieu. La terre y

est forte et bonne. Ses nombreuses inégalités présentent des emplacemens propres à la culture de toute espèce de production. Dans les vallées et sur les flancs des montagnes, le sol consiste, en quelques endroits, en une argile forte, mais plus souvent en un humus gras et fertile. La roche que l'on rencontre à des profondeurs différentes au-dessous du sol, est du granit composé de feldspath, d'amphibole, de quartz, de mica, et souvent de grenats. Quand on le trouve dans un état de décomposition, on lui donne le nom de pizarra. Il ne se présente d'autre substance métallique que de l'or et de l'oxide de fer. Le premier ne se voit qu'en grains, dans des couches intermédiaires de cascalhao; j'en ai examiné beaucoup, sans pouvoir en découvrir le plus petit morceau dans un état de cristallisation.

Le pays m'a paru peu fourni de bétail. On n'y a pas de vaches pour traire, et l'on ne s'occupe pas du tout de ce qui peut favoriser la production du lait, qui pourtant est si nécessaire à la subsistance du pauvre. On ne fait usage que du lait de chèvre; on élève exprès quelques-uns de ces animaux. Quant au régime diététique des habitans, ils mangent à déjeuner une espèce de

haricots, appelés feyones, qu'ils font bouillir, et mêlent ensuite avec de la farine de maïs; à dîner, des feyones bouillis avec un peu de lard et des choux, et une sorte de poudding qui se fait en versant dans une assiettée de farine l'eau dans laquelle a cuit le lard. On aime beaucoup ce mets, que l'on mange avec la main; à souper des herbes potagères, cuites aussi avec du lard. La volaille est abondante; on coupe une poule en morceaux, et on la fait cuire au pot. Le vin est peu en usage, même chez les personnes de la haute classe. Les fruits, notamment les oranges et les bananes, y sont très-abondans, et l'on en mange beaucoup.

On cultive ici très-peu de sucre. Les principales denrées que l'on envoie à la capitale sont le grain, le cochon, la volaille, le jacaranda ou bois de rose, et l'ipécacuana. On trouve, dans plusieurs endroits des environs, un arbre dont l'écorce a été employée avec succès pour suppléer au quinquina.

Dans une de mes fréquentes excursions aux environs de Canta-Gallo, j'obtins quelques renseignemens sur les indigènes à demi-civilisés qui habitent ce district; ils me furent donnés par un homme dont le métier est de cher-

cher de l'ipécacuana, et qui est comme le chef de ces Indiens. Ils vivent dans les bois ; leur condition est très-misérable. J'ai vu leurs habitations ; elles sont faites de branches d'arbres, courbées de manière à soutenir un toit de feuilles de palmier. Leurs lits sont de l'herbe sèche. Ne s'occupant guère de la culture de la terre, ils dépendent entièrement, pour leur subsistance, de leurs flèches et de leurs arcs, ainsi que des racines et des fruits sauvages qu'ils trouvent dans les bois. Le chef dont je parle, m'amena environ cinquante de ces Indiens pour me rendre visite ; ce qui me fit grand plaisir, parce que j'eus ainsi l'occasion de les bien examiner, et de parler avec le petit nombre de ceux qui savaient le portugais. L'habillement des hommes consistait en une veste et un caleçon ; celui des femmes en une chemise et une jupe, avec un mouchoir noué autour de la tête, à la manière des Portugaises. Leur couleur était cuivreuse, leur visage court et rond, leur nez large, leur chevelure longue et noire, leur taille régulière, un peu ramassée et trapue. Ayant beaucoup entendu parler de leur adresse et de leur précision à tirer, je plaçai une orange à cent pieds de distance ;

tous la percèrent de leurs flèches. Je désignai ensuite un bananier de huit pouces de circonférence, et éloigné d'environ cent cinquante pieds; pas un ne le manqua, quoiqu'ils tirassent tous très-haut. J'allai ensuite dans un bois, pour leur voir tirer des oiseaux; quoiqu'il n'y en eût pas beaucoup, ils les découvrirent plus promptement que moi; puis, marchant avec précaution jusqu'à ce qu'ils en fussent à portée, ils n'en manquèrent pas un. Leur célérité et leur silence en pénétrant à travers les halliers et les buissons, étaient vraiment une chose étonnante; il m'eût été difficile de m'instruire mieux de leur manière de vivre. Leurs arcs, longs de six à sept pieds, et très-forts, sont faits de la racine de l'iri, qui est compacte et fibreuse. Leurs flèches ont six pieds de long, et près d'un pouce de diamètre; elles sont armées d'un morceau de canne, taillé aussi fin que la pointe d'une plume, ou avec un os, et depuis peu, plus fréquemment avec du fer. Ils sont sales, et, à l'exception de leurs semblables, ils mangent toute espèce d'animal, même cru et non vidé, et les oiseaux non plumés. Je vis, avant leur départ, un exemple des excès auxquels les passions des

sauvages sont sujettes à se porter, quand elles sont une fois excitées. Leur ayant présenté quelques bouteilles d'eau-de-vie, ce fut une dispute générale entre eux à qui en aurait le premier; et l'homme ou la femme qui y réussit, eût bu toute la bouteille, si on ne la lui eût pas arraché de force. Il est très-dangereux de leur donner des liqueurs fortes; car, une fois ivres, on est obligé de les enfermer. Si l'on n'offre de l'eau-de-vie qu'à un individu de la bande, les autres deviennent insolens et turbulens jusqu'à ce qu'ils aient obtenu la même marque de faveur. Ils ne sont ni timides ni tristes; mais ils ont la plus grande aversion pour le travail, et on ne peut les engager à se soumettre à une occupation régulière. Rarement on trouve un Indien servant dans une maison comme domestique, ou travaillant pour un salaire; et c'est sans doute à quoi il faut attribuer le pauvre état de l'agriculture dans le district de Canta-Gallo; car lorsqu'un fermier s'établit, il a rarement assez de fonds pour acheter des nègres à Rio-Janeiro, et alors ses opérations sont bornées et languissent souvent faute de bras. Quel profit pour l'état et quel bien pour la cause de l'humanité, en général, si ces In-

diens étaient civilisés et habitués aux travaux de l'agriculture! La face du district éprouverait un changement salutaire; les routes qui le font communiquer avec la capitale seraient délivrées de tous les obstacles qui les embarrassent, et l'on en ouvrirait de nouvelles pour faire circuler ses productions avec plus de promptitude. On m'a assuré, en effet, qu'avec une somme de 500 à 600 livres sterlings, bien employée, on ouvrirait de Canta-Gallo à Porto-dos-Caxhes, une bonne route que les mulets chargés parcourraient en deux jours.

Durant mon séjour à Canta-Gallo, j'ai fait une excursion au lavage d'or de Santa-Rita, éloigné de cinq lieues dans le nord-est. Après avoir traversé le pays inégal, contigu au village, nous sommes arrivés au Rio-Negro, rivière considérable, formée par la réunion de plusieurs ruisseaux; elle se jette dans le Paraïba. Nous l'avons traversée, d'après la manière usitée dans ces cantons, qui est d'attacher un des chevaux ou des mulets à la pirogue, et de le pousser dans l'eau; tous les autres le suivent. Puis nous sommes entrés dans un pays ouvert, dont la fertilité s'annonçait par la végétation vigoureuse du tabac et

d'autres plantes; mais il était presque entièrement négligé, et le peu de familles éparses que l'on y rencontrait, présentait l'image la plus abjecte de l'indolence et de la misère. Nous avons passé, une lieue plus loin, par un canton où il n'y a pas un seul habitant; et, à deux heures de l'après-midi, nous sommes arrivés à Santa-Rita. Le propriétaire du lavage nous a reçus très-obligeamment, et nous a menés aux travaux pendant qu'on préparait le dîner. Le lavage est dans un ravin profond, borné à une extrémité par une colline escarpée, et à l'autre ouvert dans la plaine. Le sol me parut très-fertile; la verdure en était magnifique, et des arbres de toutes les hauteurs couvraient les coteaux de chaque côte. La couche de cascalhao, posée sous une couche de terre de quatre à cinq pieds de profondeur, est très-mince et inégale; nulle part elle n'a plus de deux pieds d'épaisseur, et dans quelques endroits pas plus de sept à huit pouces. C'est à grands frais et avec beaucoup de travail, que l'on enlève la terre qui recouvre le cascalhao; car, après l'avoir creusée, on l'emporte dans des sébiles, et le cascalhao est porté avec beaucoup de précaution dans un endroit commode pour

le lavage. Il y est soumis à cette opération par les mineurs les plus habiles, de la même manière qu'à Jaragua. La proportion d'or que l'on retire n'est pas très-forte; on me dit qu'il rendait au maître quatorze pences à deux schellings (1 fr. 40 c. à 2 fr. 40 c.), par jour, par nègre: ce qui est un grand profit, puisque la nourriture d'un nègre coûte un peu moins d'un penny (10 c.).

Les côtés du ravin, vers le haut, étaient nus et de diverses nuances, à cause de l'eau qui les lave en descendant de la partie couverte de végétaux. Dans le fond du ravin, sur la surface qui n'avait pas encore été exploitée, il y avait des masses considérables, à demi-arrondies, mais sans forme déterminée. Dans les parties qui avaient été exploitées j'observai deux ou trois masses semblables, qui, trop grandes pour être remuées, ressemblaient à des nodus détachés, parce qu'on avait creusé la terre qui les entourait. J'en cassai un morceau avec mon marteau, et je fus très-surpris de trouver une substance calcaire, formant une masse solide, composée de cristaux hexagones, avec une petite portion de cristaux de fer spéculaire très-brillans. Je montrai ce frag-

ment au propriétaire, en lui disant que c'était de la pierre calcaire. Il en fut très-surpris, n'ayant jamais entendu parler de chaux en pierre, le peu de chaux dont on fait usage étant tiré de coquilles calcinées, et apporté de Porto-dos-Caxhes. Il ne voulut me croire que lorsque je lui eus prouvé la vérité de ce que j'avançais, en calcinant la pierre. Je découvris ensuite que les montagnes sont de la même substance.

Tandis que je considérais la pénible opération de creuser et d'emporter la surface du terrain pour arriver au cascalhao, il me vint dans l'idée que l'on épargnerait beaucoup de temps et de travail, en soutenant la terre par une voûte en brique ; ayant communiqué cette idée, on me dit que le fond était entièrement décomposé et sujet à être inondé.

Il y a lieu de supposer que la roche calcaire au-dessous du sol, dans le fond de la vallée, est de formation très-récente, et que si elle n'a pas trop d'épaisseur pour être percée, on peut trouver entre elle et le granit une couche de cascalhao de formation antérieure, et beaucoup plus riche en or que la couche supérieure.

Après avoir examiné ces travaux, nous avons

fait une excursion sept à huit milles plus loin, principalement dans une belle plaine couverte de bois magnifiques. J'ai observé, sur le bord des ruisseaux que nous avons traversés, de la mousse incrustée, à peu près comme le tuf à Matlock; et en exminant la chose avec plus d'attention, j'ai trouvé dans toutes les vallées, quelques pouces au-dessous de la surface, une couche de tuf qui doit provenir du dépôt des matières calcaires, produit par le débordement des courans d'eau après de fortes pluies. Les montagnes, à cette distance, étaient, comme au lavage d'or, composées du même calcaire spathique. Il serait à souhaiter que l'on apportât cette substance à la capitale, où le prix du bois employé à brûler les coquilles pour en faire la chaux, excède celui auquel reviendrait la chaux que l'on y apporterait de Santa-Rita, s'il y avait une route pour la transporter de ce canton à Porto-dos-Caxhes. Une entreprise de ce genre mérite l'attention sérieuse des ministres du prince. Les avantages qui en résulteraient sont incalculables, et la dépense qu'elle occasionerait est insignifiante; car, le Brésil est le pays du globe où l'on exécute à moins de frais les chemins et les autres travaux publics.

Ce district très-beau, et néanmoins presque inhabité, produit spontanément plusieurs objets précieux pour le commerce, mais qui se perdent, faute de bras pour les cultiver et les récolter. On y trouve la variété de palmier, dont les feuilles longues, dentées en scie, lancéolées, sont composées de fibres innombrables qui égalent la soie en finesse et en force. J'achetai pour une bagatelle des lignes à pêcher, faites de ces fibres. Je ne doute pas que si l'on employait les moyens convenables de propager la culture de ces arbres, cette substance précieuse ne devînt aussi abondante et à aussi bon marché que le chanvre en Angleterre. J'ai présenté aux ministres du prince un projet pour la substituer au chanvre dans la fabrication des cordages fins, et j'ai prouvé, par des essais, qu'elle convenait parfaitement à cet usage.

Nous avons passé deux jours à Santa-Rita et dans les environs; le troisième jour nous en sommes partis, en prenant la même route que nous avions suivie en venant. Nous avons aperçu dans quelques endroits de nombreuses troupes d'oiseaux, notamment de perroquets; ce furent, avec quelques poules sauvages des

bois, les seuls objets qui attirèrent notre attention. .

Après quelques jours de repos à Canta-Gallo, je partis, accompagné d'un guide, pour la mine d'argent dont il avait été question. On avait préalablement annoncé mon arrivée aux gens du lieu. Nous avons, pendant environ deux milles, voyagé dans une vallée profonde, et nous sommes arrivés au Macacou, ruisseau rapide qui coule entre deux montagnes presque perpendiculaires et peu élevées. Le chemin suit l'une d'elles pendant un mille et demi. En sortant de ce sombre et dangereux ravin, nous avons fait encore une demi-lieue, et nous nous sommes arrêtés à Machada, jolie ferme, entourée de bonnes terres bien cultivées, qui ont l'air d'un jardin au milieu d'un désert. Le propriétaire, natif des Açores, nous a accueillis très-poliment, et nous a présentés à sa femme, occupée avec ses filles, toutes jolies, à coudre des vêtemens faits avec la toile qu'elles avaient filée. Leur mise simple et élégante, la propreté et la bonne apparence de l'appartement où elles travaillaient, me rappela ma patrie. Quand elles me régalèrent de liqueur préparée avec les fruits ré-

coltés dans leur ferme; l'image d'une de nos scènes domestiques de la vie rurale fut complète. Je fus prêt à me croire transporté, du fond des âpres solitudes du Brésil, au milieu des vallées riantes de l'Angleterre.

En quittant cette demeure paisible, nous avons fait six milles à travers des halliers et des forêts, et quelques terres unies. Nous sommes arrivés à Sant-Antonio, ferme qui appartient à dona Anna, veuve, connue dans tout le pays pour faire du beurre et du fromage excellens. Sa maison est à deux étages, propre, mais très-incommode. La bonne dame m'a donné de bon cœur du lait. Nous avons parlé de sa laiterie; elle ne connaissait pas d'autre manière de faire du beurre, que d'agiter la crême dans une jarre ou dans une bouteille; sa théorie relativement à la fabrication des fromages, était également défectueuse. En examinant la ferme, j'ai fait attention à une excellente haie, faite avec un arbrisseau à fortes épines, dont la végétation m'a paru prompte et vigoureuse. Le petit nombre de vaches qui paissaient dans l'enclos, m'a semblé d'une bonne espèce, mais elles n'étaient pas soignées convenablement. Les produits principaux de cette ferme sont le

maïs et le fromage ; on ne prépare ce dernier objet que quand la quantité de lait se trouve suffisante.

On nous a montré divers échantillons d'une substance terreuse, enveloppée soigneusement dans du papier, et conservée avec beaucoup de mystère sous les noms de platine, argent, etc. Ce n'était, dans le fait, que de petits cristaux de fer très-brillans, et des pyrites.

Après avoir fait une lieue dans un beau pays, nous avons atteint les bords du Rio-Grande, rivière aussi large que le Derwent à Derby ; nous l'avons traversée dans une pirogue; nos mulets, conformément à l'usage, nous suivaient à la nage. Nous avons rencontré plusieurs groupes d'indigènes, et nous avons vu çà et là plusieurs de leurs huttes. Le chemin a longé ensuite la base de hautes montagnes granitiques, du sommet desquelles se précipitaient de belles cascades. Le terrain en bas, était jonché de fragmens de cette roche, rassemblés en tas dans toutes les directions. Dans plusieurs endroits, l'herbe était si haute, qu'elle montait au delà du bord de ma selle; ce qui me gênait beaucoup, parce que le temps était humide.

Après une marche pénible et qui avait fini par être très-lente, nous sommes arrivés à la maison du père Thomas de Nossa Senhora de Concepçao, qui nous a fait un très-bon accueil et nous a donné à coucher.

La maison était neuve, et bâtie avec élégance; elle ne contenait que quatre pièces, toutes avec leurs planchers en bois, chose fort rare dans ces contrées; elle est entièrement entourée de ruisseaux, la plupart avec des chutes, ce qui rend la route mauvaise dans toutes les saisons, et impraticable quand il pleut. Le père Thomas, homme intelligent et actif, me dit qu'il avait pris cette maison depuis quatre ans, n'ayant alors qu'un nègre, et pas d'autres fonds, pour exécuter son entreprise, que sept à huit livres sterlings (170 à 200 fr.) par an, honoraires de sa profession d'ecclésiastique; il employa cette somme à prendre à la journée les nègres qui voudraient travailler. Il me montra son jardin rempli de beaux caféiers, et tenu dans le meilleur ordre, et ses champs couverts de maïs; il avait une bonne vache laitière, un certain nombre de cochons et un mulet. Il me dit que des marchands venaient lui acheter les productions de sa terre;

il évaluait la totalité du sezmaria, ou de la plantation, à 400 livres sterlings (10,000 fr.), et ajouta qu'il était sûr, s'il le voulait, d'en obtenir ce prix. C'étaient là des données précises pour calculer les profits d'une ferme régie par un homme intelligent et actif. En voici un qui a commencé avec très-peu de choses, et qui, au bout de quatre ans, est riche de dix mille francs, somme d'une certaine importance dans cette partie du pays, et qui n'excède pas ce que méritent les efforts et la persévérance de celui qui l'a gagnée. Le père Thomas vivait plus à l'aise que tous les particuliers que j'avais vus jusqu'alors dans ce district; il était économe, mais non parcimonieux; franc et communicatif, poli dans ses manières, et recommandable par ses sentimens élevés.

Ce fut chez lui que me vinrent trouver les hommes qui disaient avoir découvert la mine d'argent. Nous partîmes à pied, et après avoir fait six milles dans des montagnes impraticables pour des mulets, passé des ruisseaux à gué, et traversé des halliers qui me laissaient à peine une portion de mes vêtemens sans la déchirer, nous arrivâmes à la misérable hutte de ces pauvres gens, qui offrait un triste con-

traste avec la jolie maison du père Thomas. Jamais je n'avais été si fatigué; je me couchai à terre, hors d'état de faire un pas de plus. Après une heure de repos, qui me rendit un peu mes forces, je suivis ces gens le long d'un beau ruisseau, jusqu'au pied de la montagne. Ils m'y montrèrent un trou profond de douze pieds, qu'ils y avaient creusé, et me dirent que le sable du fond abondait en grains d'argent. J'en fis prendre une certaine quantité, et j'examinai la base de la montagne, qui est d'un gneiss semblable au granit, et renferme des grenats et de petits cristaux de pyrites. Près de cet endroit, le bord du ruisseau contenait des cailloux roulés et du sable, mais nulle part il n'y avait de substance métallique que celle qui a été mentionnée plus haut. Il serait, en effet, absurde et contraire à tous les principes de minéralogie, de penser que l'argent puisse se trouver dans ce lieu en poudre ou en grains comme l'or; car, dans cet état, il aurait probablement été attaqué par le soufre des pyrites, et aurait pris la forme d'un sulfure.

Je revins épuisé de fatigue chez le père Thomas. Après y avoir pris le repos dont j'avais si grand besoin, je me mis à examiner le

sable et les pierres que j'avais ramassées à la prétendue mine d'argent, et je n'y pus découvrir la moindre particule de métal. Je dis alors aux gens qui annonçaient en avoir trouvé, de me montrer leurs échantillons, que j'essayai avec le chalumeau et les acides : tout fut inutile. Après bien des réponses équivoques, ils convinrent qu'ils avaient broyé et battu des substances minérales en poudre, et qu'ayant trouvé du fer spéculaire, ils avaient cru que c'était de l'argent. Un des échantillons contenait réellement de l'argent, mais il paraissait avoir été enlevé à la lime d'une boucle ou d'une cuiller, ou frotté sur une pierre, et mêlé avec une substance pulvérisée. Cette jonglerie devait cesser; je pris donc un ton très-décidé, et je les accusai d'imposture : après un moment d'hésitation, ils avouèrent le fait. Un officier qui était avec moi voulut s'assurer d'eux, je m'y opposai; car, leur ayant arraché la confession de leur supercherie, je répugnais à l'idée de les faire punir, ou en les laissant envoyer à l'armée, de les rendre plus malheureux qu'ils ne l'étaient. Ce dernier parti eût peut-être mieux valu pour eux que celui de les mettre en liberté; car ils étaient trop paresseux pour

travailler, et ils allaient indubitablement reprendre leur métier de vivre en vagabonds, en abusant de la crédulité du public par de faux rapports sur des découvertes de mines, de pierres précieuses, etc. Ces sortes d'impostures sont assez communes en Amérique. J'ai vu des exemples où de la limaille de cuivre, mêlée avec de la terre, et ensuite lavée, a été produite comme échantillon de minerai, dans le dessein de hausser la valeur d'une propriété, ou pour quelqu'autre fin aussi condamnable. La funeste passion des mines prévaut malheureusement parmi les classes inférieures du peuple; elle repait leur imagination de l'idée de s'enrichir soudainement, leur inspire le dégoût du travail, et les plonge dans la pauvreté et la misère. J'observai quelques-uns de ces effets parmi les habitans peu nombreux de ce district. Ceux qui s'adonnaient entièrement au travail des mines étaient mal vêtus et encore plus mal nourris; ceux, au contraire, qui ne s'occupaient que de l'agriculture, avaient en abondance tous les besoins de la vie.

Ayant terminé cette affaire, je pris congé du père Thomas, et je retournai à Canta-Gallo, où je préparai le rapport que le comte de

Linharès m'avait demandé sur la mine. Je recueillis, durant mon séjour, des échantillons des divers bois que le canton produit. En voici la liste :

Vinhatico,	bois de charpente excellent.
Cèdre,	— bon et durable. (*Cedrela odorata?*)
Pereiba,	— dur et bon.
Olio,	— très-solide, ayant une odeur particulière.
Oabiuna.	
Jacaranda,	bois de marquetterie, bigarré de noir et de jaune. En Angletere, on l'appelle bois de rose; mais il me semble qu'on n'y a pas encore importé les meilleures sortes. (*Bignonia?*)
Jacaratang.	
Ubatang.	
Palmiers.	Il y en a plusieurs variétés, et notamment l'iri, décrit plus haut; son bois l'emporte sur tous les autres pour la force et l'élasticité.
Garfuana.	Son écorce, à ce que l'on m'a dit, donne une bonne couleur jaune.
Embey,	plante rampante. On se sert de ses tiges en guise de cordes, et souvent on en fait des brides.

Plusieurs espèces d'arbres épineux.

La plupart des arbres que je viens de nom-

mer sont grands et propres aux constructions navales. Il est assez remarquable que l'on ne trouve pas du tout de bois de Brésil dans ce district.

Il y a une quantité innombrable d'arbres à fruit et d'arbrisseaux dont je ne parlerai pas en particulier. Le tabac est cultivé dans quelques cantons; on en fait des rouleaux, en réunissant les feuilles et les tordant avec une machine. Cette opération en extrait le suc, et après qu'il a été exposé quelques jours à l'air, la couleur du tabac change du vert au noir.

Les onces sont les animaux sauvages les plus communs; on en voit de différentes couleurs : quelques-uns sont noirs, d'autres d'un brun rougeâtre. Les tapirs, ou antas, ne sont pas rares; mais je n'ai aperçu que leurs traces. On y voit beaucoup de cochons marrons et des singes barbus qui, en dormant, ronflent si fort, que les voyageurs sont surpris de ce bruit. Les reptiles les plus redoutables sont le serpent-corail, le surrocuco, le surrocuco-tinga et le jaracara; on dit qu'ils sont très-veneneux : je n'ai vu qu'un petit individu de la première espèce.

La manière de nettoyer le terrain et de le

cultiver, est la même que celle qui est en usage dans les environs de Saint-Paul. Après que les grands arbres et les halliers ont été abattus et brûlés, souvent d'une manière très-imparfaite, les négresses retournent la terre avec la houe, et sèment. Six semaines après, elles sarclent légèrement, et l'on ne touche plus à la terre jusqu'à la moisson : on sème depuis le mois d'octobre jusqu'en novembre. Le maïs mûrit en quatre à cinq mois; l'année d'après, on sème des haricots dans la terre à grains, qu'on laisse reposer, et on défriche un nouveau terrain. Après avoir tiré successivement deux récoltes d'un champ, on le laisse ordinairement huit à dix ans en jachères.

Le cafier, planté par bouture, porte du fruit en deux ans; il est à sa perfection en cinq ou six ans. Le coton et le ricin, provenus de graines, produisent la première année. On ne transplante que le tabac; on connaît peu la greffe, et on l'essaie rarement.

On moud le maïs au moyen d'une roue horizontale, qui acquiert une grande vélocité par la chute de l'eau; à la partie supérieure de la roue, est fixée la meule qui fait cinquante à soixante révolutions dans une minute; on réduit aussi le


Digitized by Google

grain en farine par une machine appelée un *paresseux*. On place, près d'un courant d'eau, un grand mortier de bois, dont le pilon est attaché, par une mortaise, à l'extrémité d'un levier de vingt-cinq à trente pieds de long, soutenu par un pieu, aux cinq huitièmes de sa longueur : le bout du bras le plus court du levier est creusé, afin de recevoir une quantité d'eau suffisante pour soulever l'autre extrémité, à laquelle est suspendu le mortier ; cette cavité se vide d'elle-même quand elle est descendue à un point donné; en se remplissant et se vidant alternativement, elle soulève et fait retomber le pilon quatre fois par minute. Cette invention, d'une simplicité extrême, est excellente dans un lieu où l'on peut gaspiller l'eau sans inconvénient. (1).

A mon départ de Canta-Gallo pour la capitale, je fus accompagné, pendant une lieue, par le respectable gouverneur de ce lieu, le capitaine, le trésorier, et la plupart des habitans. Durant un séjour de deux semaines, au milieu de ces hommes excellens, ma table avait été abondamment fournie sans qu'il m'en

(1) Voyez la planche à la fin de l'ouvrage.

coûtât rien, et j'avais été traité avec des égards auxquels j'étais loin de m'attendre, et que je ne croyais pas mériter; je pris congé de mes hôtes avec regret, et en faisant des vœux sincères pour qu'il fût en mon pouvoir de leur rendre service à la cour, en parlant en leur faveur.

J'arrivai le soir à *Moro Quemado*, après avoir fait trente-quatre milles. Durant ce trajet, nous avons passé devant un nid de *mirabandès*, espèce d'insectes extrêmement incommodes pour le bétail; ils rendent les mulets turbulens et indociles; ils attaquent avec acharnement et poursuivent à une distance considérable. Nous avons pris une route détournée pour nous en débarrasser; mais quelques-uns me suivirent et me piquèrent aussi cruellement qu'eût pu le faire une guêpe irritée. Une variété de ces animaux a une trompe de la nature de la corne et terminée en pointe; ils s'en servent pour faire des piqûres profondes qui causent des douleurs insupportables. Le lendemain, nous sommes arrivés de bonne heure à la maison du capitaine Ferrera. Etant cette fois moins pressé par le temps, j'ai eu plus de loisir pour visiter ses établissemens, particu-

lièrement sa sucrerie et sa distillerie : toutes deux sont mal conduites. Quand je vis les fourneaux de la distillerie destinés à chauffer les chaudières, je dis franchement au capitaine qu'il était impossible de les avoir construits d'après un plus mauvais plan ; il me répondit que l'on n'en connaissait pas de meilleur. Il serait très-difficile, en effet, d'introduire quelque amélioration dans cette partie de la distillerie, ou dans telle autre que ce puisse être, car tout y est abandonné à la direction des nègres. Quand j'adressai au propriétaire quelques questions sur la manière d'opérer, il m'avoua son ignorance, et envoya chercher un nègre, chef d'atelier, pour me donner réponse. Je raisonnai avec cet homme sur la quantité excessive de combustible consommée en pure perte ; je lui proposai un moyen de l'épargner, et un autre pour corriger le goût désagréable d'empyreume contracté par le rum. C'était de le distiller de nouveau avec une égale quantité d'eau, après avoir nettoyé d'avance l'alambic ; mais cet homme se mit à rire, et me déclara que sa manière était la meilleure, puisqu'il l'avait apprise d'un vieux fabricant de sucre. Voici encore un exemple frappant de l'indiffé-

rence des propriétaires pour leurs intérêts : on laisse les choses suivre une vieille routine, en les confiant aux soins de gens qui frémissent à l'idée d'un accroissement de travail, lors même qu'il leur promet un avantage durable. Cette aversion pour les améliorations est générale au Brésil; partout où je demandais au propriétaire d'une usine ou d'une fabrique, pourquoi il suivait des procédés défectueux, il me renvoyait presque toujours à un nègre pour répondre à mes questions.

On dit que quelques parties de la propriété du capitaine Ferrera contiennent de l'or. A l'époque où je le vis, il sollicitait une permission du gouvernement pour exploiter la mine; je lui présentai le dessin d'un plan pour laver le cascalhao d'une manière préférable à celle que l'on suit communément, et je lui expliquai l'usage de broyer les masses concrètes que l'on trouve fréquemment dans cette substance, qui contiennent généralement des particules d'or, mais qui, étant trop dures pour être brisées avec la main, sont jetées de côté avec les débris inutiles.

Dans cette ferme, de même que dans la plupart des autres, les lieux où l'on serre les ré-

coltes sont si misérables et si défectueux, que les charançons attaquent bientôt le grain, et que le coton, le café, et les autres productions sont sujettes à être gâtées par mille accidens. Les étables ne sont pas moins mauvaises, et le bétail est négligé de la manière la plus déplorable; les cochons sont les seuls animaux qu'on ait l'air de soigner passablement. La maison d'habitation était dépourvue de tout ce qui pouvait la rendre commode et agréable; son apparence générale confirma une remarque que j'avais souvent entendu faire, c'est que, dans ce pays, les propriétaires d'un bien n'aimant pas à y vivre, et regardant le séjour qu'ils y font comme temporaire, se résignent à être mal logés.

L'étendue de terrain qui appartient à cette ferme est de deux milles carrés; elle peut certainement être beaucoup améliorée, mais elle n'a pourtant pas été entièrement négligée. Les portions déjà défrichées ont donné des récoltes précieuses, et le reste sera sans doute, dans peu d'années, dans un état de culture aussi satisfaisant.

Après avoir passé deux jours avec le capitaine Ferrera, je me mis en route le matin pour

Porto-dos-Caxhes, où j'arrivai à deux heures, après un voyage de trente milles; j'y fus retenu quelque temps, parce que la rivière était encombrée de navires chargés de bois de construction pour la capitale. Dès qu'il fut possible de s'embarquer, je louai un grand cânot du port de dix tonneaux, et j'allai à l'aviron, pendant toute la nuit, jusqu'à l'embouchure de la rivière; ensuite je profitai d'une brise de terre pour naviguer à la voile, et j'arrivai vers midi à Rio-Janeiro. Mon premier soin fut d'informer le ministre de mon retour, et ensuite j'employai deux jours à rédiger le journal que je devais lui présenter; il le reçut avec bonté, et le soumit au prince, qui daigna me faire dire que la description du pays que j'avais parcouru méritait son approbation.

CHAPITRE X.

L'AUTEUR obtient la permission de visiter les mines de diamans. — Notice sur un prétendu diamant présenté au prince régent. — Voyage à Villa-Rica.

APRÈS m'être complétement remis des fatigues de ma dernière excursion, je demandai au prince la permission d'aller visiter les mines de diamans du Cerro-do-Frio. Cette faveur n'avait jamais été accordée à un étranger, et aucun Portugais n'avait eu la permission de visiter le district où est située l'exploitation, à moins que ce ne fût pour des affaires qui y fussent relatives; encore était-ce avec de si grandes restrictions, qu'elles mettaient dans l'impossibilité de se procurer les moyens d'en donner au public une description convenable. Les bons offices du comte de Linharès me firent obtenir la permission que je sollicitais; mes passeports et mes lettres de recommandation furent bientôt expédiés. Lord Strangford employa son crédit pour favoriser mon entreprise, et, grâce

à sa recommandation, on me laissa entrer dans les archives, pour y examiner toutes les cartes manuscrites, et pour y copier tout ce qui pourrait servir à me guider dans ma route. Il est à propos d'observer ici que la meilleure manière de voyager dans l'intérieur du Brésil, notamment pour faire des excursions de la nature de celles que j'allais entreprendre, est de se procurer des ordres du gouvernement, et une escorte de soldats qui, d'après ces ordres, ont le droit d'exiger des relais de mulets de toutes les personnes qui demeurent le long de la route, ou dans les environs. Le comte de Linharès m'ayant dit de choisir les deux soldats qui me conviendraient, je délibérais sur le choix que je ferais, lorsqu'un événement singulier me procura deux hommes du corps des mineurs; on leur signifia que leur avancement ultérieur dépendait du rapport que je ferais sur leur conduite à mon retour. Je me plais à déclarer que je fus très-content de leurs services.

Voici l'événement dont je viens de faire mention. Un nègre libre, de Villa-Rica, ville éloignée de neuf cents milles de Rio-Janeiro, écrivit au prince régent qu'il possédait un diamant d'une dimension prodigieuse,

qui lui avait été donné, depuis quelques années, par un ami mourant, et qu'il implorait la faveur de le présenter au prince en personne. La grosseur dont ce pauvre diable gratifiait son diamant, étant capable d'exalter l'imagination au plus haut degré, on expédia sur-le-champ au commandant de Villa-do-Principe, un ordre de faire partir immédiatement le nègre pour Rio-Janeiro ; il eut une voiture pour le voyage, et une escorte de deux soldats. Tout le long de la route, ceux qui avaient entendu parler de l'affaire félicitaient le nègre comme déjà décoré de la croix de San-Bento, et comme assuré d'obtenir pour récompense la paie d'un général de brigade : chacun enviait son sort ; enfin, après un voyage de vingt-huit jours, il arriva dans la capitale, et fut aussitôt conduit au palais. Il se jeta aux pieds du prince, et lui présenta son diamant. Le prince fit un mouvement de surprise en le voyant ; chacun attendait en silence l'opinion de son altesse, et la partagea lorsqu'il l'énonça. Un diamant rond, pesant près d'une livre, remplit tous les assistans d'admiration. Quelques courtisans qui calculaient avec facilité comptèrent le nombre de millions qu'il valait ; d'autres pensaient

qu'il était difficile d'estimer sa valeur, mais l'opinion générale fut que le trésor allait se trouver plus riche de plusieurs millions. On ne parlait dans les cercles que de l'étonnant présent du nègre. Il fut montré aux ministres; ils exprimèrent leurs doutes, qu'un corps aussi gros et aussi rond fût réellement un diamant; ils l'envoyèrent néanmoins sous bonne escorte au trésor, et il y fut déposé dans la salle aux pierreries.

Le lendemain, le comte de Linharès m'envoya chercher, me raconta tout ce qu'il avait appris sur cette fameuse pierre, et ajouta, à voix basse, qu'il doutait que ce fût un diamant véritable. Il me dit ensuite de revenir dans quelques heures à son bureau, où je trouverais les lettres des ministres ses collègues, et la sienne, qui m'étaient nécessaires pour voir cette pierre incomparable, afin que je pusse déterminer sa valeur réelle. Cette formalité est de rigueur, car on ne laisse, au trésor, voir les diamans, qu'aux personnes munies d'un ordre de chacun des ministres. J'acceptai la commission dont on me chargeait, et, à l'heure indiquée, j'allai au trésor avec mes lettres. L'officier, à qui je les présentai, me fit passer

par plusieurs pièces où l'on paraissait très-occupé de l'expédition des affaires, et me mena dans la grand'chambre, où le trésorier se tenait avec ses secrétaires. Il m'entretint du sujet qui m'amenait, en tenant mes lettres à la main. Je traversai ensuite une autre grande salle tendue en rouge et en or, ornée de figures de grandeur naturelle, représentant la Justice avec ses balances. La pièce du fond, dans laquelle on me conduisit après cela, renfermait plusieurs coffre-forts, chacun à trois serrures; les clefs en étaient entre les mains de trois officiers différens, tous requis d'être présens à l'ouverture de chacune. On ouvrit un des coffre-forts, et on en tira une petite cassette élégante, dans laquelle le trésorier prit la pierrerie, et me la présenta avec beaucoup de solennité. Au premier coup d'œil, sa valeur disparut pour moi; car, avant de la toucher, je fus convaincu que c'était un morceau de cristal arrondi : il avait environ dix-huit pouces de diamètre. En l'examinant, je dis au trésorier que ce n'était pas un diamant, et, pour l'en convaincre, je fis, avec un diamant de cinq à six carats, une entaille très-profonde dans la pierre. En conséquence de cette preuve évi-

dente, on dressa un certificat attestant que c'était un corps de très-peu de valeur, et je signai cette pièce.

On ouvrit ensuite d'autres coffres, et l'on me montra, entr'autres, deux grandes lames de diamant, d'une couleur brune sale, ayant chacune un pouce de surface, et un huitième de pouce d'épaisseur. Quand on les trouva, elles ne formaient qu'un seul morceau, étant amorphe, on ne sut pas d'abord que c'était un diamant. Enfin l'administrateur, ou chef des travaux, après l'avoir gardé plusieurs jours, eut recours à l'ancienne épreuve : il le plaça sur une pierre très-dure, et le frappa avec un marteau. Dans cette épreuve, si le corps résiste au coup, ou se sépare en lames, c'est un diamant. Ayant ainsi fait deux diamans d'un seul, il les envoya à l'intendant.

L'Abaïté, rivière d'où venaient ces deux morceaux, a fourni un diamant octaèdre qui pèse les sept huitièmes d'une once, poids de Troyes, et qui est peut-être le plus gros du monde. Il fut trouvé, il y a environ douze ans, par trois hommes condamnés au bannissement, pour crimes capitaux. Lorsqu'ils présentèrent cette magnifique pierrerie au vice-

roi, il leur accorda leur pardon et une récompense. Il appartient actuellement au prince régent.

On me fit voir ensuite tous les autres diamans du trésor. Il me parut qu'il y en avait quatre à cinq mille carats. Les plus gros n'excédaient pas, en général, huit carats, à l'exception d'un diamant d'une belle forme octaèdre, qui en pesait dix-sept. Parmi le petit nombre de diamans colorés, l'un, d'un beau rose, était des plus petits; un autre était d'un beau bleu, et plusieurs offraient une teinte verte. Les jaunes étaient les plus communs et les moins estimés.

M'étant acquitté de ma commission, je pris congé du trésorier, en le remerciant de son honnêteté, et, de retour chez moi, j'écrivis au comte de Linharès, pour lui exposer le résultat de ma visite. C'était une tâche peu agréable pour un étranger, d'avoir à annoncer qu'un corps, que l'on avait regardé comme devant fournir une addition d'un prix inestimable aux trésors de l'état, n'avait, dans la réalité, malgré son apparence remarquable, qu'une valeur insignifiante; et de déclarer cette vérité dans une lettre qui devait être mise sous les

yeux du régent. Le prince, instruit d'avance de la chose, pensait trop noblement pour manifester aucun chagrin de ce contre-temps. Le pauvre nègre qui avait présenté le prétendu joyau, et qui comptait sur une récompense magnifique, fut naturellement très-chagrin de la triste nouvelle. Au lieu de retourner chez lui, accompagné d'une escorte, il y alla comme il put, et eut sans doute à essuyer des railleries de ceux qui auparavant l'avaient félicité sur sa bonne fortune.

J'avais à peu près terminé les préparatifs de mon voyage, lorsque M. Goodall, négociant très-riche de Rio-Janeiro, me témoigna le désir de m'accompagner à Villa-Rica. J'acceptai son offre avec plaisir, parce que c'était un homme aimable; lord Strangford lui procura les passeports nécessaires, et, le 27 août 1809, nous commençâmes un voyage qu'aucun Anglais n'avait encore fait. Aucun même n'avait eu la permission d'outre-passer la barrière formée par les montagnes alpines qui s'étendent le long de la côte.

Nous nous sommes embarqués dans un grand bateau à provision, avec notre suite, composée des deux soldats dont j'ai parlé, et

d'un nègre, mon domestique fidèle. Nous avons appareillé à midi, par une brise du large, et nous avons remonté la baie pendant six lieues. Nous avons doublé alors l'île du gouverneur et plusieurs autres, dont une était la charmante île des Cocos. Après être sortis du détroit formé par cette île et une autre d'étendue égale, nous avons traversé une belle baie ouverte, et nous sommes arrivés à l'embouchure du Moremin, rivière dont le cours sinueux offre une grande variété d'aspects pittoresques. Le soleil se couchait, l'air était doux et serein; nous nous sommes arrêtés un instant pour jouir de la vue d'un des beaux paysages qui eut jusqu'alors frappé nos yeux dans le Brésil. Le premier plan, animé par la vivacité de la verdure des arbres qui croissaient sur les bords de la rivière, formait un contraste avec les contours hardis des montagnes éloignées. On distinguait parmi elles la singulière chaîne de rochers perpendiculaires, appelés les Tuyaux-d'Orgue, d'après leur ressemblance avec cet instrument vu de face. Après avoir remonté la rivière pendant deux lieues, nous sommes arrivés à Porto-da-Estrella, village très-vivant par les nombreux trains de

mulets chargés de productions de l'intérieur, qui y arrivent à toute heure. Il n'y a d'ailleurs que quelques maisons chétives, et de grands hangards pour les marchandises. Les muletiers, portant avec eux leur couchure et leurs ustensiles de cuisine, ne quittent jamais leurs bêtes, de sorte que les bonnes auberges leur sont inutiles. On nous a indiqué la meilleure, qui était aussi sale et aussi incommode qu'il est possible d'imaginer. Je m'abstiendrai de parler des inconvéniens de la nuit; ils ont été si grands, qu'ils nous ont fait lever de très-bonne heure. Nos soldats nous ont aussitôt procuré des mulets; mais les embarras causés par l'opération de charger et de décharger les marchandises, nous ont empêché de partir avant dix heures. Nous avons fait environ trois lieues le long d'un pays bas, ayant la chaîne des montagnes à notre gauche. Après avoir dépassé le village de Piadade, nous sommes entrés dans une belle plaine, située à leur base. Nous nous sommes arrêtés à une maison où le prince avait passé trois jours pour y jouir du bon air; mais n'ayant pu nous y procurer des rafraîchissemens, nous avons continué notre route, et nous avons commencé à monter par

une excellente route pavée, qui se prolonge pendant cinq lieues sur les pentes escarpées, et par-dessus les cimes des montagnes. Nous avons mis près d'une heure à atteindre la maison située à mi-chemin, où nous nous sommes reposés. En nous remettant en route, nous nous sommes recréés en portant de temps en temps nos regards sur Rio-Janeiro et sur la baie, qui, vus de cette élévation, se présentent avec avantage. Nous sommes, avec un peu de peine, parvenus à la cime, que j'ai supposé élevée de quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer. L'air y était au moins de dix degrés plus froid que dans la plaine.

Nous nous sommes rafraîchis à Corgo-Seco, petit village situé dans un canton âpre et très-haut, dans lequel on ne rencontre pas un demi-acre de terrain uni. Nous avons ensuite marché vers Belmonte, joli endroit situé sur le bord d'un torrent rapide qui baigne la base d'une immense montagne de granit, située à gauche. Nous avons suivi ce torrent jusqu'à Padre-Correo, lieu désigné ainsi d'après le nom do son propriétaire, et consistant en une maison et une chapelle, avecune belle cour en

avant. Le Padre a un grand établissement de nègres, dont plusieurs sont occupés à façonner des fers pour les mulets, avec le fer de Suède, qu'ils travaillent à froid, après qu'on lui a donné la forme à la forge. C'est un objet qui est très-demandé, parce que le fer brut ne paie pas de droits en deçà du Paraïba, tandis qu'au-delà de cette rivière, il est, ainsi que le sel, soumis à un droit de cent pour cent de la valeur. La grande consommation de ces deux articles de première nécessité, a probablement engagé le gouvernement à les charger de droits si onéreux; mais tous les principes d'une saine politique militent contre une mesure de ce genre. Padre-Correo nous a très-bien reçus, nous a donné l'hospitalité pour la nuit, et nous a aidés à mieux arranger notre bagage, en plaçant deux paniers de canne sur un des mulets. Avant le lever du soleil, nous avons été éveillés par le bruit des marteaux de la forge. Il tombait de la rosée, et l'air était si froid que le thermomètre marquait 46° (6° R.) Nous avons visité le jardin qui était assez bien tenu; il y avait quelques pêchers en pleine fleur. Notre hôte nous apprit qu'il avait une bonne plan-

tation à quelques milles de distance, mais sa principale affaire était la vente du grain et des fers de mulets.

Nous avons suivi les bords du Piabunha, rivière remplie de chutes, et qui se jette dans le Paraïba. Nous avons aperçu quelques maisons et quelques plantations au milieu des montagnes et des vallées, que nous avons traversées; mais en avançant, nous n'avons plus rencontré que des forêts. Après avoir fait vingt milles, nous sommes arrivés à Zabolla, assez bon établissement, consistant en une maison à deux étages, en une petite chapelle, en une sucrerie qui n'est pas finie, et qui est au fond de la vallée. Le capitaine José-Antonio Barbosa, propriétaire de ce lieu, était un homme de la vieille école, fortement attaché aux institutions des Portugais, ses pères. Il paraissait très-mécontent de ce que le prince avait permis aux étrangers de voyager dans le pays; il nous a traités avec une politesse forcée, qui faisait voir que, suivant son opinion, nous n'étions pas venus dans de bonnes vues. Sa conversation était constamment dirigée contre les opérations du gouvernement qui avait mis des taxes sur le rum et d'autres denrées. Quoiqu'il jouît

des douceurs d'une bonne place, puisqu'il était fermier intéressé dans la ferme lucrative du Bac de Paraïba, emploi qu'il avait obtenu par les bons offices d'un honnête habitant de Rio-Janeiro, il avait toute l'aspérité d'un coureur d'emplois, déchu de ses espérances. Son esprit égoïste et retréci n'était dirigé que vers un seul objet, le monopole; la seule mention des idées grandes du prince, qui se manifestaient en accordant aux étrangers la permission de s'établir dans le Brésil, semblait le mettre à la torture; en un mot, il a été tellement grondeur et frondeur, tant que nous avons traité ce chapitre, qu'il nous a rappelé parfaitement le chien qui ne veut pas laisser approcher le bœuf de la botte de foin. Il est cependant juste d'ajouter que, tandis qu'il se livrait à ces réflexions désagréables pour des étrangers, il n'oubliait pas les devoirs de l'hospitalité. Nous allions nous coucher, lorsqu'il nous a invités à partager le souper de sa famille, consistant en un canard au riz, et un poulet bouilli. Nous étions huit à table; nous lui avons rendu graces de ses attentions, et nous nous sommes retirés dans l'appartement qui nous avait été assigné. Mon lit était si incommode que j'ai été obligé

de veiller une partie de la nuit, parce que le plancher n'étant que la terre nue, je ne pouvais me basarder à y poser les couvertures pour y dormir. Jamais mortel n'a vu paraître l'aube du jour avec autant de satisfaction que j'en éprouvai; mais la sensation agréable qu'elle me causa, fut amortie par une de ces petites contrariétés qui, dans certaines dispositions d'esprit, sont plus difficiles à supporter que des malheurs réels. J'avais placé mon thermomètre à un trou à air, car l'ouverture n'était pas fermée par des vitres; un domestique étourdi, en attachant la bride d'un mulet à un barreau de cette espèce de fenêtre, fit tomber mon instrument, et le brisa. J'en avais heureusement un autre, de sorte que la perte fut moins fâcheuse.

Nous avons suivi une route plus unie que celle de la veille. La surface des vallées que nous avons traversées, présentait de l'argile et du granit décomposé, plus ferrugineux dans certains endroits que dans d'autres. Il y a le long de la route beaucoup de hangards pour mettre à couvert les voyageurs et leurs bêtes de somme. Nous sommes arrivés, après avoir fait six milles, au Bac du Paraïbuna. Quoique

cette rivière soit aussi large que la Tamise à Westminster, elle n'est pas navigable, à cause des grands rochers qui obstruent son cours. Nous sommes entrés dans le bac avec nos mulets, et on l'a fait avancer au moyen des avirons et des gaffes, sur lesquels les passeurs s'appuyaient. Nous avons trouvé de l'autre côté *un registre* pour la visite des passeports et des marchandises des voyageurs. Ce poste est gardé par quelques soldats commandés par un lieutenant. Cet officier, quoiqu'il fût malade, nous a comblés de politesses, et a paru très aise de nous voir, s'écriant fréquemment : « *Os In-* « *glese son gran gente* ». (Les Anglais sont une grande nation). Nous avons été flattés de ce compliment et de beaucoup d'autres qu'ils nous ont adressés ; ainsi que de la considération que tous ceux qui venaient nous voir témoignaient pour notre pays, comme étant l'allié d'un prince pour qui l'on a un dévouement sans bornes. Nos soldats nous ont procuré un dîner préparé à une *venda* (1),

(1) On donne ce nom à une espèce de boutique de regrattier, où l'on vend de l'eau-de-vie, du maïs, et quelquefois du sucre. Ceux qui les tiennent préten-

Digitized by Google

tenue par un jeune homme originaire d'Oporto. Nous avons pris le thé et soupé avec le commandant qui nous a donné une chambre dans le Registre.

Le *Registre* est une maison solide en bois, élevée sur des pieux, afin d'être préservée des débordemens de la rivière, qui quelquefois inonde l'emplacement sablonneux sur lequel elle est bâtie. Elle renferme quelques pièces qui servent de casernes aux gardes, et a une belle galerie vis-à-vis l'endroit où passe le bac. On dit que ce lieu, par sa position basse, est très-chaud et malsain en été; circonstance, qui ajoutée à la paresse et à la pauvreté des habitans, explique l'air de débilité que l'on observe généralement parmi eux. Le peu d'occupation qu'ils ont, dérive principalement des voyageurs qui fréquentent continuellement ce passage et des nombreuses troupes de mulets

dent qu'elles répondent à une auberge; mais ils sont dépourvus des choses nécessaires. Les voyageurs qui portent avec eux leurs lits et leur batterie de cuisine, aiment beaucoup mieux loger dans un rancho, ou dans une remise pour les chevaux. Etre à l'abri de la pluie et de l'air de la nuit, est tout ce que l'on peut espérer dans une auberge de ce pays.

chargés qui y passent sans cesse en venant de l'intérieur ou en y retournant. Les bacs sont très-bien construits, ce qui ne doit pas surprendre, car le droit de péage est considérable. Chaque mulet ou bête de somme et chaque voyageur est tenu de l'acquitter. Il doit sans doute rapporter annuellement un gros bénéfice aux fermiers; mais il serait encore plus lucratif si l'on ouvrait une route régulière avec Canta-Gallo qui n'est éloigné que de dix-huit lieues.

Sachant que la journée du lendemain serait pénible, à cause du pays montueux que nous aurions à traverser, nous sommes partis de très-bonne heure. Nous avons suivi une bonne route à travers un pays âpre et peu habité. Dans une étendue de cinq lieues, nous avons franchi sept montagnes grânitiques très-hautes, et huit plus petites; puis nous avons atteint le Paraïba, rivière beaucoup plus considérable que le Paraïbuna. Le *Registre* bâti sur ses bords, est plus grand et mieux gardé que le précédent. Toutes les marchandises y sont visitées et pesées; et payent un droit d'après leur poids, quelle que soit leur qualité ou leur valeur. La répartition en est très-inégale. Le

sel, par exemple, ainsi que le fer et le plomb, payent cent pour cent de leur valeur, tandis que le coton, la laine et les autres objets légers ne payent que huit pour cent.

Le commandant du Registre nous fit toutes les offres de service en son pouvoir, et eut la bonté de nous procurer de nouveaux mulets pour notre bagage. Chaque jour nous en changions, nos deux soldats prenaient le soin de les chercher. Le *Registre* est dans une jolie situation, le pays d'alentour quoique montueux, est fertile et bien boisé. La rivière est très-peu poissonneuse.

Après avoir fait une lieue et demie au milieu de bois touffus, nous sommes arrivés à Rosina-de-Negra, où nous avons passé la nuit. Le lendemain nous avons, comme la veille, parcouru un pays entrecoupé de montagnes et de ravins. Dans une partie de la route, nous avons observé une espèce de casernes, consistant en une remise et quelques ranchos ou cabanes, où il y a un poste composé d'un officier et de vingt cavaliers. Ils font des patrouilles le long de la route et sont autorisés à arrêter les voyageurs, et à fouiller ceux qu'ils soupçonnent d'avoir de la poudre d'or ou des dia-

mans cachés. Deux lieues plus loin, nous avons trouvé le Registre de Mathias Barbosa, placé au milieu d'un bois presqu'impénétrable. Il fut bâti il y a environ soixante ou soixante-et-dix ans, par la personne dont il porte le nom et qui était un ancêtre de la noble famille de Sousa.

Ce *Registre* est un vaste bâtiment oblong avec deux grandes portes à chaque extrémité. C'est par là que tous les voyageurs et leurs mulets sont obligés de passer. En entrant ils remettent leur passeport au soldat qui le fait voir au commandant. Si celui-ci juge qu'il a été rendu un compte fidèle des marchandises, il leur laisse continuer leur route; mais s'il conçoit quelques soupçons, les mulets sont déchargés, et le bagage est examiné avec la plus scrupuleuse exactitude. Il arrive assez souvent que dans ces visites, on suspecte un nègre d'avoir avalé un diamant. Alors on l'enferme dans un appartement jusqu'à ce que l'on puisse acquérir la preuve de la vérité. Le commandement de ce poste est confié à un major. Le bâtiment est composé, à l'intérieur, d'appartemens pour les officiers et de ranchos pour les soldats. Il y a dans la cour un grand nombre

de pieux pour y attacher les mulets quand on les charge et les décharge ; et une *venda* pour la commodité des voyageurs.

Nous avons ensuite traversé des forêts vastes et touffues, dans lesquelles nous avons vu quelques bêtes fauves ; mais nous n'avons aperçu d'autres oiseaux que des perroquets verts et des pics. A peine avons-nous rencontré quelques maisons habitées par des gens de la classe inférieure qui s'y établissent pour vendre des rafraîchissemens aux voyageurs, et du grain pour les mulets. Ce sont en général des hommes fainéans et bavards. Ceux qui appartiennent à une classe plus recommandable, habitent loin du grand chemin.

A quatre heures après-midi, nous sommes arrivés à Madeiras, ferme qui appartient au capitaine José-Pinto-de-Sousa, et est dans un endroit frais et sain. Les environs sont bien arrosés et offrent de beaux terrains propres à la culture et aux pâturages ; mais tout cela est négligé de la manière la plus déplorable. Le propriétaire semblait préférer l'inaction accompagnée d'inconvéniens, au travail suivi d'agrémens. Satisfait des dons spontanés de la nature, il se souciait très-peu de les améliorer

par le travail. La maison était dans un état de dépérissement pitoyable. Les murs consistant en clayonnage, recouvert d'argile, étaient pleins de trous et de crevasses; le toit était tout de travers et endommagé. On conçoit aisément que nous n'avons eu ni un bon souper, ni un bon gîte. Nous réfléchîmes fréquemment à l'apathie et à l'indolence de ces gens qui, sous un climat froid, vivent dans une maison dont les nombreuses crevasses donnent passage à l'air, tandis qu'il suffirait de quelques poignées d'argile pour la rendre comparativement meilleure.

En quittant ce lieu, situé à cent milles de Porto-da-Estrella, nous avons franchi une chaîne de montagnes, au milieu desquelles nous avons vu d'autres sauts du Paraïba plus rapprochés de sa source. Traversant ensuite un canton boisé, nous sommes arrivés à la Fazenda de Juez de Fuera; nous y avons changé de mulets, et nous avons monté pendant longtemps. Nous avons rencontré deux planteurs de Minas-Novas, qui allaient à Rio-Janeiro, avec quarante-six mulets chargés de coton, emballé dans des cuirs verts. Chaque animal portait deux balles. Ces planteurs étaient de-

puis près de trois mois en route; ils nous ont offert obligeamment de se charger de nos lettres pour la capitale, et nous avons profité de leur bonne volonté.

En avançant, nous avons vu des pins d'une espèce singulière, qui donne beaucoup de résine. Je tirai un très-bel oiseau dont je ne pus apprendre le nom, mais on me dit qu'il volait principalement pendant la nuit. Dans une autre partie de la route, nous vîmes une bête carnassière la traverser, et fuir à notre approche. Je tirai un petit serpent aquatique avec deux nageoires près de ses ouïes.

Le soir nous avons fait halte à la Fazenda d'Antonio Ferrera, maison jadis en bon état, aujourd'hui presqu'en ruines. Le propriétaire était absent; mais son vieux domestique nègre nous a traités aussi bien que si le maître y eût été. Il nous a donné pour souper des poulets à l'étuvée, et un dindon sauvage qu'il avait tué dans le voisinage. Je dois observer à ce sujet, qu'un voyageur ne doit, dans ce pays, négliger aucune occasion de se procurer des provisions avec son fusil, car il n'est pas sûr de trouver quelque chose à son goût dans les endroits où il s'arrête.

Le sol est généralement une argile forte; tous les rochers sont de granit primitif, dans lequel l'amphibole domine. Nous avons aujourd'hui passé devant l'emplacement du premier lavage d'or, qui est très-petit et abandonné depuis plusieurs années. On aperçoit dans les dépôts des ruisseaux beaucoup d'oxide de fer en petits grains, mêlé avec le sable. Dans quelques endroits, le granit est dans un état de décomposition, et il y a de gros nodus de ce que les Allemands appellent grünstein (diabase) qui ressemble assez au basalte. L'air, dans ces districts élevés, est frais et agréable, excepté entre deux et quatre heures qu'il m'a paru un peu chaud. Dans la soirée, pendant que nous nous divertissions à tirer, nous avons aperçu un homme en habit de moine; à sa ceinture était fixée, par un ceinturon, une boîte avec l'image de la Vierge Marie; ses longs cheveux épars cachaient sa figure, et tout son extérieur avait quelque chose d'étrange et de sauvage. On nous dit que c'était un ermite qui avait embrassé ce genre de vie pour faire pénitence de quelque grand crime.

Nous étions en route le lendemain au lever du soleil; nous avons fait quelques milles par

une route assez bonne. A mesure que nous avancions, les vallées s'élargissaient; mais les montagnes étaient extraordinairement escarpées. Quand le terrein était uni, nous parcourions communément trois à quatre milles à l'heure; mais dans les montées, nous allions doucement, et nous étions obligés d'observer chaque pas de nos mules, afin de nous balancer en conséquence. Ce mouvement du corps ne produit pas, dans les premiers jours, de résultats sensibles, mais ensuite il affecte les reins d'une espèce de lumbago.

Nous sommes arrivés le soir à la Fazenda de dona Clara et dona Maria, après avoir fait vingt-huit milles en neuf heures. Les deux dames[1], dont la petite ferme porte le nom, nous ont accueilli avec encore plus de politesse que les personnes chez qui nous avions précédemment logé. C'était le jour de St-Barthélemy, grande fête chez les Brésiliens; elles avaient préparé un grand dîné, auquel elles nous ont invité à prendre part. Nous avons été d'autant plus sensibles à cet acte d'hospitalité, qu'il partait évidemment d'un sentiment de bienveillance, et comme le denier de la veuve, il tirait un nouveau mérite de l'exiguité des moyens qui met-

taient à même de l'exercer. Nous avons assez bien passé la soirée. La ferme nous a paru médiocrement pourvue des choses nécessaires à la vie; la maison était mal bâtie et assez chétivement meublée. Nous avons eu de la peine à ne pas rire de l'air sérieux avec lequel une de ces bonnes dames s'est plaint de la dureté des temps. « Nous payons, ajouta-t-elle, un impôt d'une moïdore (30 francs) tous les trois ans. » Combien, nous disions-nous, les femmes seules qui, en Angleterre, vivent d'un revenu borné, se trouveraient heureuses d'être si peu imposées !

On nous dit le matin que les mulets retenus pour nous la veille avaient été enlevés ; notre soldat fut si irrité à cette nouvelle, qu'il alla aussitôt à la découverte, les ramena, et en mit d'autres en réquisition pour notre service. Cet incident nous fit sentir combien il est commode, en voyageant, d'être muni des ordres du gouvernement ; sans cela nous aurions pu être retardés long-temps. Cette manière de mettre les mulets en réquisition peut être considérée comme onéreuse par les propriétaires, mais ils s'en dédommagent en rançonnant les autres voyageurs.

Comme nous nous trouvions alors dans la province de Minas-Geraes, contrée renommée à Rio-Janeiro, pour l'excellence de son fromage, je m'attendais à voir des améliorations dans l'état de la campagne; par exemple, quelqu'établissement qui méritât le nom d'une ferme, des maisons bâties non-seulement pour y être à l'abri, mais aussi pour y trouver ses aises. J'espérais apercevoir parmi les habitans cet air de santé et de contentement qui résulte des travaux de l'agriculture. Vaines illusions! Mes yeux furent frappés des mêmes signes d'indolence qui les avaient affligés auparavant. Les cultivateurs semblaient agir comme si le bail, en vertu duquel ils tenaient leurs terres, fût sur le point d'être annulé; tout autour d'eux semblait annoncer des gens qui sont aux expédiens. Les maisons vieilles, délabrées, n'étaient pas réparées; les mauvaises herbes couvraient le petit nombre de jardins enclos. Les cafiers plantés anciennement portaient en vain leurs fruits; le propriétaire actuel était trop paresseux pour les cueillir; aucun pâturage n'était enclos : quelques chèvres fournissaient le lait dont on avait besoin: rarement on pouvait se procurer du lait de vache. En observant ces

déplorables effets de l'apâthie des habitans, je ne pus m'empêcher de réfléchir aux avantages qui résulteraient pour eux de l'introduction du système d'agriculture anglais. L'exemple d'une seule ferme, régie d'après ce système, contribuerait probablement à retirer ces gens de leur indolence, et à les faire rougir d'un état de misère volontaire, qui est un opprobre pour eux et leur attire le mépris des étrangers.

Le lieu que nous avons vu, en quittant la demeure de ces bonnes dames, offrait tout ce qui était nécessaire pour l'expérience dont je parle. Cette ferme, appelée Mantegera, située dans la plaine la plus étendue que nous eussions encore vue, et dont le sol fertile est arrosé par de nombreux ruisseaux, était dans un état très-convenable pour faire l'essai indiqué. La maison tombait en ruines; le terrain d'alentour était rempli de mauvaises herbes et de buissons. « Quel lieu digne d'envie pour un Anglais! dis-je à mon compatriote. Le bétail y est à bon marché; les vaches et les bœufs de deux ans y coûtent trente à quarante schellings (36 à 48 francs) la pièce; de bons chevaux, soixante schellings à huit livres sterlings (72 à 100 francs); les cochons, la volaille sont à trop

bas prix pour en parler. Ce terroir, sous un beau ciel, peut rendre deux cents grains pour un. Le bois de charpente et de charronnage, ainsi que le bois à brûler, y abondent; la terre y est excellente pour faire des briques; de l'eau de tous côtés. Tant d'avantages sont néanmoins perdus pour les cultivateurs actuels; ils les trouvent à trop bon marché, pour les croire de quelque prix. Cherchant sans cesse les métaux précieux, ils croient que les dons de la nature ne doivent s'estimer que par la difficulté que l'on éprouve à les obtenir.

Après avoir passé le hameau de Saint-Sébastien, nous sommes arrivés tard à Bordo-do-Campo, village d'une vingtaine de maisons. La meilleure est celle du capitaine Rodrigo-de-Lima, qui, apprenant ce que nous étions, nous a donné l'hospitalité. Tandis que l'on préparait le soupé, nous avons causé avec lui de l'agriculture et des productions du canton; il a prêté une oreille attentive à nos observations, et nous a promis de nous montrer le lendemain la méthode qu'il suivait. Il nous a présentés à sa femme, à ses filles, et à une dame qui était venue les voir : c'était la première marque de politesse de ce genre que nous recevions dans

notre voyage. Les dames que nous avions auparavant aperçues par hasard s'enfermaient à notre arrivée et durant notre séjour; quand, par aventure, elles nous rencontraient, elles s'enfuyaient ordinairement, avec l'air aussi alarmé que si elles eussent été accoutumées à s'effrayer au nom seul d'un Anglais; celles-ci étaient élégamment vêtues en étoffes de manufactures anglaises; elles avaient au cou un grand nombre de chaînes d'or, qu'elles mettent quand elles vont faire des visites ou qu'elles en reçoivent. Leur conversation était vive et enjouée; elles nous ont fait beaucoup de questions sur la mise des dames anglaises, et ont paru surprises en apprenant qu'elles portaient des bonnets, les dames brésiliennes ne couvrant leurs têtes que dans un âge avancé; elles n'ornent leurs cheveux que d'un peigne, ordinairement d'or, et richement travaillé. On a apporté du vin; les dames n'en ont pas voulu boire; elles ont porté nos santés, en trempant le bout de leurs lèvres dans le verre. Après le soupé, on a couvert la table de confitures exquises. Empressé de faire un compliment à la maîtresse de la maison, je vantai leur qualité parfaite, et je lui dis que sans doute les fruits avaient été confits sous sa

direction immédiate; elle m'a assuré du contraire, en ajoutant que sa négresse était chargée de toutes ces sortes d'opérations domestiques. Je me suis aperçu, ou je me suis imaginé qu'elle était blessée de ma remarque; j'ai donc essayé de me justifier, en disant que les dames anglaises se mêlaient personnellement de toutes les affaires du ménage. Le reste de la soirée s'est passé très-agréablement.

En regardant par ma fenêtre le lendemain matin, je fus surpris d'apercevoir deux petits champs enclos et très-propres; dans l'un croissait du lin, dans l'autre du froment semé depuis près de deux mois, mais maigre et de mauvaise apparence; le sol était trop aquatique et semblait avoir été récemment inondé. Après un très-bon déjeûné, le capitaine nous a conduits à ses enclos. Le lin était sain et vigoureux. Le capitaine nous dit qu'il le coupait trois à quatre fois l'année (1), et qu'on le préparait, le filait, et le tissait dans sa maison. Il n'en cultivait que la quantité dont il avait besoin

(1) La méthode de couper le lin réussit parfaitement dans ce pays; elle est préférée à celle de l'arracher, usitée ailleurs. On regarde les fibres, quoique

pour son ménage. Il ajouta que le froment avait été gâté par la nielle; il nous en montra de la récolte de l'année précédente qni était maigre et sale. La construction des moulins ressemble à celle de Canta-Gallo; mais je ne vis pas une paire de meules réellement propres à moudre le froment.

Ayant ensuite manifesté le désir de voir la laiterie, le capitaine me mena dans une espèce de réduit mal propre, dont l'odeur était insupportable: le capitaine me dit que ce n'était pas le temps de faire du fromage, parce que les vaches ne donnaient du lait que dans la saison des pluies. Je vis, à mon grand étonnement, que les ustensiles employés pour la fabrication du fromage n'avaient pas été lavés depuis la dernière fois que l'on s'en était servi, et que les seaux à mettre le lait étaient dans le même état. Cela expliquait assez la cause de la mauvaise odeur qui m'avait frappé en entrant dans ce lieu. Quand je demandai à voir la machine à

coupées, comme assez longues pour être filées et converties en bonne toile commune. Les racines produisent de nouvelles pousses avec une promptitude incroyable.

faire le beurre, on me dit qu'elle n'était pas sous la main : excuse suggérée sans doute par la crainte de me voir manifester ce sentiment de dégoût que je n'avais pu réprimer en apercevant les autres ustensiles. Je fis tout ce que je pus pour instruire notre digne hôte de la manière dont on soignait les laiteries en Angleterre; je lui donnai divers avis dont il prit note; mais il me parut peu empressé à s'y conformer. J'appris que l'on ne faisait pas de provisions pour les vaches, qu'il n'y avait pas de bâtimens pour les traire; enfin que cette opération était fréquemment négligée, et toujours mal exécutée.

La propriété offrait des traces de l'intelligence et du goût du précédent possesseur. Un mur en terre entourait environ un acre de terre; quand il était entier, il devait donner à l'habitation l'aspect d'un lieu retiré et commode; il était alors en partie renversé. Les marches du perron qui conduisait à la maison étaient de pierre ollaire, dont il y a un lit dans le voisinage.

Nous avons, à notre départ, fait nos remercîmens à notre hôte, et nous lui avons demandé combien nous lui devions; il nous a répondu en nous engageant à passer un ou deux jours

avec lui à notre retour. Les dames, qui n'avaient pas paru au déjeuner, sont venues sur la galerie, et nous ont souhaité un bon voyage.

En passant devant plusieurs petites fermes, nous avons observé que la nielle avait détruit tous les bananiers et flétri les cafiers. Mon thermomètre n'était pas alors au-dessous de 52° (9°); mais le dommage avait été occasioné quelques jours auparavant par un vent du sud. Nous avons vu de petits enclos où l'on cultivait du lin et du seigle : le pays était plus ouvert; les bois ne se montraient que dans le lointain. Nous avons suivi les flancs d'une montagne aride, couverte de quartz dans une étendue de trois milles; on n'y apercevait qu'une espèce de graminée desséchée par le soleil. Nous avons descendu par une pente d'une roideur effrayante et longue d'un mille, et en bas, nous avons traversé le Rio-das-Mortes, qui, là, n'est qu'un ruisseau. Un peu plus loin, sur ses bords, on rencontre le *Registro Velho* (Vieux Registre), qui, aujourd'hui, n'est plus qu'une remise ou hôtellerie. Les yeux, fatigués de la vue continuelle des forêts qui rétrécissent l'horizon, sont ensuite frappés de l'aspect d'un grand amphithéâtre de montagnes, derrière lesquelles s'en

élèvent d'autres d'une hauteur prodigieuse et couvertes de bois. Sur le penchant d'une de ces montagnes, que nous avons prolongée obliquement, j'ai observé plusieurs masses cristallisées : en les examinant de plus près, j'ai vu que c'étaient des groupes de quartz ferrugineux cubique, et d'un brun obscur. Peu après, nous sommes arrivés à Barbasinas, village situé sur une éminence, dans une contrée très-fertile, et contenant environ deux cents maisons. Tandis que nous y prenions des rafraîchissemens, un grand nombre d'habitans est venu nous regarder : jamais ces gens n'avaient vu d'Anglais ; ils étaient tourmentés de la curiosité de connaître le but de notre voyage. Deux grandes routes, venant des pays à mine, forment, par leur réunion en ce lieu, le grand chemin qui mène à Rio-Janeiro. La route de l'ouest vient de San-Joao-del-Rey, Sabara et Cuiaba ; l'autre de Villa-Rica, Mariana, Villa-do-Principe, Tejuco, Minas-Novas, etc. Barbasinas étant une espèce de relai à moitié chemin de la capitale, et le dernier lieu ouvert situé sur la route, est très-fréquenté par les habitans de l'intérieur, et fait un trafic considérable en différentes marchandises, notamment en étoffes

de laines légères, en toiles de coton, en sel et en fer. Plusieurs boutiques étaient bien garnies de produits des manufactures anglaises. Ce lieu est gouverné par un ouvidor, ou juge de paix, et un officier militaire; il y a dans le voisinage une carrière de granit tendre, blanchâtre, dont on fait des meules; mais d'après les échantillons de cette roche, que j'ai vus, elle doit très-peu convenir pour cet usage.

Nous sommes arrivés vers quatre heures après midi à Resequinha, lieu misérable, dont le propriétaire nous a fourni toutes les provisions que l'exiguité de ses moyens lui a permis de nous procurer. Il a dépêché un nègre pour ramasser de l'herbe pour nos mulets; car l'herbe est ici d'une rareté inconcevable; il a tué des poules pour notre dîner, que nous avons attendu avec grande impatience, ne sachant à quoi passer le temps. Il n'y avait pas moyen de chasser: heureusement que l'imagination vive et l'inépuisable gaîté de mon compagnon de voyage ont chassé l'ennui. Nous avons eu avec la volaille, du manioc, en guise de pain. Ce dernier objet est si rare dans cette contrée, que le village de Barbasinas, si peuplé, ne put, quoique situé dans le canton le plus abondant

en grains, nous en fournir que des tranches séchées au four. Accablés de fatigue, nous sommes allés nous coucher; mais je n'ai pu fermer l'œil de toute la nuit. Un de nos lits était étendu sur une table, l'autre à terre, sur un cuir sec : tous deux consistaient en un sac rempli de paille de maïs. On peut encore dormir sur de telles couches : en cinq minutes, mon compagnon fut plongé dans le plus profond sommeil; mais le nègre négligent avait oublié de retirer du mien le corps dur et cylindrique auquel le grain est attaché, de sorte qu'il me fut impossible d'y trouver une posture commode. Une lampe suspendue au-dessus de nos têtes répandait une lueur sombre dans l'appartement : tout y était sale et misérable. Le plancher était inégal et rempli de trous; il n'y avait pour siége qu'un vieux banc avec un dossier; il était fixé vis-à-vis un des côtés de la table où nous avions dîné, de sorte qu'une partie des convives se trouvait dans la nécessité de manger debout : la table n'était qu'une planche très-sale. Les animaux qui habitaient l'étable étaient mieux logés et mieux nourris que le maître, à en juger du moins par leur air de bonne santé.

Une heure après le point du jour, nous avons

quitté Resequinha ; nous avons rencontré des terrains glaiseux, qui ont fréquemment fait trébucher nos mulets non ferrés. Il était dimanche, et nous avons éprouvé quelque difficulté à nous procurer des mulets de rechange, parce que leurs maîtres s'en étaient servis pour aller à la messe. Après avoir fait une lieue et demie, nous sommes arrivés à la Fasenda de Gama, composée d'une maison en bon état, et de ses dépendances. Cette maison, séjour d'un major, est située sur une éminence, dans un beau pays ouvert, parsemé de groupes d'arbres et de bouquets de bois, mais entièrement inculte et dépourvu de terrains enclos. Le sol nous a paru extrêmement sec ; mais on nous a dit que les vallées étaient bien arrosées par des torrens et des ruisseaux. Lorsque nous nous sommes arrêtés à la porte de la maison, une dame de bonne mine, et qui paraissait avoir une quarantaine d'années, nous a invités à mettre pied à terre : ce que nous avons fait à l'instant, parce que nous avions la possibilité de changer le mulet de bagage. Deux demoiselles, filles de la dame qui nous avait parlé, vinrent sur la galerie, et nous dirent que nous étions les bienvenus. La matinée était fraîche ; elles

avaient des espèces de mantelets de drap rouge léger, qui leur couvraient une partie du visage, mais en laissaient voir assez pour prouver que les femmes de cette province, auxquelles on donne ici le nom de mineras, sont au moins jolies : cette opinion s'est trouvée confirmée quand nous sommes entrés dans la maison. Ces demoiselles avaient un teint superbe, étaient grandes, bien faites, et remplies de grâces. Nous venions d'entrer en conversation avec elles, lorsque notre soldat est venu nous annoncer que le mulet de bagage était chargé, et que la journée, déjà bien avancée, nous laisserait à peine le temps suffisant pour arriver avant la nuit au prochain relai. Je demandai à ce messager fâcheux pourquoi il ne nous avait pas fait loger ici la nuit précédente, au lieu de nous arrêter à un chenil comme Resequinha. « Hélas! monsieur, a-t-il répliqué, les mulets ne pouvaient pas faire un pas de plus. » — « Eh ! que ne nous parlais-tu d'une maison aussi agréable, nous y serions venus à pied, y eût-il eu le double de chemin! » — Ah ! me suis-je dit, en apercevant deux guitares suspendues dans un cabinet que l'on ouvrit par hasard, nous eussions passé ici la soirée beau-

coup plus gaîment. La mère, qui est entrée, nous a engagés à nous arrêter chez elle, regrettant que son mari, retenu au lit par une maladie, fût hors d'état de venir nous rendre ses devoirs. Nous avons témoigné combien nous étions contrariés de ne pouvoir profiter de cette invitation, et nous avons encore parlé de la triste soirée que nous avions passée à Resequinha. « En effet, reprit gaîment une des demoiselles, c'est une société un peu insipide que celle des hommes entre eux. Vous auriez été bien mieux ici, n'est-il pas vrai ? » Le soldat rentra pour nous dire que le mulet de bagage était à perte de vue, et que nous pourrions courir le risque de nous égarer. Tout en souhaitant qu'un accident pût nous forcer à prolonger notre séjour, il fallut à la fin céder aux remontrances pressantes du soldat, et prendre congé des dames, après leur avoir promis de venir les voir à notre retour.

Nous avons donc continué notre voyage; le pays était triste et ennuyeux : nous traversions de temps en temps de petits bois. Nous y avons tué des pics, que l'on appelle ici carpinteros (charpentiers), nom assez caractéristique pour désigner leurs habitudes : on peut entendre, à une distance considérable, le bruit des coups

continuels qu'ils donnent avec leurs becs. Nous sommes arrivés au coucher du soleil à Baudera de Coelho; nous n'avions pas encore vu un lieu plus sale et plus misérable dans une plus belle position. Mon nègre a eu toutes les peines imaginables à se procurer un pot pour nous faire cuire une poule et des haricots pour notre souper. Le propriétaire mettait tous ses soins à nous servir; il nous invitait cordialement à ne pas nous gêner. Il passait pour un homme très-riche; il avait amassé son bien en vendant du grain pour les mulets qui ont usage de s'arrêter en ce lieu, et qui sont généralement mieux traités que les hommes. Nous avons passé la nuit sous le même toit que nos bêtes, et sur un lit qui ne valait guère mieux que le leur.

Cette nuit mit le comble à toutes les incommodités que nous avions éprouvées depuis le commencement de notre voyage. J'engage les personnes qui feront la même route, à se munir de lits, de couvertures, d'une provision de thé, de sucre, d'eau-de-vie, de sel, de savon, de chandelles, de deux marmites, d'une corne pour boire, enfin d'un parasol, qui est un objet indispensable. Tout le reste est nécessaire aussi pour toute personne qui voyage dans le pays

pour y faire des observations, car il est rare d'y trouver ce que je recommande d'emporter. Deux mulets sont nécessaires pour transporter tout ce bagage.

Nous sommes partis à jeun; et, après avoir fait six milles dans un beau pays ouvert, nous sommes arrivés à Loura, grand village, peuplé de deux mille habitans. Il est bien bâti; il a néanmoins, à ce que j'appris, beaucoup perdu de son ancienne importance, due principalement aux riches mines situées dans son voisinage, et aujourd'hui presque entièrement épuisées. Pendant que nous déjeunions dans une *venda*, avec du café et des œufs, nous nous divertîmes beaucoup de la curiosité d'une foule d'habitans qui assiégeaient la porte pour nous regarder, nous adressaient toutes sortes de questions sur la politique, et formaient des conjectures à l'infini sur l'objet de notre voyage.

Nous avons ensuite marché le long d'une chaîne de montagnes, composées de schiste argileux, et nous en avons vu une colline couverte de mine de fer micacé; une crevasse indiquait la couche perpendiculaire de substance ferrugineuse, ou bien c'était probablement une veine considérable qui traversait la montagne.

Je fus assez surpris de m'apercevoir que le chemin, pendant plus d'un demi-mille, était couvert de minerai de fer très-riche.

Nous avons passé par Alto-de-Virginia. Dans ce lieu, et à une grande distance dans le canton, il y a des lavages d'or, connus sous le nom de Labras-de-Virginia. J'ai examiné les monceaux de débris, dans lesquels je n'ai trouvé que du quartz roulé, et des matières ferrugineuses. Une demi-lieue plus loin, nous avons rencontré les lavages d'or de San-Antonio-do-Ouro; on y voyait des tertres nombreux, composés des rebuts de l'exploitation. Peu de temps après, nous sommes entrés dans le misérable village de même nom, qui est presque abandonné; il contient environ cinq cents habitans. Quoique nous y ayons eu une entrevue avec le commandant, nous n'avons pu nous y procurer aucun rafraîchissement; car le peu d'habitans que nous y avons vus étaient si pauvres, que, loin d'être en état de pourvoir à nos besoins, ils semblaient implorer de nous tout ce que nous avions, pour satisfaire les leurs, et nous regardaient comme s'ils se fussent attendus à ce que nous leur apportassions quelque chose.

Contens d'être hors d'un lieu si triste,

nous avons parcouru une suite de belles vallées, et à quatre heures, nous sommes arrivés au pied d'une montagne d'une hauteur effrayante, et couronnée de nuages. La montée était si roide, que j'ai mis pied à terre; notre soldat, bien plus léger que moi, a changé avec moi de mulet. Nous avons grimpé par un chemin en zigzag pendant une demi-heure; nous nous sommes trouvés alors plongés dans une nuée épaisse qui nous empêchait de voir notre chemin. Nous avons, à la fin, été en état d'avancer; dans plusieurs endroits il a fallu franchir des buttes perpendiculaires, hautes de plus de deux pieds. Nous en sommes venus à bout sans descendre de nos bêtes, parce qu'une forte courroie passée autour de leur cou, empêchait la selle de glisser en arrière. On pense qu'il est dangereux de mettre pied à terre dans ces montées où les mulets, quand on les mène par la bride, marchent moins sûrement que lorsqu'on y est assis. A sept heures, nous avions atteint la cime. Quoique la nuit approchât, nous avons jugé nécessaire de nous y reposer une demi-heure, puis nous avons fait, dans l'obscurité, une lieue sans notre mulet de bagage qui, ne pouvant nous suivre, était

resté en arrière avec deux de nos gens et mon nègre. Nous n'étions pas inquiets sur nos effets, et néanmoins, comme nous l'avons appris depuis, le pauvre animal était tombé plus de vingt fois dans la montée. Vers huit heures, nous sommes arrivés à Alto-do-Moro; notre bagage y est entré une demi-heure après. Nous avons passé la nuit dans une des meilleures auberges que nous eussions rencontrées. L'hôtesse n'a pas tardé à nous donner un bon souper, et nous avons passé une soirée très-agréable. Le bon ordre et la propreté que nous avons remarqués dans cette auberge, ont confirmé une observation que nous avions souvent faite, c'est que, le long de la route, toutes les maisons conduites par une femme, étaient les mieux tenues et les mieux pourvues. Je dois ajouter que, dans ces cas, on remarquait aussi ce désir évident d'obliger, qui supplée généralement aux choses que l'on ne peut fournir, et qui, en faisant une espèce d'appel à l'indulgence d'un étranger, le rend content de tout ce qu'on lui sert.

Le pays que nous avons parcouru aujourd'hui, nous a paru très-aride; il est en général bien dépourvu de terre végétale, et n'est dé-

fendu des ardeurs du soleil que par un très-petit nombre d'arbres. Nous avons observé dans les montagnes plusieurs fentes ou crevasses, qui présentaient de singulières masses couchées dans toutes les directions comme des monceaux confus de ruines d'architecture; on y voyait des veines de talc tendre et du cascalhao peu abondant en or. La roche est de schiste argileux, friable et très-ferrugineux. Au fond de ces crevasses qui paraissent avoir été produites par la séparation d'une partie de la montagne d'avec l'autre, occasionée probablement par l'infiltration des eaux, il y avait de petits ruisseaux qui, dans les temps de pluie, deviennent des torrens et coulent avec beaucoup de rapidité.

Voulant, le jour suivant, arriver avant la nuit à Villa-Rica, nous sommes partis de bonne heure, malgré le temps froid et nébuleux, et malgré l'abondance de la rosée. Nous avons traversé un pays nu et inégal qui offrait les mêmes caractères que ceux que j'ai décrits plus haut. Près de Capou, j'ai descendu une colline si abondante en riche minerai de fer, qu'on aurait pu ramasser des tonneaux de ce qui était répandu sur la surface. Un peu plus


Digitized by Google



Mine de Topase à Capou, près de Villa-Rica.

loin, nous avons rencontré une maison dont le propriétaire, ainsi que nous l'avons appris, possède dans les environs une mine de topazes. La mention d'une mine de topazes a excité ma curiosité, parce qu'elle m'a présenté l'idée d'une veine exploitée sous terre, et contenant ces gemmes dans leur matrice. Dès que j'ai témoigné au propriétaire le désir de voir sa mine, il a offert obligeamment de nous y accompagner. Après avoir monté à pied, pendant un demi-mille, la colline dont je viens de parler, le propriétaire m'a montré deux crevasses, et m'a dit que c'étaient les mines de topazes.

J'entrai dans l'une de ces crevasses, dont l'étendue était de près de deux acres. Le schiste argileux qui formait la roche supérieure, s'y montrait à différens états; la plus grande partie passait au schiste micacé. Je vis dans un endroit deux nègres fouillant dans les petites veines tendres que les fentes laissaient apercevoir. Ces nègres travaillaient avec un morceau de fer rouillé qui, sans doute, avait appartenu à une vieille houe. Leur ayant demandé ce qu'ils faisaient, ils me dirent qu'ils étaient les mineurs qui cherchaient les topazes. Je pris un de leurs outils, et m'en servant

comme eux, je trouvai que ces veines contenaient une substance micacée très-tenue, qui se rapprochait du talc terreux, et aussi du quartz et de grands cristaux de fer spéculaire. J'eus la bonne chance de trouver deux ou trois topazes; comme chacune n'avait qu'une pyramide, et offrait des apparences de fracture, je jugeai qu'elle n'était pas dans son gîte primitif. J'avais déjà pensé que toutes les topazes que j'avais vues à Rio-Janeiro ou ailleurs, et qui par leurs formes ressemblaient à celles-ci, avaient été détachées de leur matrice et brisées par les mineurs. J'espérais, en conséquence, en trouver ici quelques-unes avec deux pyramides, mais je fus bien contrarié de n'en rencontrer que de détachées. Le propriétaire m'ayant ensuite montré, chez lui, au moins une charretée de topazes de qualité inférieure, dont j'aurais pu prendre tout ce que j'aurais voulu, je n'en découvris pas une seule avec deux pyramides. On me dit que, quelquefois, mais rarement à la vérité, on avait trouvé les topazes dans du quartz cristallisé; et alors même le quartz paraissait fracturé et hors de sa place primitive. On me dit aussi que l'on rencontrait quelquefois des topazes vertes, mais j'en doute

fort. Si l'on a recueilli un corps de cette couleur, ressemblant à la topaze, c'était probablement de l'euclase, car on peut facilement s'y méprendre. Les topazes que l'on me montra étaient très-imparfaites et remplies de pailles. Les nègres employés à ce travail étaient sous la surveillance de deux créoles, auxquels ils remettaient ce qu'ils trouvaient.

Après que j'ai eu rassemblé différens échantillons de topazes, nous avons continué notre route par des montagnes froides et stériles; les chemins étaient couverts de poussière. A trois heures, nous avons découvert Villa-Rica. Quoique cette ville soit située sur une éminence assez élevée et escarpée, l'aspect n'en est ni imposant, ni frappant. Rien dans son voisinage ne correspond à la magnificence de son nom. Ses environs, bien différens de ceux de la plupart des villes opulentes, montrent peu de vestiges de culture. On ne voyait pas un acre de bon pâturage, pas un seul enclos. Nous sommes arrivés un peu après quatre heures, et nous avons mis pied à terre à une des premières maisons à gauche, en entrant dans la ville. On nous l'avait recommandée comme une des meilleures auberges; mais

nous avons reconnu que, pour la propreté et le logement, on nous avait grandement déçus. Le propriétaire qui était un prêtre, en laissait la conduite à un mulâtre, et celui-ci agissait comme un valet qui est rarement sous l'œil de son maître. Après avoir commandé notre dîner, nous sommes allés nous promener dans la ville, à la distance d'un mille. Les rues étaient très-irrégulières et si mal pavées, qu'elles nous donnèrent une idée très-mince de l'opulence des habitans. Comme la nuit approchait, et que nous étions fatigués, nous avons renvoyé au lendemain à remettre nos lettres, et nous sommes retournés à notre auberge. Nous y avons été servis plus salement que dans le plus misérable rancho de la route. Le pain était néanmoins passable. Nos chambres à coucher, quoique dénuées de tout ce qui pouvait les rendre commodes, étaient meilleures que celles où nous nous étions trouvés récemment.

Malgré la fatigue du voyage, j'ai peu dormi; j'avais l'imagination trop pleine de la ville où nous étions enfin arrivés, et qui avait été long-temps le sujet de notre étonnement et de nos conjectures. Villa-Rica (la Ville-Riche), la capitale de la province de Minas-Geraes, et le

siége de son gouvernement, est un lieu qui, pendant bien des années, avait été regardé comme le plus riche du Brésil, puisque l'on y apportait tout l'or trouvé dans le vaste district d'alentour. Impatient de voir des marques de la splendeur que le nom indique, je me suis levé de bonne heure. Nous avons eu beaucoup de peine à obtenir notre déjeûner ; dès qu'il a été terminé, nou savons fait notre toilette, et nous sommes sortis pour porter notre lettre.

Notre arrivée ayant été annoncée, on nous a dit de nous présenter aux chambres d'audience qui font partie d'un grand édifice, renfermant aussi la poste et d'autres établissemens publics. Nous avons été introduits chez le général des troupes et chez le docteur Lucas, juge de la cour suprême. Ce dernier est revêtu de la principale autorité, pendant l'absence du vice-roi qui est allé à Rio-Janeiro. On attend, sous peu, son successeur qui vient de Goyazès. On nous a fait l'accueil le plus honorable, et l'on a mis à notre choix différentes maisons, en nous invitant de la manière la plus obligeante à user, durant notre séjour, de celle qui nous conviendrait. Nous avons préféré nous loger au centre de la ville, à trois

minutes de chemin du palais, dans la rue de Dereito, la plus belle de Villa-Rica.

Après notre entrevue avec le docteur Lucas, nous avons consacré quelques heures à nous promener dans la ville. Le soir j'ai fait visite au curé qui m'a accueilli cordialement, et m'a, dans le style ordinaire des complimens portugais, dit que sa maison était à moi. Si je l'eusse pris au mot, je me fusse trouvé en possession d'une des meilleures habitations de Villa-Rica. Au thé, ce digne pasteur m'a présenté à plusieurs officiers. L'un d'eux était le dernier gouverneur du district du Diamant; il m'a donné beaucoup de renseignemens sur ce sujet, et m'a montré une aigue-marine, trouvée dans un des lavages : c'était un prisme parfaitement hexagone, long de sept pouces, ayant neuf lignes de diamètre, parfaitement clair et exempt de pailles. Après quelques heures d'une conversation très-agréable on s'est séparé; comme il était nuit, un des domestiques du curé m'a reconduit avec une lanterne. Aux coins des rues, il y avait des groupes de gens de la basse classe en prières devant des statues de la Vierge, placées dans des niches, et éclairées par des cierges. Une personne récitait les vêpres, d'un

ton bas et solennel ; la foule répondait. J'ôtais mon chapeau en passant devant ces groupes, sachant que l'on attend cette marque de respect de tous ceux qui passent.

Le lendemain nous nous sommes principalement occupés du transport de nos effets à la rue de Dereito, besogne dans laquelle nos soldats ont signalé leur bonne volonté. Le jour d'après nous avons reçu la visite du juge, du général, du curé et de plusieurs des principaux habitans. Tous nous ont témoigné leur considération pour nous de la manière la plus polie; et la plupart nous ont ensuite envoyé en présent du sucre, du café, des confitures, du fromage et de bon pain. Une personne, pour me donner une preuve de la fertilité du sol et de la beauté du climat, m'a envoyé un chou de quatorze pouces de diamètre, dépouillé de ses feuilles d'enveloppe; il était difficile de voir un plus beau végétal.

Quand nous en avions le loisir, nous faisions des excursions pour examiner la ville et ses environs; nous allions quelquefois à cheval, d'autres fois à pied, et nous revenions toujours par un chemin différent. Villa-Rica est situé sur la pente d'une grande montagne qui tient

à d'autres, dont l'ensemble forme une chaîne considérable, et dont elle est une des plus hautes. La plupart des rues sont, pour ainsi dire, rangées par étages, depuis la base jusqu'au sommet de la montagne, et traversées par d'autres qui suivent la direction de la montée. Cette ville est bien pourvue d'eau, qui est conduite dans beaucoup de maisons d'une manière très-commode et très-agréable. Il y a dans les rues beaucoup de fontaines; quoiqu'elles ne soient pas d'une architecture comparable à celle des fontaines d'Italie, elles sont néanmoins bien construites. Un réservoir est plein d'une eau qui a une très-forte saveur de sulfate de fer; les habitans la regardent comme utile dans la cure des maladies cutanées, et s'y baignent fréquemment. Villa-Rica est divisé en deux paroisses, et renferme environ vingt mille habitans, parmi lesquels on compte plus de blancs que de nègres. Le climat est délicieux, et ressemble peut-être à celui de Naples. La latitude de cette ville n'est que de 20 degrés sud; mais sa position élevée y rend la température très-douce. Le thermomètre, à l'ombre, ne s'y élève jamais au-dessus de 82 (22) et y descend rarement au-dessous de 48° (7°).

Digitized by Google

Son élévation ordinaire est, en été, entre 64 et 80 (14 et 21), et en hiver entre 48 et 70 (7 et 17). La grande élévation de la ville y occasionne, dans le même jour, de fréquens changemens du chaud au froid, et il y pleut souvent. Le soleil est quelquefois obscurci par des vapeurs et des brouillards si épais, qu'ils ne se dissipent que très-avant dans la matinée.

Les jardins y sont plantés avec beaucoup de goût, et la singularité de leur arrangement présente un spectacle curieux. Comme il est difficile de trouver sur tout le flanc de la montagne un espace de trente pieds carrés parfaitement uni, on a remédié à ce défaut en taillant des emplacemens les uns au-dessus des autres, à des distances égales, et en les soutenant par des murs peu élevés : des escaliers mènent des uns aux autres. Ces terrasses me parurent le véritable empire de Flore, car jamais auparavant je n'avais vu une si grande quantité de belles fleurs; il y a aussi d'excellentes plantes potagères de toutes les sortes, telles que des artichauts, des asperges, des épinards, des choux, des haricots et des pommes de terre. Plusieurs fruits indigènes se perfectionneraient sans doute beaucoup par un meilleur système

de culture. Il m'a semblé que le pêcher est le seul arbre à fruit exotique qui y ait été introduit jusqu'à présent ; il fleurit d'une manière surprenante : j'ai vu des branches tellement surchargées de fleurs, qu'elles avaient besoin d'être soutenues.

Villa-Rica est une ville d'une étendue considérable, mais bien moins peuplée que lorsque le produit des mines était abondant. Peu d'habitans, à l'exception des boutiquiers, ont une occupation ; mais ces derniers sont très-nombreux. Les tissus de laine anglaise n'y étaient pas chers ; le drap superfin n'y coûtait que 30 à 35 schellings le yard (36 à 42 francs les trois quarts d'une aune.) Les toiles de coton communes imprimées, 1 schelling et demi à 2 schellings le yard (1 fr. 80 cent. à 2 fr. 40 cent.) Les chapeaux, les mouchoirs, le casimir et les piqués y étaient communs. Ce lieu semblait être un dépôt de marchandises et de denrées anglaises de toutes les sortes, à l'exception de la poterie, des jambons, du porter et du beurre, qui y étaient très-chers, à cause des risques du transport. Le vin commun de Figueras y coûte 3 schellings et demi la bouteille (4 fr. 20 cent.) Les boutiques où l'on vendait les produits du

pays, étaient peu nombreuses et mesquines; on voyait beaucoup de tailleurs, de cordonniers, de potiers d'étain, de quincailliers, quelques forgerons, et un assez bon nombre de selliers. Dans un pays où chacun va à cheval, cette profession devrait, à ce qu'il semble, être la première de toutes. Les selles que l'on me montra étaient bien mieux faites que celles que j'avais vues à Rio-Janeiro. Je fus surpris de ne pas rencontrer d'orfévres dans une ville si renommée pour la production du métal précieux dont cette profession tire son nom; j'appris que cette branche d'industrie était interdite par les lois, afin d'empêcher que l'or ne fût mis en œuvre avant d'être essayé et contrôlé.

Malgré la fertilité du pays d'alentour, le marché de Villa-Rica était mal approvisionné. Les légumes et les plantes potagères y étaient rares, de même que l'herbe pour les animaux, et le lait coûtait aussi cher qu'à Londres. Les poules y valaient trois schellings et demi à quatre schellings et demi la paire (4 fr. 20 c. à 5 fr. 40.) Le bœuf passable, mais non pas précisément bon, coûtait 1 penny et demi la livre (15 cent.) La volaille était excellente; on n'y connaissait pas du tout le mouton: le

suif y était d'un prix excessif, et la chandelle y valait au moins une fois plus qu'à Londres.

Quoique notre arrivée eut excité une certaine curiosité, puisque nous étions les premiers Anglais qui fussent venus en ce lieu, on ne nous regardait cependant pas tout-à-fait comme des êtres étrangers; plusieurs habitans ayant, dans leurs fréquens voyages à Rio-Janeiro, vu des personnes de notre nation. Mon compagnon avait des lettres pour quelques-uns des principaux marchands. Quand nous leur avons parlé de la richesse de leur pays et de la quantité d'or qu'il avait la réputation de produire, ils ont eu l'air satisfait de trouver l'occasion de nous dire qu'ils croyaient que tout l'or était envoyé en Angleterre, ajoutant que leur patrie devrait actuellement porter le nom de Villa-Pobre (Ville Pauvre), au lieu de Villa-Rica. Nous avons été, en effet, surpris de la pauvreté relative de cette ville. Des deux mille maisons qu'elle renferme, un nombre considérable n'était pas loué, et le loyer des autres baissait tous les jours. Les maisons se vendaient pour la moitié de leur valeur réelle; celles dont la construction avait, vingt ans auparavant, coûté mille livres sterlings (24,000 f.),

ne se vendaient pas actuellement plus de cinq cents livres.

La montagne sur laquelle la ville est située m'a paru longue de huit à neuf milles ; elle est partout étroite, et presque isolée par les nombreuses ravines qui l'entourent. L'ayant parcourue dans différentes directions, j'ai observé qu'elle était composée de schiste argileux dans presque tous les états, passant de l'ardoise compacte bleue au schiste micacé. Dans quelques endroits, il offre des couches régulières, dans d'autres, des masses confuses; on emploie quelquefois l'ardoise pour paver les appartemens, couvrir les maisons, etc. J'aperçus çà et là quelques veines quartzeuses, minces, confuses, irrégulières, et de peu de conséquence; beaucoup d'agglomérats ferrugineux, ainsi que des pyrites martiales, et une quantité considérable de quartz roulé de toutes les dimensions. Le côté, sur lequel la ville est bâtie, présente plusieurs petites collines qui forment des égouts dans des ravines étroites. De nombreux ruisseaux jaillissent du haut de la montagne, et dans les temps de pluie se précipitent en cascades; au bas de la montagne, ils don-

Google

nent naissance au Rio-del-Carmen, rivière qui ensuite prend le nom de Rio-San-José, puis celui de Rio-Doce. J'aurai occasion d'en parler sous cette dernière dénomination.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Origine et état présent de Villa-Rica. — Notice sur la monnaie. — L'auteur visite la ville de Mariana.

L'histoire d'un établissement qui, vingt ans après sa fondation, passait pour le lieu le plus riche du globe, était pour moi un objet d'un haut intérêt; aussi adressai-je beaucoup de questions à ses habitans les plus instruits. Il paraît que cette montagne, jadis si riche, fut d'abord découverte par les Paulistes, qui, de tous les colons du Brésil, ont conservé cet esprit entreprenant et ce zèle ardent et infatigable pour les découvertes, qui caractérisaient les Portugais aux jours de leur gloire. Les Paulistes pénétrèrent dans ces régions en bravant tous les dangers, et affrontant tous les obstacles que leur opposait une contrée sauvage, habitée par des hommes plus sauvages encore. Ils se frayèrent un chemin à travers des bois impénétrables, transportant avec eux leurs provisions,

et cultivant, de temps en temps, de petits espaces de terre, qui pussent leur fournir des provisions dans un cas de nécessité, et servir aussi à entretenir des communications avec S.-Paul. Chaque pouce de terrain leur fut disputé par les Indiens Boutocondies, qui les attaquaient à force ouverte, ou leur dressaient des embûches. Ces sauvages réussissaient trop souvent à saisir quelques Paulistes ou leurs nègres, et les sacrifiaient aussitôt à leur horrible appétit pour la chair humaine; ils prenaient les nègres pour de grands singes des bois. Souvent les Paulistes trouvaient les os de ces malheureuses victimes exposés en trophées, et, pour les venger, tuaient à coups de fusil leurs bourreaux partout où ils les rencontraient. Ces exemples produisirent le résultat qu'ils se proposaient. Les Indiens, épouvantés du bruit et de l'effet terrible des armes à feu, s'enfuirent avec précipitation, s'imaginant que les blancs commandaient aux éclairs et à la foudre.

Il ne paraît pas que les Paulistes, allant à la découverte dans cette contrée, aient été aucunement aidés par les indigènes; ils suivaient le cours des rivières, et trouvaient, de temps en temps, des mines d'or, dont ils enlevaient

la superficie; enfin, ils arrivèrent à la montagne où est aujourd'hui Villa-Rica : sa richesse arrêta leur marche; ils élevèrent des habitations temporaires, et commencèrent leurs opérations. Les chefs de la troupe qui se fixa en ce lieu-ci étaient Antonio Dias, Bartholomeo Rocinho, Antonio de Ferrera fils, et Garcia Ruis; ils prirent vraisemblablement la route la plus directe pour venir ici, puisque celle qu'ils ont ouverte est encore la même dont on a fait usage aujourd'hui. Le bruit de leurs succès parvint bientôt à St.-Paul; de nouveaux aventuriers ne tardèrent pas à arriver en grand nombre, amenant avec eux tous les nègres qu'ils avaient eu le moyen d'acheter. D'autres aventuriers allèrent de Saint-Paul à Rio-Janeiro, pour se procurer un plus grand nombre de nègres, parce que leur ville en était épuisée.

La nouvelle de la montagne d'or qui venait d'être découverte, s'étant ainsi répandue dans la capitale du Brésil, des gensde toutes les sortes coururent en foule à cette terre promise, en passant par St.-Paul, le seul chemin connu alors. Les premiers colons auraient pu prévenir la révélation de leur bonne fortune, s'ils avaient été capables de modérer leur joie et

d'agir de concert; mais l'or étant si abondant, chaque individu s'appropria un lot de terrain, et devint ainsi capitaliste. Chacun s'efforça à l'envi à tirer le meilleur parti de son trésor dans le moins de temps possible, il en résulta une demande de nègres et de fer, sans cesse croissante, et l'empressement général, que chacun mettait à en obtenir, divulgua le secret que tous étaient intéressés à cacher. Les Paulistes, gens d'un caractère indépendant, et fiers de leurs richesses, voulaient donner des lois aux nouveaux venus; mais ceux-ci, déterminés à s'opposer à cette mesure, formèrent un parti sous le commandement de Manuel Nunez Viana, aventurier assez considéré, qui soutint vigoureusement leurs réclamations, tendantes à jouir de droits et d'avantages égaux à ceux des Paulistes. La querelle s'échauffa; elle dégénéra en hostilités ouvertes, dans lesquelles les Paulistes eurent du dessous. La plupart se réfugièrent dans un de leurs postes, où ils attendirent des renforts. Viana et ses adhérens se mirent, sans perte de temps, à la poursuite de leurs ennemis, qu'ils rencontrèrent dans une plaine, près du lieu où est aujourd'hui San-Joao-del-Rey. Les deux partis en vinrent aux mains sur le

bord d'une rivière. Un combat sanglant se termina par la défaite des Paulistes, qui firent ensuite les meilleurs arrangemens qu'ils purent. Les morts furent enterrés sur le bord de la rivière qui a pris, de cette circonstance, le nom de *Rio-das-Mortes*.

Les Paulistes, disposés à se venger, mais affaiblis par leur défaite, dénoncèrent au roi don Pedro Viana et ses adhérens, comme des rebelles qui essayaient de s'emparer du district pour leur compte, et d'établir un gouvernement indépendant. Les ministres du roi, instruits de l'état des choses, et des richesses immenses du pays, y envoyèrent aussitôt un chef avec des troupes, pour profiter de l'avantage offert par la discorde qui régnait entre les deux partis; circonstance très-heureuse dans une contrée où beaucoup de lieux, forts par leur assiette, pouvaient être défendus par très-peu de monde. Le chef, nommé par le gouvernement, était Albuquerque, homme entreprenant, persévérant, et très-propre à l'expédition dont on le chargeait. Son apparition occasionna d'abord beaucoup de confusion et de déplaisir parmi les deux partis. Il n'éprouva pas une résistance ouverte, mais on le tint dans

des alarmes continuelles. Les Paulistes virent que les richesses qu'ils avaient pu conserver, conjointement avec leurs rivaux, allaient tomber entre les mains d'un troisième parti qui saurait les réduire à la subordination. Les troubles continuèrent encore quelque temps; mais le gouvernement envoyant sans cesse de nouveaux renforts, la tranquillité fut enfin rétablie, et, en 1711, on commença à bâtir une ville régulière. On construisit un palais du gouvernement, une monnaie et un arsenal; on publia un code pour les mines. Il fut ordonné de délivrer aux officiers délégués à cet effet, toute la poudre d'or que l'on trouverait. Un cinquième en poids fut réservé au roi; les quatre autres cinquièmes furent affinés, fondus en lingots aux frais du gouvernement, essayés, marqués d'après leur valeur, et remis aux propriétaires avec un certificat qui en attestait la valeur. Pour faciliter le commerce, il fut permis de faire circuler la poudre d'or pour les petits paiemens. Malgré ces réglemens stricts, une quantité considérable d'or arrivait clandestinement à Rio-Janeiro, à Bahia, et aux autres ports de la côte, sans payer le quint dû à l'Etat. Instruit de ce commerce illicite,

le gouvernement établit des Registres pour visiter les voyageurs, et des postes de soldats pour faire des patrouilles sur les routes. On saisit, par ce moyen, une quantité immense d'or qui fut confisquée. Les personnes sur qui on en trouvait furent condamnées à la perte de leurs biens, et à la déportation en Afrique, pour la vie. On attacha l'ignominie au nom de fraudeur, et la rigueur des lois contre cette classe de coupables fut telle que toute personne quittant le district, était obligée de se munir d'un certificat indiquant le lieu où elle allait, et ce qu'elle emportait. Ce règlement est toujours en vigueur et rigoureusement observé.

Villa-Rica ne tarda pas à faire un grand commerce avec Rio-Janeiro, elle en recevait des nègres, du fer, des tissus de laine, du sel, des provisions de différentes sortes, et du vin, objets qui alors donnaient un profit immense.

Vers 1713, époque à laquelle don Bras de Silvia fut nommé gouverneur, la quantité d'or produite par le district de Villa-Rica était si considérable, que le quint du roi s'élevait annuellement à un demi-million sterling (douze millions de francs). La montagne était percée

comme un rayon de miel, parce que les mineurs exploitaient toutes les parties tendres qu'ils rencontraient, et pénétraient aussi avant qu'ils le pouvaient. Ils portaient ensuite le cascalhao à un lieu propre au lavage. Dans les temps de pluie, les torrens qui se précipitaient le long des flancs de la montagne, entraînaient beaucoup de matière terreuse, contenant de petites particules d'or qui s'arrêtaient près de sa base. Quand les eaux s'étaient retirées, ce riche dépôt fournissait de l'occupation à la classe pauvre, qui l'emportait pour le laver.

Antonio de Dias, un des chefs des Paulistes, dont il a été parlé précédemment, étant devenu extrêmement riche, construisit une belle église, et, en mourant, lui légua des fonds considérables. Elle porte encore son nom. On en éleva bientôt cinq à six autres, parce que le bois et la pierre abondaient, et que tous les habitans étaient disposés à contribuer d'une portion de leurs biens, et à employer leurs nègres à l'achèvement de ces travaux pieux. On rendit alors une loi qui fait honneur à la sagesse du gouvernement portugais : elle interdisait aux moines l'entrée du gouvernement des mines. Que de trésors cette mesure a sau-

vés à l'Etat; elle a aussi conservé à des occupations utiles, une foule d'hommes qui fussent devenus des fardeaux onéreux à la société!

La ville éprouva alors plusieurs améliorations; les rues furent bâties avec plus de régularité; le penchant de la montagne fut aplani en plusieurs endroits, afin de donner plus d'espace propre à la construction des maisons et à l'établissement des jardins. Des réservoirs furent créés pour distribuer l'eau dans les divers quartiers de la ville, et des fontaines furent placées dans les situations les plus convenables et les plus centrales. La Monnaie et les fonderies furent agrandies, et rendues plus commodes pour l'expédition des affaires. Vers cette époque, le nombre des habitans s'élevait à vingt mille et au delà. Les possesseurs de mines étaient les premiers colons, ou leurs descendans. La partie la meilleure du district étant occupée, ceux qui continuaient à arriver, étaient obligés de se mettre au service des propriétaires, pour s'instruire de leur méthode de travailler; après quoi, ils allaient chercher des mines nouvelles, en suivant les couraus d'eau et les ravines, et y découvraient quelquefois de nouvelles sources de richesses.

Ce fut de 1730 à 1750 que les mines atteignirent à leur plus haut degré de prospérité. Il y eut, dans cette période, des années où le quint du roi se monta, dit-on, au moins à un million sterling (vingt-quatre millions de francs).

Les mines qui produisaient ces richesses immenses, devinrent graduellement moins abondantes. A mesure que l'or disparut, beaucoup de mineurs se retirèrent; quelques-uns retournèrent dans la mère-patrie, où la vue de leurs trésors tenta de nouveaux coureurs de fortune; d'autres allèrent à Rio-Janeiro et dans les autres villes maritimes du Brésil, où ils employèrent leurs grands capitaux au commerce.

Villa-Rica conserve à peine aujourd'hui une ombre de son ancienne splendeur. Ses habitans, désœuvrés, négligent le beau pays qui les entoure. S'il était cultivé comme il faut, il les récompenserait amplement de la perte des richesses que leurs ancêtres arrachaient de son sein; mais leur éducation, leurs habitudes, leurs préjugés héréditaires, les rendent peu propres à une vie active. Continuellement livrés aux songes décevans de richesses acquises soudainement, il s'imaginent être exempts de cette loi universelle de la nature, qui ordonne

à l'homme de gagner son pain à la sueur de son front. En contemplant la fortune accumulée par leurs prédécesseurs, ils oublient que ceux-ci ne l'ont obtenue que par l'activité et la persévérance, et perdent entièrement de vue le changement de circonstances qui rendent aujourd'hui ces deux qualités doublement nécessaires. Les héritiers des hommes qui ont été les artisans de leur fortune suivent rarement, on le sait, l'exemple qu'ils ont devant les yeux; comment, à plus forte raison, un créole, élevé dans la fainéantise et l'ignorance, pourrait-il être sensible aux avantages d'une vie active et laborieuse? Ses nègres composent sa principale propriété, et il les gouverne si mal que les profits de leur travail couvrent à peine la dépense de leur entretien; ils finissent par devenir vieux et incapables de travailler. Leur maître continue à vivre dans la négligence et l'oisiveté, ou bien tombe dans un état d'inactivité absolue, ne sachant que faire du matin au soir. Cette dégénération déplorable forme le trait caractéristique de la plupart des descendans des premiers colons. Tous les genres d'industrie sont entre les mains des mulâtres et des nègres. Ces deux classes d'hommes semblent l'emporter en intelligence

sur leurs maîtres, parce qu'ils font un meilleur usage de cette faculté.

Durant mon séjour à Villa-Rica, j'ai souvent visité la Monnaie: les officiers me permettaient très-obligeamment de voir toutes les opérations que l'on y exécute. Dans la fonderie, il y avait huit à dix petits fourneaux dont la forme ressemblait beaucoup à celle des âtres des forgerons; on y brûle du charbon. Quand on apporte de la poudre d'or, n'importe la quantité, six onces, par exemple, on la pèse d'abord, et l'on en prend le cinquième pour le prince : le reste est mis dans un creuset de hesse, de trois pouces de diamètre, que l'on place à l'instant dans le fourneau. On jette dans le creuset du sublimé corrosif qui, échauffé, répand une fumée très-forte; s'il se forme des scories, on les enlève avec des pinces, et l'on ajoute encore du sublimé, si cela est nécessaire; quelquefois il survient de l'ébullition, alors on couvre le creuset avec un morceau de tuile : aussitôt que le mercure est évaporé, on verse l'or dans un moule à lingot, enduit de graisse animale, et on le plonge dans un tonneau plein d'eau. Le mercure s'est généralement emparé d'une portion quelconque du lin-

got qui, dans cette partie, a l'apparence du plomb (1). Pour l'en débarrasser, on le tient avec des tenailles, dans un feu très-fort, jusqu'à ce que le mercure se soit évaporé; on l'envoie ensuite à l'essayeur, qui commence par le frotter sur la pierre de touche, pour le comparer avec des barres d'or de différens alois contrôlées et marquées, et ensuite on l'essaie. Lorsque les deux opérations ont donné le même résultat, l'essayeur imprime au lingot des marques indiquant son degré de finesse appelé *toque*, son poids, son numéro, le nom du lieu, et la date de l'année; on l'inscrit alors sur un registre tenu à cet effet, et l'on transcrit une copie de l'enregistrement sur un morceau de papier, dans lequel on enveloppe le lingot qui est délivré au propriétaire pour le mettre en circulation. L'opération de fondre une quantité donnée d'or dure rarement plus de dix minutes ou d'un quart d'heure; celle

(1) J'ai vu en Angleterre l'exemple d'un lingot à une partie duquel le mercure était ainsi adhérent. Ce lingot appartenait à quelqu'un qui n'entendait rien à la métallurgie, et qui le vendit avec un rabais, comme si la partie décolorée eût été réellement du plomb. L'acheteur partageait aussi cette erreur.

de la coupelle, environ le double. J'ai vu des particuliers remettre la poudre d'or et la recevoir, en moins d'une heure, en lingot propre à la circulation; comme il y a six fourneaux, on n'est pas long-temps à attendre son tour. On attribue la couleur pâle et la qualité inférieure des barres d'or à l'argent, au platine, et à d'autres métaux qui y sont contenus; j'en ai vu qui n'étaient qu'à seize carats, et d'autres, au contraire, qui allaient jusqu'à 23 $\frac{1}{2}$ carats, ce qui est, à un demi-carat près, ce que l'on appelle l'or pur : le titre légal est à 22 carats; l'or qui va au delà reçoit une prime, suivant son degré de finesse.

On m'apporta beaucoup de pyrites arsenicales, que l'on disait être du cobalt; j'en essayai quelques échantillons avec le chalumeau, mais je n'y pus découvrir le moindre vestige de ce métal; car cette substance ne donna à aucun degré de fusion la couleur bleue au borax ni au verre. Il y a, à trois lieues de la ville, une forte veine de pyrites martiales dans du quartz. On me présenta de l'antimoine qui venait d'assez loin, et quelques morceaux de cuivre très-oxidé, que l'on disait avoir été trouvés dans les lavages près de la ville de Caldro-

nes; mais j'avais de fortes raisons d'en douter. On essaya fréquemment de m'en imposer relativement à des découvertes de mines de cuivre. Un homme m'apporta un morceau de jaspe roulé, pesant environ une once et une demi-once de cuivre, de la forme et de la dimension d'une balle de carabine, et me dit qu'il l'avait obtenue par la fonte d'une pierre pareille à celle qu'il me montrait. J'eus beaucoup de peine à le convaincre que la personne qui avait fait l'opération pour lui avait glissé un morceau de cuivre dans le creuset; je fus étonné de rencontrer, même parmi les gens d'un certain rang, des personnes persuadées que la plupart des pierres rouges qui entraient dans le pavé de la ville étaient de cuivre. Quelqu'un avait répandu le bruit qu'il possédait plusieurs riches échantillons de ce métal; on l'envoya chercher, et on le questionna : il prétendit qu'il les avait perdues en déménageant. Il n'est pas surprenant que des personnes, stimulées par l'avidité et aveuglées par l'ignorance, ajoutent foi à des contes de ce genre; que les hommes artificieux qui les inventent et les propagent, soient encouragés par le succès à renouveler leurs impostures, et enfin que leur exemple en

entraîne d'autres. Un riche minerai de fer, très-abondant dans le district, et dont j'ai vu beaucoup d'échantillons, pourrait fournir une occupation bien plus profitable que le lavage de l'or, ou que la poursuite de spéculations chimériques qui entretiennent le désœuvrement.

Durant les premiers temps de mon séjour à Villa-Rica, mes soldats me procurèrent une grande quantité de terre à porcelaine : c'était la plus belle que j'eusse vue. Celle que l'on emploie à la manufacture de Sèvres, près de Paris, lui est inférieure. On la trouve au pied d'une montagne de schiste argileux, appelée San-Antonio, près de Cangones-do-Campo, dans une veine où elle est accompagnée de quartz et de fer spéculaire.

Huit jours après mon arrivée, on m'engagea à aller voir une manufacture de poterie, éloignée d'environ trois milles. Après avoir traversé le Rio-del-Carmen sur un pont, au pied de Villa-Rica, nous avons gravi une autre montagne escarpée, au sommet de laquelle j'ai trouvé du minerai de fer en abondance. Il n'est pas, à la vérité, très-riche; mais je suis persuadé qu'il produirait vingt-cinq pour cent

de métal. On se plaint du manque de bois comme d'un obstacle qui empêche d'exploiter cette mine de fer ; on ferait disparaître cet inconvénient, en plantant la cime de cette montagne. C'est une belle plaine que la culture rendrait très-féconde, aujourd'hui, quoique si proche de Villa-Rica, elle est totalement négligée. Bientôt nous sommes arrivés à la manufacture de poterie, établie depuis peu. On y emploie l'argile dans son état originaire, sans y rien ajouter; on se contente de la dépouiller, par le lavage, de ses parties les plus grossières. Après que l'eau a été égoutée et s'est assez évaporée pour laisser à la pâte une consistance suffisante, on la met sur la roue, et l'on en fait des assiettes, des pots, des jarres, qui sont lourds et massifs, mais peu solides. On les rend moins fragiles en les couvrant d'un vernis épais, qui est excellent. Les fourneaux n'ont pas de cheminée, et ne consistent qu'en une voûte basse, dans laquelle il y a plusieurs soupiraux. On met les pièces vernies dans un fourneau à reverbère si mal construit, qu'il consume beaucoup de combustible sans produire une grande chaleur. Dans tout le dis-

trict on trouve de l'argile grossière, bonne pour la fabrication des briques, des tuiles, etc.

On m'invita dans cet endroit à goûter du vin, fait avec des raisins que l'on y avait récoltés; il était excellent. Il est difficile de s'imaginer un canton plus favorablement situé pour la culture de toutes sortes de fruits. Le poirier, l'olivier, le mûrier y réussiraient aussi bien que la vigne, si on les soignait convenablement. Un agriculteur habile réussirait facilement, j'en suis sûr, à établir une ferme; elle produirait abondamment du grain et du laitage: car on y peut récolter du froment excellent, et mettre en prairies artificielles une bonne étendue de terres excellentes. Un beau ruisseau arrose ce canton, et a une chute suffisante pour faire tourner des moulins.

Les principes de l'économie rurale ne sont pas mieux compris ici que dans les autres endroits que j'avais vus auparavant. Il n'y a peut-être pas de pays au monde où les vicissitudes d'abondance et de disette n'aient fait sentir la nécessité d'établir des greniers de réserve, pour parer aux inconvéniens des mauvaises récoltes; mais cette pratique salutaire est ici

presque entièrement négligée. On laisse aller le bétail dans des champs non enclos, et s'y nourrir de tout ce qu'il peut y trouver (1). Dans l'été, lors que l'herbe est brûlée par la chaleur, les animaux courent aux bords des ruisseaux qui sont leur dernière ressource. Un grand nombre meurt de faim ; ceux qui survivent sont tellement épuisés et affaiblis, que rarement ils se remettent complétement.

Une petite montagne dans le voisinage de cette manufacture, m'offrit beaucoup de matière ferrugineuse, et une substance qui me parut de la baryte de forme mamillaire. J'en ai emporté un échantillon, et depuis mon retour en Angleterre, le docteur Wollaston a trouvé, par l'analyse, que c'était de l'hydrargylite sans acide fluorique.

Durant mon séjour à Villa-Rica, j'allai à Mariana qui en est éloigné de huit milles ; la route que je pris est affreuse et presque impraticable ; elle suit une chaîne de montagnes. J'y allai ensuite par le grand chemin qui passe

(1) Les meilleurs champs de ce lieu ne sont pas, dans la belle saison, aussi abondans en herbe que les prairies d'Angleterre.

entre deux montagnes élevées, et dans une certaine étendue, le long de la rivière, toujours en descendant. Les bords du Rio-del-Carmen qui traverse Mariana, ont été lavés depuis Villa-Rica. Des particuliers venus de cette dernière ville, prirent possession, dès 1710, de cet établissement qu'ils réclamaient, à cause de l'or que le courant de l'eau y entraînait. On y érigea un evêché en 1715, et la ville prit le nom de Ciudade-de-Mariana, en honneur de la reine de Portugal, régnante alors, et grand'-mère du prince régent. C'est une ville petite, mais propre et bien bâtie; on y compte six à sept mille habitans. Il y a un séminaire. L'évêque est un prélat d'une conduite exemplaire; tous ceux qui le connaissent, le chérissent. Ce lieu fait très-peu de commerce; ses habitans vivent principalement des travaux des mines et du produit des terres. Les mines de beaucoup de propriétaires sont éloignées de plusieurs lieues; quelques-unes se trouvent dans le village de Camargo, situé dans une grande plaine qui commence à l'ouest de Mariana.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Excursion aux Fazendas de Barro et de Castro, appartenantes au comte de Linharès.

Après avoir séjourné près de quinze jours à Villa-Rica, j'ai témoigné le désir de visiter Barro et Castro, deux propriétés éloignées de quarante milles, qui appartiennent au comte de Linharès. De 1730 à 1740, ces deux propriétés produisaient beaucoup d'or; elles étaient alors possédées par le senhor Mathias Barbosa, homme très-considéré, qui forma cet établissement, et expulsa les indigènes antropophages. Etant devenu très-riche, il envoya sa fille unique en Portugal, pour y faire son éducation. Elle resta dans ce royaume, hérita de la fortune de son père, et épousa une personne de la famille de Souza, dont descendent deux des principaux officiers du prince régent, qui portent ce nom. L'intendant du comte nous a procuré des mulets à mon com-

pagnon et à moi, et M. Lucas a eu la complaisance de pourvoir à tout ce qui était nécessaire pour notre voyage.

Nous avons traversé Mariana et Alto-de-Chapada, village qui en est éloigné de trois milles, et situé sur une éminence au milieu d'une belle plaine; nous sommes ensuite arrivés à un lieu très-élevé et très-solitaire, situé entre deux monts perpendiculaires. Nous apercevions de là, à vue d'oiseau, le village de Saint-Sébastien. Nous avons eu beaucoup de peine à descendre à pied jusqu'au Rio-del-Carmen qui baigne la base de cette montagne, et que nous avons passé sur un pont très-pittoresque par la hauteur de ses arches. Nous avons ensuite longé les bords de la rivière pendant une lieue, au milieu d'un pays magnifique, rempli de collines et de plaines fertiles, arrosé par de nombreux ruisseaux qui, de divers points, se jettent dans la rivière, et offrent tous des vestiges d'anciens lavages d'or. Le bord de la route en montrait de pareils, et semblait avoir fait autrefois partie de la rivière qui est, là, aussi large que la Tamise à Windsor. Nous avons traversé San-Gaitanha, village écarté et peu habité; et, trois lieues plus

loin, nous avons trouvé Lavras-Velhas, maison assez mesquine, où nous avons passé la nuit, ayant fait la moitié de notre route. Le propriétaire de ce lieu avait, avec trente à quarante nègres, beaucoup de peine à vivre convenablement, quoique la terre fût propre à toute espèce de culture, et n'attendît qu'une main industrieuse qui la rendît féconde. Tout ce qui entourait cette habitation, montrait le triste spectacle de la négligence, de l'indifférence et de la paresse. Le propriétaire, il faut lui rendre justice, nous accueillit très-poliment, et fournit amplement à tous nos besoins.

Le lendemain, nous avons passé par Morodos-Arréas. Les vallées étaient encore plus belles que la veille; les bois étaient superbes; mais on ne voyait pas une seule tête de bétail. En gravissant une haute montagne, nous avons été plongés, pendant une heure environ, dans un nuage, et mouillés par une pluie fine, qui n'a pas pénétré nos habits; nous n'en avons pas eu davantage durant le jour, mais, pendant la nuit, la pluie a tombé par intervalles très-abondamment: nous avons observé des vers excessivement longs, étendus sans mouvement le long de la route. Notre guide nous a dit que c'é-

taient des indices infaillibles de pluie. De la hauteur où nous étions, nous avons aperçu le Rio-Gualacha, qui, avec une autre rivière, se joint, dix lieues plus bas, au Rio-del-Carmen, et forme le Rio-San-José. Marchant dans cette direction à travers un beau pays, nous sommes arrivés à Altos-de-San-Michael, où le Rio-San-José est très-large, mais peu profond. Ses eaux sont extrêmement troubles, à cause de la terre provenant des lavages d'or, qui a été apportée sur les bords, depuis sa source jusqu'à ce lieu. Du sommet de ces éminences, on voit la rivière qui forme trois sinuosités; à leur base, sont les vestiges d'un des lavages les plus anciens et les plus considérables; il procura des richesses immenses à Mathias Barbosa, son propriétaire, qui l'avait découvert. Le pays est bien boisé, mais médiocrement peuplé. Ayant exprimé ma surprise de voir tant de maisons chétives dans un district qui produisait autrefois tant de trésors, on me dit que les premiers mineurs, avides de tirer le plus clair de l'or, dans la plus grande étendue de terrain possible, restaient communément très-peu de temps dans le même lieu, et se contentaient de ranchos ou hangards pour leur séjour temporaire.

Au bas de cette montagne, nous avons trouvé la Fazenda-do-Barro, propriété du comte de Linharès. On nous a indiqué la maison située une lieue plus loin, sur une jolie éminence près de la rivière : en arrivant, on nous a servi un bon dîner, auquel nous avons fait honneur.

La maison et l'établissement, en général, valaient infiniment mieux, sans comparaison et en tous points, que tout ce que nous avions vu en ce genre. Après dîner, nous sommes allés nous promener dans le jardin, où le cafier en pleine fleur ressemblait, dans l'éloignement, à un arbre couvert de neige : on apercevait un pays enchanteur, agréablement diversifié de collines et de grandes vallées, et bien boisé. Du bord opposé de la rivière, qui coule à trois cents pieds de la maison, s'élève un beau coteau, très-propre à toute espèce de culture, et faisant suite à d'autres également fertiles.

Le lendemain, j'ai visité chaque partie de l'établissement. La distillerie, les moulins à sucre et à grain, étaient en très-mauvais état; des roues à eau horizontales, et d'une grande puissance, mettaient en mouvement ces deux usines. Les bâtimens de la Fazenda forment un carré; la face du sud est occupée par la mai-

son, et les trois autres par les logemens des nègres, les magasins, les ateliers des charpentiers et des forgerons, et d'autres également utiles.

J'ai demandé à voir le bétail : on m'a montré sept belles vaches; leurs veaux avaient un certain âge. Comme on n'a pas l'habitude de traire régulièrement les vaches, elles donnent peu de lait. J'ai dit aux gens de la ferme que je voulais leur enseigner à conduire une laiterie à la manière anglaise. Le charpentier ayant écouté la description que j'ai faite d'une baratte, m'a assuré qu'il en pourrait construire une, et s'est mis aussitôt à l'ouvrage. Il a pris un tronc d'arbre, de la longueur et de la largeur requises, l'a scié en long, en deux parties égales : après les avoir creusées suffisamment, et avoir préparé un fond, il les a jointes si exactement, par un cercle de fer, qu'elles tenaient l'eau. Le bat-beurre et le couvercle furent bientôt prêts; mais il s'est présenté une difficulté imprévue : il n'y avait pas d'emplacement à l'abri de la poussière et de la boue, pour servir de laiterie, et pas un vase propre à contenir le lait. On a nettoyé tous les vases de la cuisine dont on n'avait pas besoin : malheu-

reusement ils étaient faits à contre-sens, larges du bas, et étroits du haut. On les a néanmoins mis de côté, avec la baratte, pour en faire usage lorsque l'on trairait les vaches. La maîtresse de la maison a assisté à nos préparatifs, et a paru y prendre beaucoup d'intérêt.

L'après-midi, en allant voir les lavages d'or, j'ai aperçu un homme qui dressait un cheval. Il tenait une corde d'une main, et un fouet de l'autre. Deux morceaux de cuir, en forme de caleçon, étaient cousus à deux anneaux de fer : un des morceaux de cuir couvrait le dos de l'animal, l'autre lui descendait le long des cuisses. Aux anneaux tenaient des cordes qui partaient des pieds de devant du cheval, et que l'on pouvait raccourcir ou allonger à volonté. Le cheval, mis en mouvement, ne faisait en avant que des pas très-courts, semblables à ceux des chevaux de charge dans les exercices équestres. Les chevaux dressés de cette manière portent ici le nom de chevaux de pas, et sont très-recherchés par les personnes de distinction des deux sexes, à cause de leur allure aisée et gracieuse.

En arrivant au lavage, j'ai vu une grande étendue de terrain déjà exploitée, et des tas

énormes de pierres quartzeuses. Les ouvriers étaient occupés, sur le bord de la rivière, à creuser dans le sol des tranchées profondes au moins de dix pieds, pour arriver au cascalhao posé sur le roc. L'espèce de terre qu'ils creusaient était de la glaise si forte que, quoiqu'on la fît battre par des chutes d'eau, et que des nègres l'agitassent avec des houes de différentes espèces, on ne l'enlevait qu'avec difficulté. Cet obstacle n'était pas le seul; l'accumulation continuelle de la terre était cause que le cascalhao se trouvait à cinq pieds au-dessous du lit de la rivière; ainsi, quand les puits étaient parvenus à cette profondeur, il fallait songer à en retirer l'eau. On se servait pour cela de machines hydrauliques, dont voici la description: un caisson de six pouces carrés, fait de quatre fortes planches, est placé dans une position oblique; le dessous, sans fond, pose dans le puits, où un cylindre est traversé par un axe dont les deux extrémités sont fixées aux parois du puits; une chaîne de fer avec des anneaux d'une forme particulière, à chacun desquels est attaché un morceau de bois qui répond à peu près aux dimensions intérieures du caisson, traverse le caisson, passe par dessous le

cylindre, et revient par l'autre côté joindre en haut l'axe d'une roue à eau, qui, mise en mouvement, enlève un volume d'eau égal à la cavité du caisson (1). Ces machines sont calculées pour élever une grande quantité d'eau; mais elles sont sujettes à se détraquer totalement. Dans beaucoup de circonstances, les pompes à main produiraient plus d'effet; elles coûtent beaucoup moins de peine et de dépense, se réparent aisément, et se peuvent faire en une heure; mais ici elles sont absolument inconnues.

Les travaux les plus pénibles dans l'extraction de l'or, sont exécutés par les nègres, et les plus faciles par les négresses. Les premiers tirent le cascalhao du fond du puits; les femmes l'emportent dans des gamelles pour le laver. Quand on en a amassé une certaine quantité, les nègres procèdent à cette opération à peu près de la même manière que j'ai décrite en parlant de Saint-Paul. Je remarquai néanmoins ici que, dans la première partie de l'opération, ils ne cherchaient pas à séparer l'or de l'oxide noir de fer, mais vidaient leurs gamelles dans un

(1) Voyez la planche où sont représentées les machines.

vaisseau plus grand, en les rinçant dans l'eau que celui-ci contenait. Les matières déposées dans ce vaisseau étaient remises, par portions d'une livre chacune, aux laveurs les plus habiles, parce que l'opération du lavage, ou de la purification, ainsi qu'on l'appelle, exige beaucoup de délicatesse et de dextérité. Quelques grains d'or étaient si menus, qu'ils flottaient à la surface de l'eau qui pouvait par conséquent les entraîner, dans les changemens répétés qui avaient lieu. Pour prévenir cet inconvénient, les nègres écrasaient quelques poignées d'herbes sur une pierre, et mêlaient un peu de leur suc à l'eau de leurs gamelles. Je n'affirmerai pas que ce liquide contribuât réellement à précipiter l'or, mais il est certain que les nègres l'employaient avec grande confiance.

Il y a une autre manière de séparer l'or du cascalhao. On l'appelle lavage à la caisse; elle est extrêmement remarquable. Pour faire les caisses, on prend deux planches de dix à douze pouces de large, et de douze à quinze pieds de long, que l'on étend à terre sur un plan incliné d'un pouce par pied. On fixe à six pouces au-dessous de leur extrémité inférieure deux autres planches de la même dimension,

qui forment un second plan incliné. On place sur leur côté des planches de champ, fixées en terre par des pieux, et l'on forme ainsi des auges allongées dont on couvre le fond de cuirs tannés avec leurs poils tournés en dehors, et au défaut de cuirs, de draps grossiers; on fait couler le long de ces auges l'eau contenant l'oxide de fer et les particules d'or les plus légères; alors celles-ci sont arrêtées dans leur cours par le poil des cuirs. On enlève les cuirs toutes les demi-heures, et on les porte à un réservoir voisin, formé par quatre murs, ayant environ cinq pieds de long, quatre de large, deux de profondeur; et contenant de l'eau à peu près à la hauteur de deux pieds; on étend les peaux au-dessus de ce réservoir, et on les bat; puis on les plonge dans l'eau, et on les bat de nouveau jusqu'à ce que tout l'or en soit détaché: après quoi, on les reporte le soir au lavage. On ferme les réservoirs à clef, et l'on y fait bonne garde. Le sédiment que l'on en retire, étant léger, se lave aisément à la main, de la manière que j'ai décrite, et il ne reste que l'oxide noir de fer, appelé ici émeri, et l'or qui est si fin, que l'on emploie le mer-

cure pour le séparer. Voici comme j'ai vu exécuter cette opération. On a mis, dans une gamelle bien nette, environ deux livres d'oxide de fer très-riche en or; on y a ajouté environ deux onces de mercure. La masse d'oxide, qui était très-humide, a été pétrie à la main pendant vingt minutes; alors il a paru que le mercure avoit séparé l'émeri, et s'était emparé de tout l'or, parce qu'il offrait à la vue une pâte tendre qui prenait toutes les formes qu'on lui donnait. Les grains d'or n'étaient cependant pas amalgamés avec le mercure, qui seulement les enveloppait. On a mis la masse dans un mouchoir, et, en le tordant, on en a fait sortir une once et plus de mercure; on a placé le reste dans un petit plat de cuivre, couvert de feuilles d'arbres, que l'on a posé au-dessus d'un feu de charbon, et l'on a agité la masse avec une verge de fer, pour empêcher les particules d'or d'adhérer aux parois du plat. On changeait les feuilles, à mesure que la chaleur les brûlait. Celles que l'on enlevait, offraient dans quelques parties des globules de mercure, et dans d'autres de l'oxide blanc. En les lavant dans l'eau, on en obtenait près d'une demi-

once de mercure (1). J'ai constamment observé que l'or, après cette opération, avait passé d'une couleur jaune, tendre et agréable, à un brun sale; il offrait une apparence toute différente de celui qui n'avait pas été assujéti au mercure.

Pour suggérer l'idée d'une amélioration, j'ai dessiné et fait des modèles de vaisseaux en terre, pour évaporer et ensuite condenser le mercure; mais la quantité d'or qui a besoin de ce mode de séparation est si peu considérable, que ce ne serait guère la peine de changer le procédé usité.

J'ai parcouru différentes parties du domaine, et surtout les deux rives de la rivière qui, de même que son lit, me parurent avoir subi de nombreux lavages. Les coudes ou les parties où l'eau forme des remous, sont les lieux désignés comme les plus riches en or. Partout où la rive est plate ou unie, le cascalhao se prolongeait au-dessous de la surface, jusqu'à une certaine distance, et paraissait former la con-

(1) Cette espèce de sublimation, en petit, m'a beaucoup intéressé. Est-elle due à quelque lueur de connaissance chez les nègres, ou n'est-elle qu'une découverte accidentelle?

Digitized by Google

tinuation du lit de la rivière; c'est ce qui est très-probable, puisque l'on sait qu'autrefois la rivière a été beaucoup plus large. Les parties quel'on exploitait en ce moment, et celles que l'on devait exploiter, ne paraissaient pas promettre un grand produit.

Il s'est bientôt présenté une occasion de mettre à exécution l'expérience de la laiterie que je m'étais proposé de faire. Ayant obtenu six pots de lait qui, à raison de la rareté de l'herbe, n'était pas très-gras, je l'ai mis dans les vases de cuisine réservés à cet effet; mais tel était l'état du lieu où on les a déposés, que, malgré les feuilles de bananier placées sur les pots, la surface du lait était, le lendemain, couverte de poussière. J'ai enlevé la crême, le mieux que j'ai pu; mais n'ayant pas trouvé de cellier ou de lieu frais pour l'y faire reposer, j'ai été obligé de la laisser dans le même endroit où était le lait, et où elle ne se trouvait pas à l'abri des incursions des cochons. J'ai obtenu, deux jours de suite, quatre pots de lait, qui, réunis aux autres, furent mis dans la baratte et battus. Malgré tous les désavantages dus à la maigre qualité du lait, à l'imperfection des ustensiles, et à la manière défectueuse

dont il avait reposé, on a retiré une proportion raisonnable de bon beurre. Les gens de la ferme ont eu l'air très-contens du succès de l'opération; mais j'ai grandement douté qu'ils voulussent en suivre les procédés après mon départ, car ils sont ennemis de la peine et des soins qu'elle exige. La force des préjugés invétérés est si puissante, que je ne crains pas de dire que ces gens-là prendraient dix fois plus de peine pour se procurer la valeur de quarante schellings en or, qui leur reviendraient à trente schellings, que pour faire, pour la même valeur, du beurre qui ne leur coûterait que cinq schellings.

Si l'on me demande pourquoi j'entre si souvent dans des détails relatifs à une des branches les plus simples de l'économie rurale, je répondrai qu'avant de partir de Rio-Janeiro, pour entreprendre mon voyage, j'appris que le fromage que l'on mange dans cette capitale, et que l'on y regarde comme un objet de luxe, venait du district que j'allais visiter. Ce fromage était si rance et si désagréable au goût, qu'il en était malsain, et cette particularité me fit juger que l'on s'y prenait mal pour le faire. Toutes les fermes que je visitai en allant à

Villa-Rica, et depuis cette ville jusqu'à Barro, me confirmèrent dans cette opinion; car la laiterie en était la partie la plus mal soignée, ainsi que j'ai déjà eu occasion de le dire. J'essayai de faire sentir à tout ce monde les avantages d'une méthode plus soignée, et quand je le pus, je leur indiquai comment il fallait procéder. Mais les instructions par écrit, ou de vive voix, n'étant pas capables de produire une impression durable, je résolus, quand les circonstances me le permettraient, de renforcer mes instructions par des exemples. La première occasion de ce genre ne se présenta qu'à la Fazenda de Barro. Je fus d'autant plus porté à en profiter, que je réfléchis que l'exemple que je désirais donner aux fermiers du district, aurait une plus grande influence, étant sanctionné par l'approbation du comte de Linharès. Le résultat, comme je viens de l'observer, ne fut pas de nature à flatter beaucoup mes espérances. Une expérience isolée est peu propre à corriger un mal général et qui dure depuis long-temps. Il n'y a donc pas d'espoir que cette branche de l'économie rurale éprouve, plus que les autres, une réforme avant que les gens riches et les grands unissent leurs efforts

pour accomplir une chose d'une si haute importance.

Dans nos excursions, nous avons observé sur l'écorce de plusieurs arbres, une grande variété de lichens rouges; en les faisant tremper dans l'eau, on obtenait une teinture rouge très-forte. Il y a ici des écorces excellentes pour tanner, entr'autres celle du canifistula, qui ne rougit ni ne colore le cuir. Nous avons trouvé plusieurs belles variétés de jacaranda, ou bois de rose.

Après avoir passé plusieurs jours à Barro, nous en sommes partis pour la Fazenda de Castro, qui en est éloignée de sept milles. Le pays qui les sépare est montueux, bien boisé, et arrosé par plusieurs beaux ruisseaux; il offre des terrains excellens, non encore cultivés. Castro a aussi été fondé par Mathias Barbosa; la maison est vaste et bien aérée. La façade est ornée d'une galerie de cent cinquante pieds de long, sur laquelle s'ouvrent quatorze fenêtres qui sont de la hauteur des appartemens. Cette maison est située près du confluent du Riberon-del-Carmen et du Rio-Gualacha, qui, par leur jonction, forment le San-José, rivière aussi large que la Tamise à Battersea.

Digitized by Google

Nous ne nous sommes reposés qu'une heure à cette Fazenda, parce que nous avions l'intention de visiter l'Aldea, ou village de San-José de Barro-Longa, situé quatre milles plus loin, sur les confins du territoire habité par les indiens Boutocoudies. Après avoir traversé la rivière sur un pont de bois, construit il y a environ cinquante ans, mais encore en assez bon état, nous en avons suivi les bords. Plusieurs jardins les embellissent. Ils nous ont offert plus de traces de culture, que nous n'en avions aperçues depuis quelque temps. Le climat est, à cause du peu d'élévation, beaucoup plus chaud ici qu'à Villa-Rica ; l'on nous dit qu'il y croissait toutes sortes de fruits, et notamment des ananas exquis: malheureusement pour nous, ce n'était pas la saison des fruits.

C'était le dimanche, beaucoup d'habitans des environs étaient venus à San-José, pour y assister au service divin. Quand il a été fini, ils sont accourus en foule au lieu où nous étions descendus. Il semblait que tous les habitans du village, hommes, femmes, enfans, fussent possédés du même esprit de curiosité, tant était grand leur empressement pour nous voir. Nous dînâmes en nombreuse compagnie chez

le curé, qui eut pour nous les attentions les plus flatteuses. Un officier et un juge qui étaient de la partie, entrèrent en conversation avec nous. Il était difficile de décider, entre eux et nous, quels étaient ceux qui faisaient le plus de questions; eux sur les motifs et l'objet de notre voyage, nous sur l'état du pays, les autropophages, etc.

Nous apprîmes que le village avait été fondé, vingt-trois ans auparavant, par plusieurs Portugais qui furent tentés par l'abondance de l'or, quoique le canton fût exposé aux déprédations des sauvages. Aujourd'hui, on compte à San-José quatre cents habitans; les environs sont bien peuplés, de sorte qu'il y a toujours une force suffisante pour repousser les sauvages : ceux-ci n'osent plus attaquer ouvertement; ils usent fréquemment de stratagèmes. Quand ils ont désigné une maison et reconnu sa force, ils y mettent le feu, en lançant sur la couverture des flèches garnies de brandons, et tombent sur les malheureux habitans qui essaient de s'échapper. Ces sauvages, habitués à vivre dans les bois, et instruits de toutes les ruses nécessaires pour prendre les bêtes sauvages, qui font leur subsistance, ont recours à des ar-

tifices sans nombre, pour surprendre les colons. Quelquefois ils se rendent invisibles, en attachant autour d'eux des branchages et de jeunes arbres, puis ils tirent leur arc sans être aperçus : de sorte que, quand un pauvre nègre passe près d'eux, ils manquent rarement de le frapper ; d'autres fois ils se frottent de cendres, et s'étendent à terre, ou bien creusent des trous, au fond desquels ils enfoncent des pieux aigus, et les couvrent de branches et de feuilles. Ils ont une grande frayeur des armes à feu, et quand ils en entendent le bruit, ils se mettent à fuir ; mais ces moyens de défense sont loin d'être aussi communs qu'ils devraient l'être parmi les colons, et le peu qu'ils en ont est mal fait, et souvent tout-à-fait hors d'usage. Il arrive quelquefois, mais rarement, que les soldats surprennent les indigènes ; alors il ne s'engage pas de combat, parce que les derniers se mettent à fuir de toutes leurs forces, et les premiers, vengeant les dommages qu'ils ont soufferts, accordent rarement quartier. Ils sont obligés de lier, par les pieds et par les mains, à un long bâton, les sauvages qu'ils prennent, et de les transporter dans un lieu de sûreté : si l'on en délie un, seulement un moment, il s'en-

fuit dans les bois. Ils sont d'un caractère indomtable; les bons comme les mauvais traitemens ne peuvent rien sur eux, et s'ils ne trouvent pas moyen de s'échapper de leur captivité, ils se laissent mourir de faim.

Les outrages que ces sauvages commettent contre les colons ont excité l'attention du gouvernement. Le prince régent a publié une proclamation, dans laquelle il les invite à habiter des villages, et à se faire chrétiens, leur promettant, s'ils vivent en bonne intelligence avec les Portugais, que leurs droits seront reconnus, et que, de même que les autres sujets, ils jouiront de la protection de l'Etat; mais leur annonçant que s'ils persistent dans leur vie barbare et féroce, les soldats du prince ont ordre de leur faire une guerre d'extermination. Ceux qui sont pris par les Portugais sont leurs esclaves pendant dix ans. Il y a lieu de douter que les offres de conciliation contenues dans cette proclamation produisent l'effet désiré, parce que les Boutocoudies ont une aversion invincible pour la vie sédentaire, et une antipathie invétérée contre toutes les autres nations; ils n'ont pas non plus assez d'intelligence pour apprécier les bienfaits de la civilisation,

de sorte qu'il paraît que le seul moyen de les réduire est la cruelle alternative proposée par le décret. Un motif d'avoir recours à ce mode expéditif d'en finir avec eux, l'emportera sans doute sur tous les argumens que l'on pourrait employer pour les faire traiter avec plus de douceur; c'est que le pays qu'ils habitent est riche en or, et que les colons et les aventuriers aspirent à sa prompte possession. Des officiers bien au fait des localités de ce territoire, et habiles à conduire la guerre avec les sauvages, sont déjà employés à cette entreprise difficile. A deux lieues de San-José, il y a le village de Piranga, situé près du bord de la rivière de même nom, qui, quatre lieues plus loin, tombe dans celle de San-José, et forme avec elle le Rio-Docé; cette rivière traverse un beau pays, suit la direction du nord, et ensuite celle de l'est, et se jette dans la mer par les 19° 30′ de latitude australe : à son embouchure sont trois îles appelés *os Tres Irmanos* (les Trois Frères.)

Si l'on rendait cette rivière navigable, il en résulterait un avantage immense pour le pays qu'elle traverse. Toutes les denrées coloniales que le sol est en état de produire, et d'excellent bois de charpente, propre à l'exportation,

formeraient alors la base d'un commerce étendu, en stimulant l'industrie des habitans. Ils ne cultivent aujourd'hui que ce qu'il leur faut pour leur consommation, à cause des dépenses énormes occasionnées par le transport par terre jusqu'au port le plus prochain, qui est éloigné de plus de cinq cents milles.

Piranga est peut-être plus exposé que San-José aux attaques des sauvages; mais il y a dans son voisinage quelques lavages d'or, qui inspirent aux habitans la tentation de braver le danger. Une troupe peu nombreuse de soldats y est postée pour faire des patrouilles le long des frontières, fouiller les bois, et aller à la recherche des sauvages partout où on leur dit qu'il y en a. Malgré ces précautions, le village ne jouit jamais d'une sûreté complète; quelques mois avant notre arrivée, une maison, qui en est peu éloignée, avait été surprise.

Nous avons pris congé du curé et de ses hôtes, et je puis dire de tous les villageois qui sont venus nous saluer quand nous avons passé. De retour à Castro, j'employai la journée du lendemain à visiter l'établissement. Les bâtimens, comme à Barro, forment un carré, dont les habitations des nègres occupent trois côtés; la

maison du maître fait le quatrième : on y entre par une grande porte qui met tout en sûreté quand elle est fermée. Les appartemens de la maison ressemblent à ceux des vieux châteaux; ils sont ornés de sculptures, arrangés et meublés à l'antique. Il y avait des espingoles, des épées et d'autres armes défensives, dont on faisait jadis usage, quand ce lieu était exposé aux attaques continuelles des Boutocoudies. L'escalier, la galerie et les planchers étaient d'un beau bois, qui n'avait pas encore souffert des injures du temps. Divers bâtimens étaient contigus à la maison, tels que les restes d'un moulin à sucre, une distillerie, un moulin à grain, et une machine pour filer le coton, tout cela très-négligé. L'établissement offrait encore des traces de richesse et de grandeur, dont il avait déchu graduellement, à mesure que les lavages d'or, au confluent des deux rivières et dans d'autres parties, s'étaient épuisés. Tous les nègres avaient été transportés à Barro, à l'exception des invalides et des malades qui sont restés ici pour tenir la maison en ordre; quand leur santé est rétablie, on les envoie à Barro travailler avec les autres.

Ayant pris un dessin de la maison, et examiné

tout ce qui m'intéressait, je suis retourné par la même route à Barro, où je me suis occupé à dresser une carte de la rivière et des lavages d'or. On emploie dans ce domaine cent soixante-six nègres. Dans un si bon pays, qui produit tout ce qui est nécessaire pour la nourriture et l'habillement, ils devraient, on le suppose, gagner bien au delà de leur entretien ; cependant un des intendans précédens a si mal géré pendant vingt ans de suite, que, quoiqu'il n'eût qu'un peu de fer à acheter, et quoique les mines d'or fussent alors plus abondantes qu'elles ne le sont aujourd'hui, l'établissement restait néanmoins, tous les ans, débiteur des marchands de Villa-Rica. Une seule circonstance peut rendre raison d'une si mauvaise gestion; le propriétaire résidait en Portugal. Aujourd'hui la propriété, confiée aux soins d'un intendant et de trois inspecteurs, tous créoles, est dans un état de prospérité. Les inspecteurs ont, indépendamment de leur entretien, un salaire annuel de trente mille reis (190 francs). Ils exécutent les ordres de l'intendant, et surveillent le travail des nègres.

La manière de se nourrir est ici la même que celle des mineurs des environs de Saint-Paul.

Le maître, l'intendant et les inspecteurs mangent ensemble. Voici leur ordinaire : à déjeuner, des haricots noirs mêlés avec de la farine de maïs, et un peu de petit salé ou de lard frit ou bouilli ; à dîner, un morceau de cochon bouilli : on en verse l'eau sur un plat de farine de maïs ; on pose tout cela en tas sur la table, et on y ajoute un grand plat de haricots bouillis : chacun se sert comme il peut ; il n'y a qu'un couteau, dont souvent on ne fait pas usage : une assiette ou deux de choux complètent le repas ; on sert ordinairement ces mets dans les vaisseaux de terre qui ont servi à les cuire, quelquefois on les met sur des plats d'étain. La boisson ordinaire est de l'eau : à souper, on ne mange que des herbes potagères bouillies, et un petit morceau de lard pour leur donner du goût. Les jours de fête, ou quand il vient des étrangers, on ajoute au repas une volaille bouillie.

On nourrit les nègres, à déjeuner et à souper, avec de la farine de maïs détrempée avec de l'eau chaude, dans laquelle on a fait bouillir un morceau de lard ; à dîner, on leur donne des haricots. Cette race malheureuse est ici traitée avec une bonté et une humanité que leur

bonne conduite mérite; on leur accorde autant de terre qu'ils en peuvent cultiver dans leurs momens de loisir. La loi leur donne les dimanches et les fêtes pour travailler pour leur compte, et ils peuvent disposer à leur gré du fruit de leurs peines; ils ont pour vêtement des chemises et des culottes longues de toile de coton fabriquées sur le lieu. Leurs journées sont longues : avant le lever du soleil, une cloche les appelle à la prière, qui est récitée par un des inspecteurs, et répétée par l'assemblée; ensuite ils vont au travail, et y restent jusqu'au coucher du soleil, que l'on fait la prière comme le matin. Une heure après souper, ils préparent le bois à brûler, ôtent le maïs de son épi, et s'occupent d'autres besognes dans l'intérieur. On voit assez souvent des nègres avec le cou gonflé, mais en général, ils ont l'air de se bien porter; je n'en ai vu que très-peu attaqués de l'éléphantiasis et de maladies cutanées : il y en avait de très-âgés dans les deux sexes; quelques-uns se souvenaient du premier propriétaire, leur ancien maître, quoiqu'il fût mort depuis plus de soixante ans.

La *farinha de mielho*, ou farine de maïs, qui est leur aliment principal, me parut de si

bon goût, et si nutritive, que j'eus la curiosité d'en connaître la préparation. On fait d'abord tremper le grain dans l'eau, puis, quand il est renflé et encore humide, on le pile pour en détacher la pellicule extérieure : alors il est presque réduit en petits grains; on le met sur des plaques de cuivre échauffées par-dessous, et on l'agite constamment jusqu'à ce qu'il soit sec et bon à manger : on le substitue ici au pain aussi communément qu'à Rio-Janeiro, à Saint-Paul et ailleurs : on remplace ce dernier aliment par la *farinha do pao*, ou cassave.

On sème toujours le maïs dans un terrain neuf, nettoyé par la combustion des végétaux, comme je l'ai décrit plus haut. Dans les bonnes années, c'est-à-dire, quand la sécheresse permet de réduire entièrement en cendres le bois abattu, le produit est de cent cinquante à deux cents boisseaux pour un : on ne sarcle que lorsque le grain a été quelque temps en terre; la récolte sur pied souffre moins de l'oubli de cette opération que des dégâts des rats.

Je n'ai guère eu le loisir de faire en ce lieu des observations sur l'état de la société. Les femmes m'ont paru, en général, débiles, ce que j'ai attribué à la mauvaise nourriture et à

leur vie trop sédentaire ; elles sont constamment occupées à coudre et à faire de la dentelle. A San-José, j'ai vu plusieurs femmes de la campagne vêtues de toiles peintes anglaises ; quelques-unes avaient jeté négligemment sur leurs épaules des mantelets de drap, bordés de galon d'or ou de velours de Manchester : toutes avaient les cheveux fixés par un peigne, et portaient généralement des chapeaux d'homme. La plupart des hommes faisaient partie de la milice, et étaient en uniforme. Il n'est pas possible que deux choses diffèrent davantage entre elles que le déshabillé et l'habillement complet d'un officier de la milice ; quand il est chez lui, il met rarement plus de la moitié de ses habits, par-dessus lesquels il jette une vieille redingote, et va ainsi dans sa maison du matin au soir, offrant une véritable image de la paresse. Les dimanches, ou les jours de gala, après avoir donné quelques heures à sa toilette, il sort complétement métamorphosé ; il est tout resplendissant de galons d'or, et devant la foule sa beauté se pavane sur un cheval richement caparaçonné ; ainsi, point de milieu, il est ou dans un négligé fort mesquin, ou dans une parure brillante.

Pendant mon séjour à Barro, on m'a montré de beaux fruits, dont la saveur égale celle de l'amande fraîche, et qui peuvent se conserver, en les faisant simplement sécher: de sorte qu'ils pourraient devenir un objet de commerce. N'ayant jamais entendu parler de ce fruit, je veux en donner une description succincte. Il est de la grosseur d'un coco revêtu de son écorce, c'est-à-dire qu'il a neuf à dix pouces de long, et cinq à six de diamètre dans sa partie la plus large; il est suspendu à la branche de l'arbre par une queue mince, mais forte: l'enveloppe renferme trente à cinquante noyaux de la forme des amandes, mais deux à trois fois plus gros, disposés par rangs, et séparés les uns des autres par une substance médullaire. A mesure que ces noyaux mûrissent, le sommet de l'enveloppe, qui ressemble à un couvercle, s'ouvre graduellement; et quand ils sont entièrement mûrs, la partie la plus grosse qui les contient se sépare et tombe à terre avec eux. Dans la saison où ces fruits s'ouvrent, le pied des arbres qui les portent est fréquenté par des troupes de cochons marons, de singes, de perroquets et d'autres oiseaux. On m'a dit que quelques arbres produisaient plus de vingt

quintaux de fruits dans une saison. J'ai apporté un des noyaux, que j'ai envoyé à sir Joseph Banks, également célèbre, et comme philosophe éclairé, et comme naturaliste distingué.

En quittant Barro, pour retourner à Villa-Rica, je me suis procuré, non sans peine, du beurre frais, fait d'après le nouveau procédé; je voulais le présenter à M. Lucas, le juge: il est arrivé en très-bon état. En passant à Lavras-Velhas, on nous a montré du quinquina excellent, qui ressemblait beaucoup à celui du Pérou, et qui possédait, disait-on, à un haut degré les mêmes propriétés. L'échantillon que nous avons vu nous a donné lieu de penser qu'on pourrait l'administrer avec le même succès que le quinquina du Pérou, et comme il est possible de s'en procurer ici des quantités considérables, la chose vaut bien la peine que les médecins en fassent l'essai. J'en ai envoyé un paquet en Angleterre; mais, par un accident quelconque, il a été perdu à la Douane.

Nous aurions pu, dans plusieurs endroits de notre route, ramasser des insectes; mais il faut tant de soins et d'attention pour les envoyer en bon état à une distance si considérable, que je renonçai à cette recherche. Il me parut extraor-

dinaire de n'avoir vu, depuis mon arrivée au Brésil, excepté dans les cabinets des curieux, qu'un seul *diamond-beetle* (1), quoique je l'eusse fréquemment cherché dans toutes les plantations.

Pendant mon absence de Villa-Rica, un de mes soldats m'avait procuré une livre de bismuth natif, en morceaux, dont le plus gros ne pesait pas plus d'une once. On le trouve souvent en cet état, couvert d'un oxide jaune, ce qui prouve qu'il est hors de sa gangue; car il se rencontre originairement en veines : on m'apporta aussi plusieurs morceaux de pyrites et diverses variétés de minerai de fer.

J'avais recommandé à quelques personnes de me ramasser des coquilles terrestres; on m'en donna six d'une belle couleur maron, avec la bouche couleur de rose : elles appartiennent à une nouvelle variété d'hélix. Les ayant gardées quelques jours, sans en retirer les animaux, je vis, à ma grande suprise, que l'un d'eux avait pondu deux œufs; je ne pensais pas auparavant que ces animaux fussent ovi-

(1) *Cerambyx?* ou tout autre coleoptere à facette brillante.

pares. Je pris une des coquilles dans la main, tandis que l'animal marchait; il se contracta aussitôt, et rentra promptement; mais dans cette opération, il déposa un autre œuf à l'orifice de la coquille : tous ces œufs étaient à peu près de la grosseur de ceux des moineaux. Dans mon voyage, je n'ai pas vu d'autres coquilles terrestres.

En visitant de nouveau la Monnaie, je saisis l'occasion d'exposer aux gouverneurs mes idées sur un nouveau réglement pour fournir le mercure aux mineurs. Un des grands obstacles à l'usage de ce métal, si essentiel dans quelques procédés de l'exploitation des mines, était le prix exorbitant auquel le vendaient les apothicaires, qui en faisaient exclusivement le commerce; ils le faisaient payer deux schellings (2 fr. 40 c.) l'once. Je proposai d'établir le dépôt général de ce métal à la Monnaie, qui le délivrerait au prix coûtant aux laveurs d'or. De cette manière, ce métal deviendrait d'un usage général; ce qui serait un profit réel pour l'Etat et pour les particuliers. Je donnai aussi le modèle de vaisseaux de terre, pour faire évaporer et condenser le mercure. Si ces vaisseaux, qui peuvent se fabriquer à bon marché,

étaient généralement adoptés, ils produiraient une épargne considérable dans la consommation du mercure.

Le reste de mon séjour à Villa-Rica, avant de partir pour Tejuco, se passa très-agréablement. Dans les assemblées du soir auxquelles j'étais invité, et qui étaient composées ordinairement d'hommes et de femmes, j'observai que les dames surtout imitaient les modes anglaises. Les maisons des personnes de la haute classe, à Villa-Rica, sont beaucoup plus commodes et mieux meublées que celles de Rio-Janeiro et de Saint-Paul, et la plupart sont très-bien tenues. Leurs lits m'ont paru assez élégans pour mériter une description particulière. Les pieds sont en beau bois, ornés de canelures ou de sculptures; les côtés sont unis; le fond est en bois, ou garni en cuir. Les matelas sont en coton; les draps en toile fine, bordée d'une dentelle de neuf pouces de large, faite dans le pays. Le traversin est recouvert de mousseline fine, dont les extrémités sont aussi bordées en dentelle. Les oreillers ont les extrémités arrondies; leur enveloppe est de taffetas rose, recouvert de belle mousseline garnie d'une dentelle large, qui, étant empesée

et arrangée avec soin, a un air très-riche. La couverture est de damas jaune, bordée comme les draps et les oreillers. Au-dessus du lit est une tenture de la même étoffe, en forme de baldaquin, mais point de rideaux. Je n'ai jamais vu de lits aussi magnifiucs que ceux des gens riches de cette capitainerie, sans excepter même ceux d'Europe, qui sont d'une recherche inusitée auparavant.

Tout étant prêt pour mon départ, j'allai voir les différentes personnes chez qui j'avais été présenté, pour les remercier de leur accueil gracieux. Elles me donnèrent les assurances les plus touchantes de leur attachement et exprimèrent les vœux les plus obligeans pour mon bonheur. Je pris aussi, à mon grand regret, congé de mon compatriote, M. Goodall, que ses affaires obligeaient à aller à San-Joao-del-Rei, puis à retourner à Rio-Janeiro. Jamais voyageur n'a été aussi heureux que moi en compagnon de voyage. Toujours enjoué et gai, M. Goodal avait l'inappréciable qualité de regarder les choses sous leur beau côté. Les mauvais chemins, les misérables auberges, la chère détestable, les logemens pires encore, tous ces inconvéniens ne le démontaient pas.

Il prouvait constamment, par son exemple, la vérité de l'adage qu'un cœur gai trouve du plaisir partout. Sachant à fond le langue du pays, et connaissant bien les mœurs et le caractère des habitans, il n'était étranger nulle part, et entendait parfaitement l'art de tirer de la conversation de ceux avec lesquels il causait, un sujet d'observation ingénieux ou des discussions utiles. Ces qualités aimables, fruit d'un esprit cultivé et d'un cœur excellent, lui donnaient un double droit aux égards et à la confiance que nous avons pour ceux que nous distinguons par le nom d'ami.

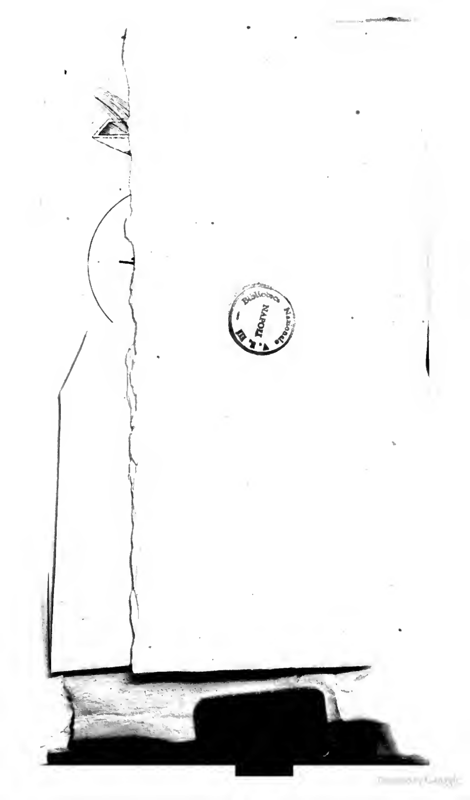
FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

Pages

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU PREMIER VOLUME.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

Digitized by Google

